



La gendarmerie



La coopé



Le Grand Hôtel



L'hôpital



La ferme

En 1958, le Capitaine de gendarmerie Donat Mangin qui a effectué tous ses services dans le centre de la France demande à réintégrer sa Lorraine natale. Il espérait être muté à Nancy ou dans ses environs, mais on le nomme dans un petit village des Vosges : à la gendarmerie de Fraize. Dans cette vallée des Hautes Vosges, l'industrie textile est la principale activité avec la petite agriculture de moyenne montagne. Le Capitaine va découvrir un univers qui lui est totalement étranger et y connaître pas mal de déboires professionnels, et personnels avant d'y découvrir aussi ce que peut vraiment valoir la vie simple des ouvriers et des paysans et y trouver le bonheur (il ne l'a pas volé).

On pourra y retrouver des figures ou des faits que l'on a cru reconnaître : ce n'est pas tout à fait faux. Les personnages décrits ont eu comme modèle des personnages ayant existé, mais les actions que je leur prête n'ont en aucun cas été commises par eux. Ces personnages, souvent des assemblages de plusieurs modèles vivants, n'agissent que mus par les ressorts tortueux de mon imagination.



De l'étable à la fosse à purin.

Il gisait à plat ventre, la tête dans la rigole qui évacuait le purin de l'étable vers la fosse un peu plus loin. Son gros derrière dressé était couronné d'une colonie de mouches à merde qui volaient en vrombissant, excitées par le temps orageux. Il était huit heures du matin, mais déjà le ciel était couvert de gros nuages noirs. Il ne pleuvrait pas avant le soir, l'atmosphère était étouffante. Dès qu'on quittait la route nationale à la vieille pancarte qui indiquait *Le Chêneau*, on empruntait un chemin de terre défoncé par les roues des charrettes. Le chemin, d'abord bordé par des haies vives d'aubépines en fleurs, l'était ensuite par des piquets faits avec de vieilles traverses de chemin de fer qui sous-tendaient des fils de fer barbelé. À cette heure matinale, les prés étaient vides, les vaches encore à l'étable. Un parfum de sureau et de chèvrefeuille sauvage embaumait l'air, en provenance du boqueteau qui jouxtait la ferme. À gauche, les prés descendaient jusqu'à la rivière. À droite, en arrivant, le grand bassin de granit avec son tuyau d'eau qui coulait en permanence, puis le tas de fumier à côté de la fosse à purin. Pas un brin d'air et, lorsqu'il descendit de la camionnette, l'odeur du fumier fit se révolter l'estomac du Capitaine de gendarmerie. Les vaches s'agitaient et meuglaient à fendre l'âme : la traite du matin n'avait pas été faite. Le Capitaine rassembla tout son courage pour s'approcher du corps. Il était étalé de tout son long. Un grand, gros gaillard, il avait basculé en avant, les bras étalés dans le prolongement de la tête, les mains comme des battoirs, assez fortes pour étrangler un porc et noires comme le tuyau du fourneau, étaient vides, un seau, vide lui aussi, était renversé à côté du corps. Il avait été surpris alors qu'il allait commencer la traite du matin et c'est là que sa vie avait été menée à son terme par quelqu'un qui ne lui voulait aucun bien. Le Capitaine jeta un regard navré à ses chaussures réglementaires qui avaient été si bien cirées la veille au soir et qui étaient à présent couvertes de terre et d'excréments d'animaux. Qu'était-il venu faire dans cette vallée reculée de la campagne vosgienne ?

Il avait demandé sa mutation pour Nancy et pas pour ce patelin paumé où il n'avait encore eu affaire qu'à des paysans crasseux et à des ouvriers communistes. À part quelques commerçants et professions libérales, la vallée ne vivait que de culture et de tissage. Enfin, cette fois, il n'aurait pas affaire à ce paysan : il était mort et bien mort. Il regardait attentivement le cadavre malgré la nausée qui persistait, conscience professionnelle oblige : trois trous sanglants ornaient la nuque épaisse de l'homme nourri au gras et aux protéines animales, le sang qui avait coulé s'était mêlé au purin dans une drôle de teinte kaki-rosé. L'arme du crime, à n'en pas douter, une solide fourche au manche épais, avait été jetée dans la rigole à deux pas du corps, peu probable qu'on puisse y trouver des empreintes, l'urine de vache avait dû les digérer. À cette idée son estomac se révolta de nouveau, il n'allait tout de même pas se mettre à vomir devant l'assemblée. Il se retourna pour essayer de respirer un peu d'air frais et fit face à ceux qui se trouvaient là. Il s'avança vers eux et fit signe à son Lieutenant de prendre des notes. Trois personnes le regardaient étrangement : la femme du mort - une petite femme qui avait dû être très belle ; elle avait encore des yeux magnifiques et, bien qu'affublée de vieux vêtements qui n'avaient plus de couleur, elle gardait une certaine allure. Elle tremblait comme une feuille et ne quittait pas du regard un grand type mince en combinaison bleue qui la tenait serrée contre lui. Il y avait aussi un gamin mal fagoté, efflanqué et hirsute, qui regardait obstinément le bout de ses bottes en caoutchouc noir, maculées de ce mélange subtil qui composait le sol de la cour, fientes de poules, crottes de chat, résidus de lait suri. Le Capitaine était tenté de les interroger sur-le-champ, mais son estomac protestait de plus en plus vigoureusement. Il avait pensé entrer à l'intérieur de la ferme, mais il commençait à trop bien connaître la région et savait que les relents de la ferme avaient depuis longtemps imprégné les murs et les meubles. Avec le manque d'air, ça pouvait même être pire.

Il retourna à la camionnette pour appeler la gendarmerie, afin que le nécessaire soit fait pour évacuer le mort vers la morgue de l'hospice, seul endroit qui puisse le recevoir. À la campagne on meurt dans son lit et, si on meurt ailleurs, on y revient. La place d'un mort est toujours dans son lit pour qu'on puisse le veiller. On ne sait pas quoi faire d'un assassiné.

Sur le trajet de la ferme à la gendarmerie, à mesure que les odeurs pestilentielles s'éloignaient, son esprit pouvait se remettre à travailler ; il transpirait dans sa grosse vareuse et il lui semblait toujours que l'odeur le poursuivait, mais soit elle s'atténuait, soit il commençait à s'habituer. L'homme avait dû entendre arriver son assassin, mais il ne s'était pas retourné, la position du corps l'indiquait clairement : il s'agissait donc de quelqu'un que le paysan attendait et qu'il ne soupçonnait pas lui vouloir du mal. Le coup l'avait surpris et l'avait tué presque instantanément. La fourche était lourde, il inclinait donc à penser que c'était un homme qui avait fait le coup, mais la femme, habituée aux gros travaux de la ferme cachait, peut-être sous son apparence frêle une force capable de manier l'engin. Et qui était l'autre, le grand type en combinaison, propre comme un sou neuf au milieu de toute cette boue : un proche, l'amant de la femme ? En arrivant à la gendarmerie, il monta prendre une douche, il se savonna au moins trois fois et changea de vêtements, mais le

savon ne masquait pas les remugles d'étable. Les trois témoins l'attendaient dans le couloir de son bureau. Il fit d'abord entrer la femme, ses narines s'attendaient à retrouver dans son sillage le parfum des vaches, mais elle sentait plutôt le savon de Marseille, il en fut agréablement surpris. Il ne put s'empêcher de penser que si on l'arrangeait un peu elle serait jolie, une petite quarantaine, de taille moyenne et ses yeux qui étaient si tristes avaient cette couleur turquoise des lagons sur les photos exotiques. Sur son invitation, elle s'assit tout au bord de la chaise, le buste penché en avant, les pieds joints, les mains crispées l'une sur l'autre. Son mari avait bien dormi avec elle, elle avait été étonnée en se réveillant de voir qu'il était déjà sept heures et demie, d'habitude son homme se levait à quatre heures et demie, allait traire les vaches, leur donnait à manger et venait la réveiller à six heures pour qu'elle lui prépare son petit-déjeuner : café arrosé de vin rouge, lard rôti et munster sur du pain de campagne. Ce matin c'était le soleil qui l'avait réveillée, elle avait tout de suite compris que quelque chose n'allait pas. En descendant l'escalier elle avait entendu meugler les vaches, elles n'avaient pas été traitées. Elle avait couru jusqu'à l'étable et avait trouvé son homme vauté dans le purin, il était sept heures et demie un peu passées. Le commis de ferme arrivait juste sur son vélo, elle l'avait envoyé chercher son frère qui devait être, comme tous les matins, avant l'embauche, au siège du parti. Pourquoi pas tout de suite la police ? Elle ne savait pas, elle avait d'abord pensé à son frère, c'est le commis qui avait poussé jusqu'à la gendarmerie ; pendant ce temps, son frère était arrivé à moto. Elle semblait terrorisée, mais pas tellement affectée par la mort de son mari. Le Capitaine lui en fit la remarque, elle répondit simplement qu'elle avait encore beaucoup à faire, elle pleurerait après. Ah, ces paysans !

Il la renvoya chez elle et fit entrer le frère. Ce grand gaillard était tisserand à l'usine textile, représentant syndical et membre du parti communiste il se trouvait à la cellule entre six heures et sept heures et demie, il préparait les tracts à distribuer à l'arrivée des ouvriers : les patrons avaient encore supprimé les primes d'assiduité et il fallait prévoir la grève pour la fin de la semaine. Ce qu'il pensait de son beau-frère : rien de bien. C'était un salaud qui picolait comme un trou, battait sa femme à l'occasion, ne pensait qu'au travail et aux sous, il la faisait trimer comme une esclave et on ne savait même pas pourquoi puisqu'il n'avait jamais été capable de lui faire un enfant, sans héritier tout partirait aux étrangers. Il prétendait que c'était sa faute à elle, c'est pourquoi il lui tapait dessus à l'occasion. Non, il ne pensait pas qu'elle ait pu le tuer, sinon elle aurait déjà tué leur père, paysan comme l'autre et qui la traitait pareil. Lui, avait réussi à s'en sortir en prenant le chemin de l'usine et, s'il n'avait jamais réussi à vaincre la cupidité des gens de la terre, il ne désespérait pas de venir à bout de celle du patronat : le syndicalisme vaincra...

Le gamin, lui, resta muet, il ne put lui tirer grand-chose. Il avait été à l'assistance jusqu'à l'âge de seize ans, né d'un père inconnu, sa mère s'était suicidée peu après sa naissance, ne supportant pas la réprobation du village bien-pensant. À seize ans, il était revenu vivre avec sa grand-mère maternelle et il s'était engagé comme commis de ferme chez les Sicon. Il n'avait pas voulu aller à l'usine car il ne supportait plus d'être enfermé. Il n'en dit pas plus, il

n'avait rien vu et seulement fait ce que la patronne lui avait dit. Il n'avait pas une seule fois levé les yeux, il avait seulement l'air d'un gamin paumé. Le Capitaine sentait la migraine gagner la partie droite de son crâne. Non, décidément, il ne comprenait rien à cette bande d'arriérés : la veuve qui se laissait tabasser sans rien dire, le grand couillon qui voulait sauver le monde et qui laissait sa sœur sous les coups dans ce cloaque, le gamin muet, dévoué corps et âme à sa patronne et même pas amoureux d'elle, il ne la regardait jamais, un peu retors sans doute.

Ce soir-là, le Capitaine se coucha désespéré : encore trois ans dans cette vallée de paysans et d'ouvriers rouges et il ne donnait pas cher de sa santé mentale.

Le lendemain matin, quand le Lieutenant lui fit son rapport, il entrevit une lueur d'espoir. Résoudre cette affaire et partir. Lorsque le Lieutenant qui, bien que natif du coin, était moins bête qu'il ne paraissait, avait interrogé les camarades de parti du frère, il s'y était pris de façon si subtile qu'ils s'étaient tous embrouillés et qu'il était rien moins que sûr que le frère se soit trouvé au syndicat au moment du crime. On alla tout de suite l'interpeller sur son lieu de travail. Il arriva fier et muet. Il entendit le Capitaine lui faire part de ses accusations et ne fit pas de commentaires, il ne se laissa aller à aucun aveu, mais ne nia pas non plus. On le mit en garde à vue.

Tout se sait très vite par ici. La veuve arriva juste après et se mit en devoir de s'accuser : elle en avait marre de se faire taper dessus, voire violer, elle détestait la ferme et ne rêvait que d'aller travailler à l'usine pour pouvoir rester au lit le dimanche, avoir des vacances, de belles robes, aller chez le coiffeur et même danser au bal des pompiers au 14 juillet. Elle avait tué son homme car elle en avait peur et ne voulait pas passer le reste de sa vie dans cette ferme minable. Le Capitaine admit que c'étaient de très bonnes raisons et la coffra aussi.

Deux coupables, c'était un de trop, à moins qu'ils n'aient fait le coup ensemble. Il avait rêvé d'un coupable rouge pour se faire bien voir des magnats de la vallée et pouvoir se faire pistonner pour une mutation à Nancy. Il n'allait pas y renoncer à cause de cette bonne femme, même encore jolie sous ses haillons. Pas de meneur communiste, la grève enrayée et à lui la ville ! Il lui fallait la jouer fine, de toute façon ces deux-là avaient des mobiles suffisants, pourquoi chercher plus loin et, en plus, le rouge avait fait des aveux, seulement il y avait ceux de la femme, c'est vrai, mais qu'importe ! Ils allaient payer tous les deux. Il allait les transférer au Parquet, attendre sa mutation et retrouver les faveurs de sa femme qui se morfondait dans ce trou et avait perdu le goût à la chose, sans doute l'odeur ambiante.

Pourtant on a beau être dépité, enragé, voire humilié d'avoir été nommé là, dans ce trou à rats, on n'en reste pas moins militaire et le sens de l'honneur vous tient encore plus au corps que l'odeur du fumier.

Il alla donc quand même rendre une petite visite à la grand-mère du gamin. Une pauvre vieille à moitié aveugle parce qu'elle avait usé ses yeux à réparer les défauts du tissu au tissage. Elle l'aimait bien, son petit et si elle n'avait pas pu l'élever (elle était déjà trop vieille

quand sa fille s'était donné la mort), elle avait été heureuse de le reprendre dès qu'il avait été en mesure de gagner sa vie et de se débrouiller. Elle les autorisa à fouiller sa chambre. Le commis avait disparu depuis la veille au soir et la vieille était inquiète.

Il n'y avait pas grand-chose dans la petite pièce tout au fond du logement minuscule de la cité ouvrière. Dans un tas de linge sale, remué du bout de sa botte, il trouva un chiffon de papier crasseux. Il hésita un instant à l'attraper, le linge sale en question puait la ferme à plein nez et il venait juste de prendre son petit-déjeuner. Mais, boulot oblige, il souleva la chemise rapiécée et le pantalon de gros velours qui n'avait plus de couleur et se saisit du chiffon de papier du bout des doigts. Il déplia le papier tout mou d'avoir été plié et déplié. C'était une lettre anonyme.

« Je sais qui c'est, ton père, le salaud qui a tué ta mère. Il fait le malin pasqu'il a des vaches, mais il a tout gagné au marché noir et il a engrossé ta mère. Il a pas voulu la marier pasqu'elle avait pas de sous. Il a pris la Maria pour le pré du Saulcy, et, en plus, il te fait trimer comme un âne, mon pauvre petiot, Ton père c'est le Prosper Sicon... »

On retrouva le gamin dans le grenier à foin de la ferme ; il avait trouvé la lettre en rentrant l'avant-veille au soir dans la sacoche de son vélo, il s'était levé tôt le lendemain pour parler au Prosper, mais il ne savait pas parler, il n'avait jamais appris à l'Assistance. Comment pouvait-on apprendre à parler à son père quand tous ceux qui étaient là n'en avaient pas ? C'était plus facile de le tuer.

À contre cœur, le Capitaine relâcha la fratrie. Le tisserand avait tout de suite compris ce qui s'était passé, il savait tout de l'histoire du gamin, il avait préféré se laisser accuser, lui au moins pourrait se défendre, il avait toujours fait ça : défendre. Sa sœur avait cru que c'était lui, le coupable, et s'était dénoncée pour le sauver. Elle n'avait que lui. On ne sut jamais qui était l'auteur de la lettre anonyme.

Ils repartirent bras dessus, bras dessous, bien contents d'être débarrassés du Prosper. Le Capitaine, désespéré, restera encore entre fermes et usines et il a toujours l'odeur du purin dans le nez.

De la chapelle à la garderie



C'étaient deux fillettes qui l'avaient trouvée en fin de matinée. Elle était affalée en haut du grand escalier qui descendait de l'appartement des sœurs à l'entrée du devant de la maison. Elle s'était affaissée sur elle-même au milieu de ses jupes, la tête en avant et la grande cornette semblait couronner le tout, comme un dôme de chantilly sur un gâteau au chocolat noir. Elle n'avait pas dévalé l'escalier, était juste descendue sur elle-même à la verticale, sans doute lentement, comme liquéfiée. Lorsqu'on avait essayé de la redresser, le corps était encore chaud, son visage ridé comme un lac sous la brise était resté crispé sous l'effet d'une douleur intense. Les sœurs ameutées par les cris des fillettes, faisaient cercle autour de la morte. On fit appeler le jardinier pour aider à la porter sur son lit ; le médecin déclara la morte par arrêt du cœur : une crise cardiaque sans aucun doute. La sœur Marie-Louise était âgée, le fait n'étonna personne. On l'arrangea sur le lit, on lui joignit les mains sur un chapelet, mais personne ne songea à essuyer une trace blanche sur sa joue, comme du sucre en poudre.

Les deux fillettes, plus excitées que choquées, n'arrêtaient pas de raconter leur mésaventure. C'étaient les deux meilleures élèves de la classe de la sœur Romaine, et comme très souvent quand elles avaient fini leur travail, la sœur les envoyait aider la sœur Marie-Louise pendant qu'elle s'occupait des élèves les plus jeunes. Elles adoraient ça, remplir la grande caisse à bois de la cuisine en allant chercher les bûches dans le grenier. Elles en profitaient pour s'amuser à fouiller dans les grandes malles qui contenaient de vieux vêtements qu'elles mettaient pour se déguiser. Frotter les parquets encaustiqués, ce qui leur permettait de visiter l'appartement, surtout la grande salle de bain qui les fascinaient : elles n'en avaient pas à la maison. L'une d'elles vivait dans une vieille ferme où l'eau arrivait sur la pierre à eau amenée par une pompe qu'il fallait actionner et l'autre fillette dans une cité ouvrière où il n'y avait pas non plus de salle de bain, juste le bassin où l'eau de source coulait en permanence, mais glacée ; on se lavait dans une cuvette à la cuisine. Et puis la sœur Marie-Louise, toute petite, toute ronde était très gentille, elle n'oubliait jamais de leur donner un verre de sirop et un gâteau sec pour les remercier. La sœur Marie-Louise

s'occupait de l'intendance de la maison, elle faisait les courses et la cuisine pour les cinq sœurs qui vivaient là. Ce jour-là les fillettes étaient arrivées toutes joyeuses d'échapper aux problèmes de clôtures, de piquets et d'intervalles d'un fermier qui ne savait même pas compter. Elles avaient vu la sœur Marie-Louise accroupie par terre comme si elle cherchait quelque chose entre les lames du parquet mais quand elles lui avaient crié « bonjour ! », du bas de l'escalier, elle n'avait pas bougé, elles avaient grimpé quatre à quatre et s'étaient vite aperçues qu'elle ne bougeait plus du tout ; elles avaient crié « au secours, au secours ! » et les autres sœurs étaient arrivées. La sœur Adeline qui tenait la garderie des tout-petits, juste en bas de l'escalier, était arrivée la première, puis la sœur Sidonie, sœur des malades qui sortait de son infirmerie, la sœur Bernadette qui s'occupait de l'ouvrage et enfin la sœur Romaine dont la salle de classe se trouvait à l'autre bout du bâtiment près de la chapelle. Elles avaient envoyé les gamines chercher le jardinier, le père Batisse comme on l'appelait, qui bricolait dans la cave, un grand costaud qui traînait sa jambe gauche à moitié morte.

Personne n'aurait trouvé suspecte la mort de la sœur Marie-Louise si le lendemain la sœur Bernadette n'avait été prise de violents maux de ventre et si, son état empirant, elle n'avait été transportée à l'hôpital de la ville où on diagnostiqua un empoisonnement. Elle n'avait dû son salut qu'à sa solide constitution et au fait qu'elle n'avait dû ingérer qu'une très petite dose de poison.

Le Capitaine de gendarmerie n'en croyait pas ses oreilles : quelqu'un ou quelqu'une voulait empoisonner les bonnes sœurs, il aurait vraiment tout vu dans ce bled perdu...Des bonnes sœurs ! Il n'en avait jamais fréquenté, son père militaire l'avait envoyé très tôt chez les jésuites, il en était ressorti avec une répugnance extrême envers toutes les espèces de croyances divines et une ignorance crasse des femmes. Il lui avait fallu tout son courage pour faire comme tout le monde et se marier, sa femme lui avait toujours fait peur - alors des bonnes sœurs !

Quand il arriva à la maison, mise à la disposition des sœurs par « les patrons », comme on appelait les propriétaires des usines textiles de la vallée, en contrepartie de leur travail : garderie, enseignement, soins aux malades, catéchisme et autres, il fut déçu de ne pas sentir l'encens, mais la maison sentait bon le savon de Marseille et l'encaustique fraîche, tout brillait comme un sou neuf, ça le changeait des fermes et de l'odeur du fumier. Le médecin était revenu sur son diagnostic de crise cardiaque ; il semblait à présent que la sœur Marie Louise avait, elle aussi, été empoisonnée. Une enquête minutieuse révéla que de la ciguë avait été mélangée au persil haché pour assaisonner la salade. La sœur Marie Louise avait goûté son apprêt et s'était laissée aller à manger quelques feuilles de la salade qui serait servie au repas de midi. Elle était morte assez rapidement et, après le remue-ménage provoqué par sa mort, les sœurs avaient mangé en vitesse et avaient oublié la salade. Au repas du soir, elle était cuite dans la vinaigrette, on ne l'avait pas resservie. Le lendemain matin, la sœur Bernadette, avant de la jeter, avait picoré une feuille, l'avait trouvée molle et amère et l'avait recrachée, elle n'avait donc avalé qu'une infime quantité de jus de ciguë.

Certes la vieille sœur Marie-Louise ne voyait plus très bien, mais la ciguë était la hantise des utilisateurs de fines herbes : elle ressemblait au persil, pourtant, si l'on faisait attention, on la reconnaissait. La sœur Marie-Louise n'était pas une écervelée et ses lunettes à verres-loupe étaient encore posées à côté de la cuisinière. C'était donc volontairement qu'on avait haché la ciguë, mélangée au persil et incorporée à la vinaigrette, elle était indétectable. Le Capitaine allait de surprise en surprise. De la ciguë ! Il en était resté à Socrate, ne se souvenait plus pourquoi Socrate avait bu la ciguë, un provocateur sans doute. Dans sa candeur naïve, il pensait que les sœurs étaient des femmes très pieuses qui ne pensaient qu'à prier et à se dévouer aux autres, il avait du mal à les voir s'entretuer.

Il les fit venir une par une dans la salle de catéchisme pour les interroger avec l'aide de son Lieutenant, un gars du coin qui avait dû fréquenter la garderie jusqu'à ce qu'on l'envoie à l'école des garçons ; à l'école des sœurs, il n'y avait que des filles. La sœur Adeline était une femme très simple, on lisait la bonté dans ses yeux bleus, elle respirait la sainteté et le bonheur de s'occuper des tout-petits : on lui aurait donné le bon Dieu sans confession mais le Capitaine se méfiait. Le Lieutenant confirmait cette bonne impression, il avait gardé un très bon souvenir de la sœur Adeline qui le gardait pendant que ses parents travaillaient à l'usine. Qu'avait-elle fait pendant la matinée ? Elle n'avait pas quitté la garderie, sauf une fois pour aller aux toilettes à l'étage, elle n'était pas passée par la cuisine et n'avait pas vu la sœur Marie-Louise. Le Capitaine avait à peine écouté la fin de la phrase... aux toilettes ! Non, il ne parvenait pas à imaginer une bonne sœur avec sa robe de lainage noir si épaisse et qui la couvrait du cou aux pieds, son tablier par-dessus et surtout la cornette aux grandes ailes, en train de se retrousser pour faire pipi. Quant à la vision de ce qu'il pouvait y avoir sous cet accoutrement, c'était encore plus inimaginable. Il dut se faire violence pour continuer son interrogatoire. La vision de la sœur, cottes relevées et à califourchon sur les toilettes, avec sa coiffe, ouvrait des horizons sans fin à ses fantasmes et n'avait pas fini de la hanter. De plus, pour le peu qu'il puisse voir de son visage sanglé dans les bandelettes blanches, elle avait dû être très belle. Il secoua la tête, comme pour y remettre de l'ordre, et fit entrer la sœur Sidonie. Elle s'occupait des malades du village ; le matin, elle faisait sa tournée. Elle était partie très tôt ce matin-là, les fermiers ont fort à faire et ils aiment commencer la journée au plus tôt, les ouvriers à la journée commencent à sept heures. Elle n'était pas rentrée de la matinée, elle arrivait tout juste quand elle avait entendu les cris des fillettes. C'était une femme très calme et sûre d'elle, elle ne transpirait pas la foi comme la sœur Adeline, mais elle avait dû en voir dans son travail, de la misère humaine, et ça devait l'avoir endurcie. Elle connaissait bien les plantes. Et elle avait très bien pu rentrer entre deux visites sans se faire voir. Cependant on ne pouvait comprendre ce qui l'aurait poussée à attenter à la vie de la vieille sœur Marie-Louise. Elle avait aussi un visage assez plaisant, mais le Capitaine, cette fois, parvint à juguler son imagination.

La sœur Romaine était institutrice, brusque et autoritaire ; on la sentait mal dans sa peau, son ton sec et précis la rendait immédiatement antipathique. Elle avait quitté un moment sa classe pour aller chercher des craies dans la réserve, elle en avait profité pour aller jusqu'à la

chapelle vérifier s'il y avait encore des hosties. Elle était responsable de la chapelle et M. le curé devait venir le lendemain dire la messe basse. Les petites qu'elle envoyait nettoyer la chapelle avaient la fâcheuse habitude de manger les hosties si elles n'étaient pas enfermées dans le tabernacle. Ça ne lui avait pas pris plus de dix minutes, elle n'avait rencontré personne dans cette aile du bâtiment. Le physique de la sœur Romaine ne provoquant pas de distraction au Capitaine, il nota qu'elle aussi avait pu monter à la cuisine sans qu'on l'aperçoive.

Il interrogea pour la forme le jardinier. Il ne rentrait pratiquement jamais dans la maison, son atelier était situé dans la cave. Il avait été déporté pendant la guerre quand il ravitaillait le maquis et qu'il avait été dénoncé. Il s'était retrouvé dans un camp de concentration et avait reçu une balle d'un soldat allemand qui avait prétendu qu'il essayait de fuir, c'était à la fin de la guerre, l'arrivée des Américains avait empêché les Allemands de l'exécuter. La balle avait détruit la moitié du muscle de la cuisse et depuis il traînait la jambe. Il avait pu revenir dans son village. Il avait été embauché par « les patrons » pour aider les sœurs. Il s'occupait du jardin, coupait le bois et faisait quelques travaux d'entretien. Il travaillait lentement mais ne s'arrêtait jamais et ne regardait pas ses heures. C'est lui qui avait demandé à venir là, il n'avait pas voulu aller au château où il y avait déjà un jardinier ; il préférait rester seul et parlait peu. On sentait l'homme brisé.

Le Capitaine dut se rendre à l'hôpital pour interroger la sœur Bernadette. Elle allait beaucoup mieux, mais on la gardait en observation. Avec celle-là, il ne risquait pas de repartir au pays des rêves. Elle était aussi laide que grande et décharnée, son nez en bec d'aigle occupait toute la figure reléguant des yeux miniaturisés derrière des verres aussi épais que des tessons de bouteille et cerclés d'acier. Tout semblait tranchant chez cette femme. Elle était seule à l'ouvrage quand on était venu la chercher, elle préparait les fournitures pour le soir. Elle avait en ce moment quatre filles qui préparaient leur trousseau et qui venaient tous les soirs broder leurs draps et leurs serviettes. Elle faisait aussi broder les filles de l'école, le jeudi après-midi, quand elles n'avaient pas classe. Elle ne semblait aimer personne, pas même le seigneur son Dieu. Le Capitaine se demanda si ce n'était pas elle qu'on avait voulu empoisonner et que la pauvre sœur Marie-Louise n'avait été que la victime fortuite. A moins que ce ne soit elle qui ait voulu empoisonner l'autre et qu'elle ait fait semblant d'être empoisonnée pour qu'on ne la soupçonne pas.

En remontant au village, le Capitaine sentait venir la migraine et se répétait une fois de plus : pourquoi m'a-t-on envoyé dans ce bled de fous où les gens se tuent comme des poulets ? Même les bonnes sœurs s'en mêlent. Il pourrait être tranquille en ville et sa femme ne lui ferait pas une scène chaque soir quand elle s'ennuie. Elle fréquenterait la bourgeoisie locale et l'oublierait dans les salons où on ne manquerait pas de l'inviter en tant qu'épouse du Capitaine de gendarmerie. Ici il n'y avait que des paysans, des ouvriers, des curés et des bonnes sœurs, pas de quoi animer des soirées. « Les patrons », eux, ne fréquentaient pas les militaires et d'ailleurs ne fréquentaient personne.

Il rêva toute la nuit de nonnes en folie qui dansaient dans des toilettes immenses, leurs robes sur la tête et leurs cornettes en guise de pagnes, sur des jambes de danseuses de cabaret. Il se réveilla de mauvaise humeur, son rêve était plutôt agréable. Au petit-déjeuner sa femme se plaignait de sa couturière qui ne connaissait rien à la mode. Il la laissait parler, comme toujours, en touillant son café d'un air morne. Il ne faisait pas attention à ce qu'elle disait jusqu'à ce qu'elle se mette à raconter les cancans du village sur les sœurs. Une de leurs élèves, la fille de la couturière ou sa copine, elle ne s'en souvenait plus très bien, avait surpris une fois la sœur Bernadette et la sœur Romaine qui se crêpaient le chignon, elles se traitaient de tout. La gamine avait été choquée, mais ce qui l'avait surtout marquée, c'est quand la cornette de la sœur Romaine avait volé. La sœur Bernadette avait empoigné le chignon de sa rivale et les cheveux s'étaient étalés sur les épaules de la sœur Romaine. La petite avait toujours cru que les sœurs étaient chauves et que c'est pour ça qu'elles portaient des cornettes. La couturière se tordait de rire en racontant l'histoire à la femme du Capitaine.

Donc, ces deux là se détestaient. Il ne trouvait pas cela étrange, vu leurs caractères respectifs, l'une ou l'autre avait pu vouloir tuer l'autre. Chez ces femelles frustrées, le moindre désaccord pouvait prendre des proportions extraordinaires. Il se dit qu'il allait enquêter sur ce qui avait poussé ces bonnes femmes à devenir religieuses. Pour la sœur Adeline, c'était la foi à n'en pas douter, la sœur Bernadette, la laideur, quel homme aurait pu vouloir d'elle, pour la sœur Sidonie, c'était moins évident, elle avait fait des études d'infirmière, venait d'un milieu aisé et très catholique, on ne voyait pas bien ce qui l'avait amenée au couvent. Pour la sœur Romaine c'était tout aussi étrange. Si la sœur Sidonie venait de loin, de la région parisienne, en revanche, la sœur Romaine venait de la ville à côté. Jeune fille de bonne famille elle était entrée à l'École Normale. Une de ses camarades d'école, retrouvée par le Lieutenant, lui avait confié que La sœur Romaine, Françoise à l'époque, avait connu un jeune homme qui n'était pas de son milieu, un paysan peut-être. Elle en était follement amoureuse, mais le jeune homme avait disparu dans un camp de concentration. Françoise avait été désespérée et, devant les efforts de sa famille pour lui trouver un parti, elle avait prit celui d'entrer au couvent.

Ça devenait de plus en plus compliqué, le Capitaine avait beau narguer la migraine qui lui broyait l'intérieur de l'œil droit, il ne savait plus par quel bout prendre cette histoire. Il avait au moins deux suspects, mais les autres ne pouvaient pas être négligées non plus. Il finissait de prendre son troisième cachet d'aspirine quand le Lieutenant déboula dans son bureau comme un ouragan : « Capitaine, Capitaine, venez vite, le père Batisse s'est pendu dans la cave de la maison des sœurs ! »

Allons bon ! Un pendu maintenant, c'est complet ! Une hécatombe dans la religion ! Deux sœurs empoisonnées, un jardinier pendu et quoi encore ?

Il n'a pas laissé de lettre, pas le moindre petit mot, d'habitude c'est fou ce que les suicidés aiment raconter pour culpabiliser leur entourage et être sûr que les survivants ne dormiront

pas du sommeil du juste. Mais là, rien, il était mort tout seul sans un mot, le taiseux. Il fallait prévenir sa famille. Ce fut vite fait, il n'en avait pas. Son père était mort en 14, sa mère n'avait pas survécu à la mort de son frère maquisard que les Allemands avaient pendu par les pieds. Lui ne s'était jamais marié, il vivait seul dans l'ancienne ferme de ses parents. Pourquoi un homme sans famille, si tranquille dans son jardin, avait-il eu l'idée de se pendre ?

Le Capitaine fit faire à tout hasard une enquête sur lui. Au début de la guerre, il était encore un jeune homme, il avait été engagé comme homme à tout faire chez un notaire de la ville voisine, il y était resté jusqu'en 43 quand le notaire l'avait congédié, on ne savait pas pourquoi, il était rentré chez sa mère et c'est là, après la mort de son frère et celle de sa mère, qu'il était entré dans l'armée des ombres, le Capitaine connaissait la suite.

Il allait reposer le dossier quand un nom retint son attention, le nom du notaire : Diebold, Diebold, ce nom lui disait quelque chose.

Il convoqua à nouveau la sœur Romaine ; elle était pâle comme une morte. Il lui proposa un petit remontant, elle refusa, prétextant qu'elle avait des nausées, toutes ces morts la retournaient, elle aimait bien la sœur Marie-Louise et le jardinier aussi ; elle ne lui parlait pas beaucoup, c'était la sœur Marie-Louise, l'intendante de la maison, qui lui donnait les ordres, mais il était toujours prêt à rendre service. Oui, son nom d'état civil était bien Dièbold et son père était notaire, mais quelle importance cela avait-il ? Il était mort depuis longtemps et elle était devenue sœur Romaine, elle aurait voulu entrer au Carmel, mais elle n'avait pas eu le courage de renoncer à voir ses parents. C'est vrai, dans sa jeunesse, elle avait aimé un homme, mais il était mort dans un camp de concentration. Non, elle n'en avait jamais eu la preuve mais son père avait fait des recherches et lui avait dit qu'il n'était jamais revenu.

« Et maintenant vous savez que si : cet homme, c'est celui que tout le monde appelait le père Batisse : Jean-Baptiste Vincent ». Là elle s'effondra et raconta tout.

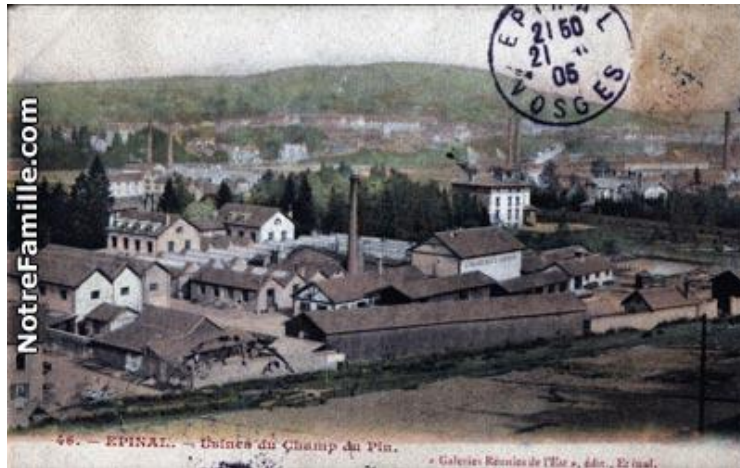
Son père avait découvert qu'ils s'aimaient, il avait mis Jean-Baptiste à la porte. Elle était restée inconsolable et, quand son père lui avait dit qu'il était mort en déportation, elle était devenue folle de chagrin. Plutôt que d'en épouser un autre, elle était entrée en religion. On l'avait ensuite envoyée faire l'école dans le village de Jean-Baptiste, ils s'étaient retrouvés face à face : son père avait menti. Elle avait tout de suite pensé jeter son froc aux orties et s'enfuir avec lui. Elle était si heureuse de le retrouver qu'elle ne pouvait même pas imaginer que Dieu lui demande encore d'y renoncer. Mais Dieu lui en voulait vraiment de n'avoir pas été son premier choix, car Jean-Baptiste n'avait pas seulement perdu sa jambe, mais aussi sa virilité. Il restait le plus possible loin d'elle. Elle souffrait comme une damnée qu'elle était et cela avait duré des jours, des années. Trois jours auparavant, elle avait craqué, elle était descendue à la cave et avait prié Jean-Baptiste à genoux de l'embrasser, de la caresser, enfin de faire ce qu'il pouvait et de l'emmener loin avec lui. Elle pleurait, affalée comme un tas de linge sale, à ses genoux et c'est là que la sœur Marie-Louise les avait surpris : elle qui

suppliait et Jean-Baptiste qui la repoussait. Elle n'avait pas pu le supporter et lorsque la sœur Marie-Louise avait entrepris de la raisonner et de la ramener dans le sein de la congrégation, elle avait pris la décision de supprimer le témoin de l'effondrement de sa vie. Elle s'était souvenue de ce que disait la sœur Marie-Louise aux gamines qu'elle envoyait cueillir du persil au jardin : « Attention à la ciguë ! » Elle était montée à la cuisine et, pendant que la sœur Marie-Louise allait mettre la table dans la salle à manger elle avait incorporé de la ciguë au persil haché. Elle savait que la sœur Marie-Louise goûterait et elle pensait pouvoir faire disparaître la salade avant que les autres sœurs n'en mangent mais elle n'en avait pas eu le temps.

Le père Batisse avait tout compris et c'était déjà trop dur pour lui de vivre près de cette femme qu'il avait toujours aimée sans pouvoir la toucher, il fallait encore qu'elle devienne meurtrière par sa faute. Il avait préféré mettre un terme à cette vie qui n'était même plus une existence. Héloïse et Abélard à la campagne, s'il avait eu un peu de culture le Capitaine aurait pu en rire, mais il en avait aussi peu que de religion. Il se réfugiait dans la quiétude de l'obéissance militaire. L'enquête était bouclée, il allait pouvoir reprendre sa vie paisible, troublée seulement par les jérémiades de sa femme et certaines rêveries de robes noires, de coiffes amidonnées et de porcelaine blanche.

La migraine allait le lâcher, quand le Lieutenant, encore lui, lança son pavé dans la mer de tranquillité. Il avait raconté l'histoire à sa mère et celle-ci, une ancienne paysanne reconvertie en ouvrière à la filature, lui avait fait part de son étonnement : la ciguë des jardins n'est pas mortelle, elle provoque des troubles sérieux, mais pas fatals. Ce n'était donc pas la ciguë qui avait tué la sœur Marie-Louise, âgée certes, mais encore vaillante. Et le Lieutenant continua : il avait trouvé bizarre la trace blanche sur la joue de la morte, il l'avait fait analyser, c'était du sucre. Normal, la sœur Marie-Louise faisait la cuisine ! Oui, mais du sucre avec un acidifiant, comme celui qui enrobe certains bonbons pour les enfants.

On arrêta donc la sœur Adeline qui avoua sans peine en sanglotant. En allant aux toilettes, elle avait trouvé la sœur Marie-Louise qui se tordait de douleur sous l'effet de la ciguë et voulait descendre chercher la sœur Sidonie. Elle se vit aussitôt aux commandes de la maison, délivrée de ces petits braillards pleins de morve qu'elle était obligée de gaver de bonbons pour qu'ils lui fichent la paix. Elle avait achevé le travail de la sœur Romaine. Elle avait toujours été habile de ses mains et Dieu avait détourné son regard.



Du tissage à la laverie.

« C'est là qu'on l'a trouvé, Capitaine. »

Et l'ouvrier lui indique la caisse de trames. Le Capitaine se penche sur le cadavre. Son crâne était réduit en bouillie ; d'après la position du corps, on pouvait en déduire qu'il avait été jeté là comme un vulgaire ballot de linge. D'ailleurs il y avait, près de la caisse, un grand sac de coutil vert, imprimé de chiffres et de lettres. Un de ces sacs utilisés pour transporter le linge sale à la laverie, avait expliqué l'ouvrier. Le sac était vide.

Le Capitaine de gendarmerie était très pâle et avait du mal à se tenir debout. C'était un militaire, et, des cadavres, il en avait déjà vu, mais deux avant le petit-déjeuner c'était trop. On l'avait tiré du lit aux aurores, un jeune fou s'était tiré une balle dans la tête sur la place du village, sous le balcon de sa dulcinée qui ne voulait plus de lui. Deux cervelles éclatées le même jour, c'était beaucoup pour l'estomac délicat du Capitaine.

Il s'avança pour examiner l'homme ou ce qu'il en restait dans la caisse de trames. Rien aux alentours, pas d'arme du crime, seulement le sac de linge. Il régnait dans l'usine une chaleur humide qui enveloppait le corps comme un suaire et une odeur d'huile de moteur chaude imprégnait l'atmosphère. Une nausée secoua le Capitaine, sous la vareuse il se sentait liquéfié. Il fit un effort et s'approcha encore. Même sa propre mère ne l'aurait pas reconnu mais l'autre en bleu sale lui aussi, avait dit : « On a trouvé Mimile », lui savait qui c'était.

Le Capitaine leva les yeux vers la verrière qui trouait la toiture en dents de scie de l'usine. On ne voyait pratiquement plus au travers des vitres, la poussière de coton collait partout. Pour l'effet de serre, c'était garanti. Il est vrai que dans ces vallées reculées des Vosges la chaleur, c'est pas tous les jours ! Mais voilà, c'était aujourd'hui. Machinalement, le Capitaine ramassa

le sac à linge. L'ouvrier, Jeannot Viry comme il s'était nommé, dit que ça pouvait être le sac du Mimile, c'étaient ses initiales : E.J., Émile Jean, mais il ne comprenait pas : on apporte son sac plein de linge sale pour la laverie et on le reprend plein de linge propre encore mouillé le soir même et pour l'usine des Gravieres, c'était le jeudi, le sac était vide et on était lundi.

Le Capitaine regardait, étonné : c'était quoi cette histoire de linge ? Encore une de leurs coutumes locales, il ne s'y ferait jamais à leurs habitudes et à leur mode de vie. Et pour la millième fois, sentant son estomac se manifester à nouveau, il se demanda ce qu'il faisait là, dans ce pays paumé où les gens se suicident au petit matin sur la place du village, où les ouvriers finissent leur vie dans les caisses de trames, le crâne enfoncé, sans compter qu'ils ne peuvent même pas laver leur linge sale en famille !

Le Lieutenant prenait des notes, il était du village et connaissait presque tout le monde.

Ils étaient ressortis de l'entrepôt et s'avançaient dans la salle entre les métiers à tisser, en silence forcément, le fracas des navettes en mouvement était assourdissant, on ne pouvait s'entendre, les ouvriers communiquaient par gestes ou en lisant sur les lèvres, une bande de sourds et muets. Et cette chaleur, et cette poussière, comment pouvait-on rester des heures là-dedans ? Un avant-goût de l'enfer ! Ils se réfugièrent à la conciergerie où ils furent accueillis par un petit homme en blouse grise à qui il manquait une main. Zidore, tout le monde le connaissait sous ce nom – Mimile, Zidore et quoi encore ? pensait le Capitaine – Zidore leur raconta ce qu'il savait. Il était huit heures quand Fafa – encore un ! – avait déboulé tout «échotté» à la conciergerie en criant : « J'ai trouvé Mimile dans une caisse de trames ! », « C'est rien, j'ai dit, il est encore en train de cuver comme d'habitude », « Non il a le crâne en marmelade », « Non, c'est pas vrai ! » « Si j'te l'dis » et Zidore qui avait fait la guerre de 14, avait perdu une main dans un métier à tisser et enterré sa femme, c'est dire s'il en avait vu, avait couru avec Fafa. Là, il avait failli, quand même, tourner de l'œil. Il était revenu en vitesse téléphoner à la gendarmerie.

- Il buvait, ce Mimile ?
- Comme un trou, on l'appelait le troisième pilier de la coopé.
- Hein ?

Le Lieutenant traduisait. La coopé, c'est l'épicerie coopérative en face de l'usine ; dans le fond il y a une grande table où on sert du vin rouge, tous les hommes y passent en sortant du boulot et comme il y a deux piliers au milieu de la salle, on avait baptisé Mimile le troisième pilier parce qu'il était toujours le dernier à partir.

- Quelqu'un lui en voulait ?
- Non, on se foutait de lui comme tous les soiffards, c'est tout.

Le gueulard retentit, cette espèce de sirène qui annonçait la fin du travail et la reprise. Le Capitaine sursauta et la cour fut bientôt noire de monde, à pied, à vélo ; ils s'égaillèrent tous les uns à droite, les autres à gauche, sur l'unique route qui traversait la vallée.

- Où habitait Mimile ?
- Dans la cité des Graviers, au-dessus de la coopé.

Il était midi et la Capitaine jugea que c'était assez pour la matinée, il rentra à la gendarmerie.

Après un bon déjeuner, ce jour-là sa femme était de bonne humeur. Elle avait préparé sa valise pour aller passer quelques jours chez sa sœur à Nancy et, comme chaque fois qu'elle quittait cette vallée de péquenots, elle était aux anges. Il soupira : combien de temps encore dans ce purgatoire avant de regagner Nancy et voir sa femme cesser ses reproches ? Il aurait bien fait une petite sieste, mais le devoir l'appelait et l'étuve du tissage. Il retrouva le Lieutenant qui avait profité du temps de midi pour passer voir sa mère, ancienne paysanne, mais qui était venue travailler à la filature après son mariage. Elle connaissait le Mimile. Émile Jean avait été élevé par sa mère seule, après que son père eut été tué au Linge en 17. C'était un très beau jeune homme qui faisait tourner toutes les têtes avant la guerre ; vers le milieu de la guerre, il avait pris le maquis et quand il était revenu au village, il buvait comme un Polonais. Il ne s'était jamais marié et vivait toujours avec sa mère. C'est tout ce qu'elle savait mais elle n'avait jamais travaillé au tissage et vivait au centre du village, le Mimile avait toujours habité les Graviers, en bas de la vallée du Rudlin.

En arrivant à l'usine, le Capitaine et le Lieutenant virent un attroupement ; le gueulard avait fini de sonner depuis longtemps et les ouvriers auraient dû être à leurs postes. Ils se frayèrent un passage. Zidore était assis sur une chaise dans la conciergerie, le visage en sang et le docteur s'affairait à lui recoudre l'arcade sourcilière. Une femme leur expliqua ce qui s'était passé. Zidore s'était avancé sur la route pour faire sortir un camion, comme il le faisait toujours, car on ne voyait rien au coin du mur ; il avait été renversé par un motard qui s'était enfui aussitôt. On ne savait pas qui c'était, les gens de la coopé l'avaient vu juste partir vers Habeaurupt. Zidore n'était pas trop amoché, mais on ne comprenait pas. Le motard avait bien dû voir Zidore, et même s'il ne l'avait vu qu'au dernier moment, il avait toute la place pour se détourner et l'éviter. Et puis, pourquoi s'enfuir ?

Il était passé deux heures et la chaleur était à son comble. En entrant dans l'usine, le Capitaine avait l'impression de pénétrer dans une sorte de gelée brûlante, l'air était solide et une bassine de friture rance semblait avoir été oubliée sur le feu. L'odeur de l'huile et le bruit faisaient trembler son cerveau dans son crâne. Mais ce n'était pas encore assez, il vit passer devant ses yeux, à la vitesse de l'éclair, une espèce de sabot pointu qui, à un centième de seconde près, aurait pu lui enlever la moitié de la tête.

« C'est rien, lui assura Fafa qui les escortait, une navette qui saute, ça arrive souvent, il ne faut pas se trouver sur son chemin. Elle est propulsée avec une certaine force pour traverser les fils de chaîne et être relancée dans l'autre sens quand les fils de chaîne se sont croisés. Quand elle est mal engagée, elle rate sa trajectoire et décolle, il suffit de baisser la tête, on l'entend partir. » Le Capitaine n'avait rien entendu et ne comprenait pas ce que Fafa lui hurlait dans ce fracas du diable.

On avait évacué le corps et le hangar avait retrouvé son calme. Quelques hommes poussaient les chariots de trames pour les amener dans la grande salle. C'était le boulot du Mimile, réceptionner les trames qui venaient de la filature et les apporter aux métiers à tisser.

- Vous êtes nombreux ici ?
- Non, pas trop.

Quel âne, ce Fafa, et sa trogne bien rouge montrait que, lui aussi, était un pilier de la coopé.

- Personne n'a rien vu ?
- Non.

Il n'en tirerait rien, c'était sûr.

- Vous vous entendiez bien avec Mimile ?
- Oui, c'était un copain de classe, et on jouait aux cartes ensemble.
- Vous buviez aussi ensemble, je suppose.
- On tient bien le gros rouge, mais Mimile était toujours plein.

Complètement trempé sous ses vêtements, la tête qui lui tournait et la migraine qui gagnait du terrain, le Capitaine ne pouvait pas en supporter d'avantage ; il prétextait un rendez-vous urgent à la gendarmerie et quitta le terrain de jeu de Lucifer.

Pendant ce temps, le Lieutenant ne chôlait pas, attablé à la coopé, il profitait de la compagnie des poivrots et de la conversation des ménagères, une vraie chronique nécrologique du Mimile.

Oui, avant la guerre, il plaisait aux filles, mais une seule l'intéressait, la fille du boucher Mougel. Seulement, les ouvriers d'usine sont tous communistes et surtout pauvres, disait le boucher, qui allait à la messe tous les dimanches et buvait l'apéro avec le curé ; on buvait sec dans la vallée, même chez les bourgeois. Il ne pouvait pas tolérer que sa fille chérie fréquente un tisserand des Gravières, même pas contremaître, et quand il les avait surpris un soir, dans le pré sous le cimetière, il avait menacé Mimile de le tuer s'il rôdait encore autour de la boucherie. Mimile n'avait plus osé, un type qui égorge les cochons, ça fait peur même au plus malin. Mais, dans le pré du père Jaqué, ils n'avaient pas fait que s'embrasser et la fille était enceinte. Pas question pourtant de la marier au Mimile. Là-dessus le Mimile avait été mobilisé. C'est l'épicier qui leur sauva la mise, il commençait à prendre de l'âge, il n'était pas bien beau, et malgré ses sous, il n'avait pas trouvé de femme. Il accepta de se marier avec la fille Mougel et d'élever son bâtard : il avait besoin d'une épicière. On était déjà en guerre, le mariage se fit presque en douce et quand, après l'armistice, le Mimile rentra au village la chose était faite. Il se mit à boire et quelques temps après rejoignit le maquis pour en finir. Mais la mort n'avait pas voulu de lui et jusqu'à aujourd'hui, il avait vu grandir sa fille

dans l'épicerie de son beau-père. Tout le monde le savait dans le village, que la fille Grandclaude, c'était la fille du Mimile.

- D'ailleurs, Capitaine, vous l'avez vue ce matin, c'est pour elle que l'autre idiot s'est suicidé.

Encore des embrouilles de péquenots, se dit le Capitaine.

- Et le jeune suicidé, c'est le fils du curé !

- Non, c'est le fils du grand Cabeau, un bon à rien, toujours malade ou qui fait semblant de l'être pour ne pas travailler, sa femme le fait pour lui, elle est à la laverie.

À la laverie ! Le Capitaine se retrouvait dans le linge sale, toute cette histoire trempait dans le linge sale, il fallait enquêter à la laverie.

C'était plus silencieux, à peine le ronron des tambours mais l'atmosphère était la même qu'à l'usine. Dès l'entrée, vos vêtements, instantanément humides, vous collaient à la peau et vous suffoquiez, non pas à cause de la poussière, mais de la vapeur et, si ça ne sentait pas l'huile chaude l'odeur des cristaux de soude était aussi écoeurante. La mère Cabeau n'était pas là, bien sûr, elle venait de perdre son fils, le Capitaine était au courant. La matrone qui enfournait des brassées de linge qu'elle sortait de grands sacs verts en grosse toile marqués de chiffres et de lettres ne lui apprit pas grand-chose : c'était le jour de lessive de la filature des Faulx ; chaque usine avait son jour de laverie, les sacs pleins étaient collectés dans les usines, apportés à la laverie par la camionnette, repris l'après-midi ; les ouvriers les récupéraient le soir sur leur lieu de travail. Elle ne comprenait pas comment Mimile pouvait avoir avec lui un sac vide un lundi. Non, la mère Cabeau n'était pas une femme à histoires, elle était très courageuse avec ses deux garçons et son bon à rien de mari et voilà qu'un de ses fils se tue, la pauvre femme !

Il devait bien y avoir un lien entre tout ça, une fille naturelle, un suicidé, le père de la fille, un soiffard assassiné, un sac à linge, tout ça tournait dans la tête du Capitaine, tandis qu'il rejoignait la gendarmerie.

- Ça vous semble pas bizarre l'accident du Zidore, Capitaine ?
- Tout est bizarre dans ce trou à rats, avait failli ajouter le Capitaine avant de se rappeler que le Lieutenant était du coin.
- Le plus vieux des fils Cabeau a une moto et il habite Habeaurupt.
- Ah oui ?
- Je vais aller voir.

C'est ça, laissez-moi seul, songeait le Capitaine qui savourait le calme et la fraîcheur de la vieille gendarmerie, il avait si mal à la tête.

Le lendemain matin, le Capitaine avait passé une bonne nuit, sa femme partie, il avait dormi comme un bébé et il était d'excellente humeur. Le Lieutenant se présenta au

rapport avec les derniers potins. Quand il se passe un évènement important, et un crime plus un suicide, c'est tout de même exceptionnel, les langues se délient, c'est à celui qui dira la sienne : qu'il connaissait la victime, qu'il se doutait bien qu'il lui arriverait quelque chose, qu'autour d'elle les vautours volaient bas et que ce qu'il savait il ne le dirait que sous le couperet, mais il savait bien que... Il suffisait de trier tout ça. Le fils Cabeau était passeur de pièces au tissage.

- C'est quoi encore, ça ? Quand ils ne parlent pas patois, ils emploient un jargon incompréhensible.

Un passeur de pièces, c'est celui qui fait passer les pièces de tissu sur un chevalet éclairé par en dessous pour voir les défauts du tissu. Il les fait ensuite réparer par les nettoyeuses, si ce n'est pas trop important, et signale au contremaître les avaries des métiers qui les avaient occasionnés. Les passeurs de pièces étaient mal aimés des tisserands, car ils faisaient tomber leur prime de qualité et en plus, quand le métier était arrêté pour réparations, ils perdaient aussi leur prime de rendement. On aurait pu comprendre qu'il ait été trucidé, mais il s'était suicidé et c'est le Mimile qui s'était fait éclater le crâne. En plus d'être passeur de pièces, le fils Cabeau jouait dans l'équipe de football et il était connu pour être violent, il en avait laissé plus d'un par terre. C'est pour ça que la fille de l'épicier, surtout poussée par ses parents, l'avait laissé tomber, il ne l'avait pas supporté. Il l'avait menacée de se suicider si elle ne voulait plus de lui et il l'avait fait.

Mais quel rapport avec le Mimile et surtout avec son assassinat ? Le suicide avait eu lieu une heure avant le défonçage de crâne du Mimile, et le sac de linge ? Ça piétinait, ça piétinait dans le linge sale.

A tout hasard il fit convoquer Fafa. Fafa était partout dans l'usine : il conduisait la camionnette qui transportait les trames, les pièces de tissu et le linge sale, tout ce qui pouvait être transporté d'une usine à l'autre et des usines vers les grands bureaux, le siège social. Non, ce matin-là, il n'avait vu le Mimile que mort dans sa caisse de trames quand il était arrivé... le sac de linge, il ne l'avait pas vu... pourtant il était juste devant la caisse où gisait le Mimile... alors, il n'avait pas fait attention... Zidore se rappelait bien avoir vu le sac, lui... oui mais pas lui... non, vraiment ça ne lui disait rien.

Il fit venir aussi l'aîné des fils Cabeau, un petit jeune, fier comme un paon et pas bien malin, qui s'écroula dès que le Capitaine avait haussé le ton. Oui, c'était bien lui qui avait renversé Zidore. Il avait d'abord prétendu que c'était un accident, retourné qu'il était par la mort de son frère, puis, un peu bousculé il admit qu'il l'avait fait exprès pour lui faire peur. Pourquoi lui faire peur ? Pour qu'il ne dise pas ce qu'il savait ! Et qu'est-ce qu'il savait ? Il avait bien compris le Zidore, il l'avait bien reconnu et il avait rien dit. Qu'est-ce qu'il ne devait pas dire ? Un deuxième coup de canne dans les jarrets et il lâcha tout : son frère trafiquait. Qu'est-ce qu'il trafiquait ? Quand il y a des défauts dans les pièces on

coupe les morceaux ou on déclassé les pièces. Son frère coupait large et déclassait largement, il revendait les morceaux au prix du kilo, il avait une combine, ça rallongeait ses payes. À qui revendait-il ? C'était quoi, sa combine ? Il n'en savait rien. Et Zidore ? Il savait et il fermait les yeux, moyennant rétribution. Il savait comment sortait le tissu ? Sûrement, mais lui, il ne le savait pas. Il voulait juste que la mémoire de son frère ne soit pas salie. Il ne voulait surtout pas être foutu à la porte si ça se savait, il travaillait aussi à l'usine, à la chaufferie.

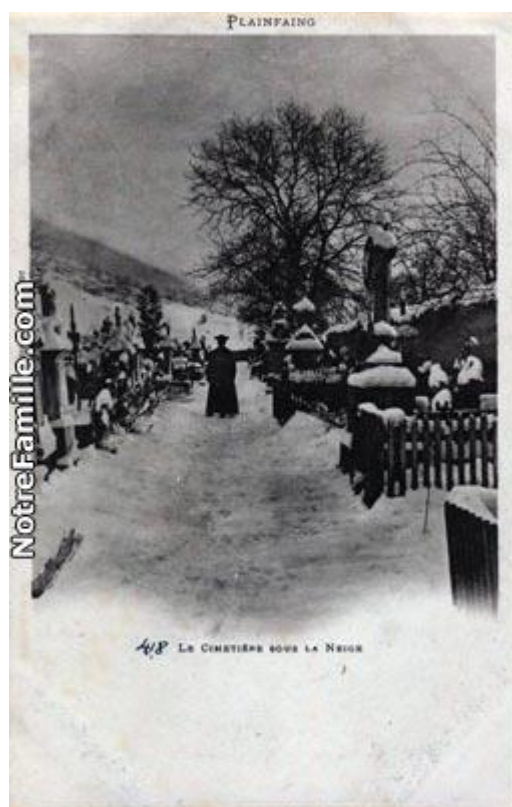
Zidore fut forcé d'admettre qu'il connaissait le trafic, mais ne voulut pas en dire plus, il ne savait rien. Coriace, le vieux poilu, pensa le Capitaine.

Le Capitaine commençait à désespérer de pouvoir un jour démêler ce sac de nœuds. Il ne savait pas pourquoi, mais il en revenait toujours au sac de linge.

Le Lieutenant, qui traînait toujours à l'usine, finit par mettre la main sur un grand type maigre et pas causant qui avait vu le Mimile encore vivant. Il promenait les vergettes sur les transmissions. Le Capitaine faillit encore se mettre en pétard, le Lieutenant traduisit : « C'est-à-dire, Capitaine, qu'il nettoyait les courroies de transmission ». On eut bien du mal à le faire parler, mais le Capitaine savait y faire. Il était tout retourné, le Mimile, après ce qui était arrivé sur la place, il avait peur pour sa fille, déjà que tout le pays savait qu'elle était sa fille, ça aidait pas pour la marier et, en plus, ce petit con qui se donnait en spectacle. Ce Cabeau, voleur, bagarreur, il allait faire passer sa fille pour une moins que rien avec tout le scandale. Et tous ces salopards qui trempaient dans ces affaires louches, il allait les dénoncer, les têtes allaient tomber, il en avait plus rien à foutre après ça. Lui, il était reparti vers les métiers, le Mimile était encore en vie... non, il n'avait pas vu de sac de linge... oui, il en était sûr, ça l'aurait étonné un sac de linge vide un lundi... et puis, tiens, il avait trouvé ça derrière les courroies : une navette ensanglantée.

Par acquis de conscience, le Lieutenant était passé au bureau de l'usine voir l'employée qui s'occupait du ramassage du linge et ce qu'il ramenait allait ravir le Capitaine. Contrairement à ce qu'on avait cru depuis le début, le sac de linge n'appartenait pas à Mimile, mais à une personne qui l'utilisait pour faire sortir les coupons de tissu, à une personne qui avait entendu les propos de Mimile et qui ne voulait pas être dénoncée, une personne qui avait tué le Mimile et, dans sa précipitation, avait oublié le sac et qui avait été empêchée de retourner le chercher, une personne qui pouvait sans problèmes se balader avec un sac de linge plein n'importe quel jour : le Fafa, Josaphat Eustache.

Les initiales sur le sac n'étaient pas dans l'ordre auquel on avait pensé : nom, prénom, mais prénom, nom et c'était bien son numéro.



Du centre au cimetière

On distinguait à peine la forme humaine sous l'amas de neige, il était mort avant la dernière chute. Des gamins qui venaient luger sur la pente du Ban-Saint-Dié, juste derrière le cimetière, l'avaient trouvé. D'abord, ils ne l'avaient pas vu, mais, quand ils avaient été en haut de la pente, ils avaient été intrigués par la forme du monticule. Ils avaient pensé l'utiliser comme tremplin, mais il était placé en biais par rapport à la pente et quand ils étaient descendus pour voir, ils avaient remarqué comme la forme d'un visage sous la couche de neige pas très épaisse. Ils avaient dévalé le sentier à toute vitesse pour annoncer la nouvelle : il y avait un homme mort dans le pré du Ban-Saint-Dié.

On avait pensé que c'était un vagabond, il en passait quelquefois dans le coin, qui avait été surpris par le froid, mais quand on l'avait soulevé pour l'emporter, il y avait en dessous de lui une mare de sang gelé.

La grand-route avait été dégagée tôt le matin, mais quand la camionnette de la gendarmerie avait tourné au centre pour prendre la rue de l'Eglise, elle s'était retrouvée sur une patinoire. Si elle n'était pas allée s'écraser contre le mur du presbytère ou de la maison des sœurs, c'est que les riverains avaient déversé tout le contenu du tiroir à cendres de leurs fourneaux sur la couche de neige tassée et gelée. Mais avant la montée au cimetière, il fallut s'arrêter et continuer à pied sur le sentier qui menait au pré où se congelait le mort. Le Capitaine de gendarmerie, qui s'imaginait avoir échappé à une mort certaine, n'était pas du tout tenté par une promenade matinale dans la neige. Il fut soudain pris par le plus profond

découragement. Quand il était entré dans la gendarmerie, prêt à faire don à l'armée de toute la fougue de sa jeunesse prometteuse, il s'était vu dans des bureaux douillets, résolvant des affaires de crime par son intelligence claire et nette, une parfaite connaissance des dossiers qu'on lui apporterait et une honnêteté que lui envieraient tous les saints du paradis. Il aurait l'assurance d'être distingué par sa hiérarchie pour sa valeur plus que certaine dans les rangs de ce grand corps qu'était la gendarmerie. Il n'avait jamais imaginé une seconde qu'il serait affecté dans ce trou vosgien où les hivers n'ont rien à envier au cercle polaire et où les habitants sont aussi évolués que les tribus amazoniennes. Il moisissait là depuis des mois, des années, il ne les comptait plus, et ses espoirs de mutation avaient été si souvent déçus qu'il n'en avait plus en stock.

Il posa avec précaution son pied botté à terre et s'assura de pouvoir se cramponner à la poignée de la portière avant de se redresser, il ne tenait pas à s'étaler de tout son long devant la populace. En fait de populace, il n'y avait que le père d'un des enfants qui avaient découvert le corps, le Lieutenant qui l'accompagnait et le fossoyeur qui habitait la maison à l'entrée du cimetière. Comment pouvait-on habiter un cimetière quand on était encore vivant ? Se demandait le Capitaine. Quand il se rendit compte que la neige était tassée, il s'enhardit et fit signe au Lieutenant d'avancer. Puisqu'il fallait y aller ! Le plus difficile fut de traverser le pré, la neige arrivait au niveau de ses bottes et, quand elle entra en contact avec son mollet, se transformait en une petite rigole d'eau glacée qui coulait le long de ses chaussettes et lui mouillait les extrémités. Il ne sentait plus ses pieds. Le soleil brillait, mais l'air semblait rempli de millions d'aiguilles qui lui pénétraient le visage. Dès qu'il ouvrait la bouche, une vapeur dense enrobait les mots et se déposait sur les lèvres pour y geler. Il devait faire au moins, moins dix, comment faisaient donc les Russes par moins quarante ? Le Capitaine essayait de se concentrer sur l'image d'un grand café brûlant, mais l'effort pour monter la pente transformait ses bronches en artère douloureuses pour circulation d'air glacial. Il fut heureux d'être arrivé en haut du calvaire et de pouvoir se pencher sur le cadavre. L'homme semblait avoir été tué d'un coup de fusil dans le dos, il n'avait pas été transporté, il était mort là. Ni le fossoyeur, ni le père du gamin ne le connaissaient. Quand ils eurent un peu déblayé la neige ils purent constater que l'homme était bien vêtu, et même plutôt bourgeoisement, il ne portait pas la veste de gros drap des paysans ni la canadienne fourrée des ouvriers d'usine, il ne portait pas non plus de brodequins ni de chaussons dans des sabots, il était chaussé de bottines fourrées en cuir fin. Que venait faire cet inconnu au milieu d'un champ, et la nuit encore ? Les enfants l'avaient découvert vers dix heures du matin. On ne pouvait pas dire l'heure de la mort puisqu'il avait été congelé, mais, dans la journée, on l'aurait remarqué, les gens d'ici sont habitués à ces températures et, s'ils ne s'attardent pas dehors, ils vaquent quand même à leurs occupations habituelles.

Le Capitaine fit les constatations d'usage, la neige avait recouvert les traces de pas éventuelles, il était arrivé là et était mort avant la dernière chute de neige, c'est-à-dire tard dans la soirée ou la nuit. Au lever du jour, le ciel s'était dégagé et la température était descendue, le soleil s'était levé et la neige avait cessé de tomber.

Le Capitaine était transi, ses mains n'étaient plus que des poings morts et ses sensations s'arrêtaient aux genoux. Il ne pensait qu'à regagner la gendarmerie et se mit à pester contre le Lieutenant qui traînassait autour du corps. Les deux autres étaient déjà redescendus. Pour éviter d'avoir à revenir, le Capitaine proposa au Lieutenant de porter le corps jusqu'à la camionnette et de le transporter eux-mêmes, à la morgue de l'hôpital. Ce n'était pas très

réglementaire, mais vu, les conditions atmosphériques, les autorités fermeraient sûrement les yeux. L'homme n'était pas très lourd et les deux militaires étaient costauds, ils n'eurent pas trop de mal à effectuer le transfert du corps.

À l'hôpital, le Capitaine se fit servir un grand bol de café brûlant, il lui trouva un goût de jus de chaussettes mais il était vraiment brûlant. Il n'avait jamais autant apprécié un bol de lavasse. L'hôpital, comme on l'appelait, n'était en fait qu'une maison de retraite médicalisée. Le Capitaine eut une pensée émue pour les pensionnaires qui buvaient ça tous les jours. Enfin, ils avaient bien chaud ! Il s'était assis sur un banc du réfectoire pour boire son café et sentait son corps se réchauffer tout doucement, il s'enfonçait dans une torpeur tiède. Il hésitait à s'allonger sur le banc et à se laisser aller à un petit somme.

- Nous avons fouillé les vêtements du mort (Le Lieutenant vint interrompre sa chaude rêverie). Il n'y avait aucune trace de portefeuille ou de papiers quelconques, c'est bizarre quand même, il n'a sur lui qu'une belle montre Lip et des vêtements de qualité.
- Ça va être gai, une victime inconnue et un meurtre par une température à ne pas mettre un caribou dehors !

L'homme était bien mort d'une balle dans le dos, et quelle balle ! Sous le choc, le corps avait tourné sur lui-même pour s'étaler sur le dos. Une balle pour la chasse au gros, sanglier, cerf. C'est la saison de la chasse en ce moment, il a peut être été pris pour un animal. Mais que faisait-il au milieu d'un champ, il n'a rien d'un homme des bois et il n'y a aucune maison par là.

Le Capitaine décida de regagner la gendarmerie et envoya le Lieutenant enquêter dans les maisons les plus proches du lieu du crime. Il ne fit pas un très bon repas, sa femme, ayant refusé de sortir par un froid pareil avait réchauffé les restes et il n'y avait plus de pain. Heureusement, il restait du café, il s'en fit un très fort et très chaud qu'il but en pensant aux petits vieux de la maison de retraite.

Le Lieutenant arriva au rapport. Entre le carrefour et la montée au cimetière, c'est la rue de l'église, elle se divise ensuite en deux chemins, l'un, à droite, contourne le village vers le haut, l'autre, vers la gauche, mène au village voisin par les prés. Il avait commencé par les quelques maisons de la rue de l'église, l'école fermée pour cause de vacances scolaires, le presbytère qui jouxte l'église. Le curé avait dit la messe basse comme tous les matins, mais avec ce froid les bigotes étaient restées au lit, il n'y avait que les bonnes sœurs pour assister à la messe. Il n'avait rien vu, et pour cause : ses petits yeux enfoncés dans la chair, derrière ses lunettes à monture d'acier, ne devaient plus voir grand-chose de ce qui pouvait se passer plus loin que ses pieds. Il n'entendait rien non plus, le Lieutenant avait dû hurler pour se faire comprendre. Les sœurs n'avaient rien vu non plus. Le vicaire était absent pour assister à un décès dans sa famille. Le bistrot, un peu plus loin, était plein de soiffards, agglutinés autour du grand poêle à bois, qui commentaient l'évènement. L'hiver, c'était plutôt rare d'avoir un fait divers à se mettre sous la langue. On avait beau remâcher à l'infini, on s'ennuyait ferme autour de la chopine. En quelques heures, le mort avait pris au moins quinze identités, avait été l'amant de toutes les femmes potables du village, on avait même avancé l'hypothèse qu'il était l'évêque incognito ou un député en goguette. Rien qui puisse

tenir la route. Le Lieutenant avait ratissé large, mais n'avait rien appris. Le Capitaine se demandait ce que pouvaient bien cacher tous ces fêlés.

En fin d'après-midi, le maire en personne se présenta à la gendarmerie. Le Capitaine le connaissait de vue, mais n'avait jamais eu l'occasion de lui parler. C'était un homme d'un certain âge, ventripotent et rougeaud, mais on sentait la force de la nature. Il était paysan, communiste et maire du village depuis la fin de la guerre. Son prédécesseur avait été accusé de collaboration, non pas ouvertement mais par le courant potin, les bulletins de vote avaient confirmé. Avec celui-là, il n'y aurait pas eu de danger, il aurait fait peur aux Allemands, c'est eux qui n'auraient pas voulu de sa collaboration. Le Capitaine détestait les communistes, ces ennemis de l'ordre, toujours en train de lever le poing. Et ici la moitié de la population, pour ne pas dire les trois quarts était communistes, usines obligent ! Et le maire communiste avait en plus la particularité d'être copain comme cochon avec le curé. Ah ça, le maire n'entrait jamais à l'église et, quand il était obligé d'assister à l'enterrement d'un de ses administrés, il restait ostensiblement à la porte de la nef. Car même les communistes, ici, se faisaient enterrer à l'église. Le curé n'était pas regardant, il espérait toujours qu'il les enverrait au paradis s'il leur mettait un bon coup de goupillon et il y allait de belle quand il enterrait un rouge. Tout cela au grand désespoir du vicaire. Et ensuite le curé allait s'en jeter un avec le maire au café près du cimetière. Le Capitaine n'était pas croyant non plus, mais il aimait que chacun reste à sa place et, dans cette vallée, c'est à qui se moquait le plus de l'ordre établi.

Le maire étala sa grande carcasse de travailleur de la terre dans le fauteuil que lui désignait le Capitaine. Ce dernier ne put s'empêcher de vérifier les semelles du maire, il avait horreur de l'odeur du fumier que charriaient toujours les paysans sous leurs semelles, mais cette fois la neige avait tout nettoyé. D'habitude les gens qui s'asseyaient sur ce fauteuil avaient l'air effrayé, ou retors ou cauteleux, mais cette fois c'était un air de dédain, voire de mépris. Pourtant les rouges ont aussi leur police et même leur armée. Pour quoi se prenait-il, ce bouseux bolchévique, il n'était pas en Russie, encore que la température extérieure aurait pu le faire penser.

- Que puis-je faire pour vous, Monsieur Cyprien ? Il eut un instant la tentation de l'appeler camarade par ironie, il se retint à temps pour garder son sérieux militaire et il n'était pas certain que l'autre comprenne l'ironie. Il avait tout de même fait l'impasse sur le "Monsieur le maire".

L'autre madré s'en était rendu compte, en bon habitué des comices agricoles il avait l'habitude de jauger les pigeons et les autres. Le Capitaine ne lui faisait pas peur, il n'était pour lui qu'un cul pincé de militaire qui se planquait dans les bureaux, tandis que lui s'épuisait au cul des vaches et trouvait encore le temps d'administrer la commune pour la protéger du patronat et du goupillon.

- Je viens vous porter ceci.

Il déposa un portefeuille sur le bureau.

- On l'a apporté hier après-midi à la mairie, aux objets trouvés.

Le Capitaine tendit la main vers le portefeuille qui sortait sans aucun doute d'une bonne maroquinerie.

- J'ai tout de suite vu que ça ne pouvait pas être le portefeuille de quelqu'un de par ici. De toute façon, il n'y a pas grand monde qui ait un portefeuille : quelques commerçants, mais ce sont de très gros portefeuilles qui peuvent contenir un tas de billet, M. Gallottin, le grand patron des usines.
- Vous l'avez ouvert ?
- Oui, bien sûr, il n'y a pas grand-chose, quelques billets et une carte au nom d'un certain Paul Charmoy.
- Vous savez qui c'est ?
- Pas du tout mais quand j'en ai parlé à M. Gallottin, ce nom lui disait quelque chose, il n'a pas pu se souvenir quoi.

Le Capitaine sortit la carte, cet homme était né à Nancy et y habitait, on en saurait plus en appelant la préfecture.

- Qui vous a apporté ce portefeuille et où cette personne l'avait-elle trouvé ?
- C'est la Marie Claudon, elle n'a pas dit où elle l'avait trouvé, sans doute dans la rue de l'Église, elle habite à cinq cent mètres du cimetière.

Le maire se leva, il fit signe de vouloir tendre la main au Capitaine, puis, voyant que l'autre ne bougeait pas, suspendit son geste et sortit lourdement.

Que pouvait bien venir faire cet homme de la ville dans ce coin reculé de Sibérie ? Le maire avait quand même laissé dans son sillage une odeur d'écurie et de gnôle, le Capitaine se leva pour ouvrir la fenêtre mais se souvenant de la température extérieure ? y renonça. Il sentait la migraine le gagner et la nausée lui remonter à la gorge. Il eut un instant la vision du maire agonisant sous des tonnes de fumier. Il saisit sa vareuse et se fit violence pour aller acheter du pain à la boulangerie, sa femme ne voulant toujours pas sortir. Les commères n'avaient pas peur du froid, elles étaient toutes là, bavassant à qui mieux mieux.

- On a pas vu la Marie Claudon aujourd'hui, c'est pas normal, il a dû lui arriver quelque chose.
- Qu'est-ce qui pourrait bien lui arriver à cette vieille carne ? Le bon Dieu n'en voudrait pas et le Diable non plus, même la mort cracherait dessus.

Le Capitaine ne connaissait pas la Marie Claudon, mais ce discours lui fit un drôle d'effet. « Ils ne sont pas seulement bornés par ici, ils sont en plus mauvais ». Son pain sous le bras, il ne s'attarda pas.

De retour dans son bureau, il fit appeler le Lieutenant pour lui demander qui était la Marie Claudon. Le Lieutenant était du village, il connaissait tout le monde, et c'est grâce à ça que bien des énigmes avaient pu être résolues, même si le Capitaine ne voulait pas en convenir.

- La Marie Claudon était mariée avec le Charles Prud'homme, un buveur et un coureur de jupons, mais un homme courageux qui transportait des armes pour le maquis pendant la guerre. La Marie Claudon, par dépit amoureux (elle ne supportait plus qu'on rie d'elle dans les magasins), alla dénoncer son Charles aux Allemands. Heureusement un commis de la mairie qui l'avait vue entrer, est allé prévenir Charles qui, avec ses camarades, a eu le temps de faire disparaître les armes. Les Allemands n'ont rien trouvé, mais plus personne dans le village n'a voulu parler à la Marie Claudon. Charles a divorcé, s'est remarié et est mort d'une cirrhose ou d'une autre maladie honteuse, on a jamais su.

Pour se rendre chez la Marie Claudon, ils durent encore faire un bout de chemin à pied. Le Capitaine songeait qu'il n'avait que deux paires de bottes et que l'autre n'avait pas fini de

sécher au coin de la cuisinière. Il ne pourrait pas sortir le lendemain, par ce froid, avec des bottes humides. Le ciel toujours aussi clair ne laissait pas prévoir un radoucissement des températures et, de toute façon, un réchauffement annoncerait le dégel et la bouillasse glacée qui gelait encore plus les pieds. Il faisait donc en sorte de marcher dans les traces du Lieutenant pour protéger ses bottes. C'est un étrange train qui arriva à la maison de la Marie Claudon, le Lieutenant petit et râblé, suivi comme son ombre de la silhouette longue et décharnée du Capitaine, un tandem plutôt comique.

La maison, un peu isolée, était fermée, les volets tirés, mais la nuit commençait à tomber. Le Capitaine ne voyait rien d'anormal, le Lieutenant, si ! Il savait que les vieux, par ici, laissent leurs volets ouverts le plus tard possible pour ne pas allumer l'électricité, ils ne sont pas avares, mais économes. Ils frappèrent, aucune réponse jusqu'à ce que le Lieutenant "clenche" la porte. Elle était ouverte et la Marie Claudon dormait dans son fauteuil ou plutôt semblait dormir, emmitouflée dans une grande cape en laine des Pyrénées ; il faisait un froid noir dans la maison, le poêle était éteint.

Comment font-ils pour dormir par un froid pareil ? Ils n'ont pas de sang, ces paysans, pensait le Capitaine, transi.

- Elle est morte, dit le Lieutenant qui s'était approché. Étranglée, confirma-t-il, après avoir fait glisser la cape.
- On l'a étranglée et après on l'a enveloppée dans sa cape, étrange !

Deux morts, deux morts en deux jours, le Capitaine se mit à rêver : à ce rythme combien de temps faudrait-il pour vider la vallée ? On frappa à la porte, le Capitaine fit signe au Lieutenant de garder le silence.

- Y'a personne ? (Et un grand type maigre entra avec une sacoche : le médecin. Il sursauta en découvrant les deux gendarmes). Je passais sur le chemin pour aller faire une visite, j'ai vu la camionnette, je me demandais ce qui se passait.

Le Capitaine le fit entrer ; en voyant la Marie Claudon, le médecin s'écria :

- Elle est morte, je l'avais prévenue, son cœur a lâché, elle ne voulait pas se soigner, elle disait qu'elle en avait marre de cette vie.
- Elle ne voulait pas se soigner, mais elle allait vous voir !
- Non, c'est moi qui passais quand j'étais dans le coin, je savais que personne ne lui parlait, elle me faisait pitié.
- Pitié ?
- C'est facile de juger, ça ne demande que des grands principes, pour pardonner il faut avoir du cœur !

« Il va bientôt se faire passer pour un saint », pensa le Capitaine.

- Elle n'est pas morte du cœur, elle a été étranglée.
- Je vois, dit le médecin, en se penchant sur le corps. Il fit les constatations d'usage.

Et toute la nuit le Capitaine fit des cauchemars, il traversait des étendues sibériennes en traîneau, à la poursuite de la Marie Claudon, montée sur un renne, poursuivi lui-même par Paul Charmoy sous les traits de Staline. Il était en caleçon et les larmes qu'il versait s'entassaient à ses pieds, dans le traîneau, sous forme de glaçons rigolos. Il se réveilla en sursaut, gelé. Sa femme avait pris toute la couverture et s'était enroulée dedans ; il se leva, enfila sa vareuse et se recoucha.

Le lendemain matin un courrier arriva de la préfecture : Paul Charmoy était ingénieur textile, il n'avait aucun lien avec un quelconque habitant de la vallée. Pourtant Gallottin avait tiqué en voyant son nom et il était ingénieur textile. Le Capitaine allait se rendre au château, résidence des Gallottin quand celui-ci se présenta à la gendarmerie. Le Capitaine, averti, se dit que pour une fois, il n'allait pas avoir affaire à l'un de ces péquenots qu'il avait encore du mal à comprendre, après tout ce temps passé ici. Leur mélange de français aux formes germanisées, mâtiné de patois lui donnait des boutons. Il dut vite déchanter. « MÔssieu Gallottin », comme on disait ici, n'était pas du genre à se commettre avec un vulgaire Capitaine de gendarmerie. On aurait pu croire qu'il était de nobles origines, ce qui n'était pas le cas, mais il avait épousé une aristocrate et devait croire appartenir à l'élite. Sans un mot, pas même bonjour, il s'assit aussi raide qu'une gouttière gelée. On sentait tout de suite qu'il allait économiser ses mots, réservés à ses hautes relations, son temps aussi. Le Capitaine se sentit tout de suite aussi à l'aise qu'une crotte de chat sur un maître-autel.

- On m'a parlé de votre enquête dit-il sans préambule. M. Charmoy était ingénieur textile, il avait postulé pour le poste de directeur de la filature. Il avait posé sa candidature par courrier et devait rencontrer le fondé de pouvoir le jour où on l'a trouvé mort.

Le Capitaine regardait le vieil homme froid et précis, se creusant la tête pour trouver une question pertinente, mais l'autre continuait sur le même ton monocorde.

- Quand le maire m'a montré le portefeuille, je ne me suis pas souvenu tout de suite de ce monsieur, je n'avais pas traité l'affaire moi-même et mon collaborateur n'avait fait que mentionner son nom.

À peine la phrase terminée, il s'était levé.

- C'est tout ce que j'avais à vous dire. Et il était ressorti comme il était venu, sans salutations de politesse, comme si le fait de se trouver dans cet endroit pouvait être dégradant pour lui.

« Sale personne ! » se dit le Capitaine qui n'avait pas l'habitude d'être traité de la sorte. Il se mit tout de suite à rêver que tous les ouvriers rouges se mettaient en grève illimitée et s'alliaient aux paysans pour déverser dans la cour du château le contenu de toutes les fosses à purin de la vallée. Le père Gallottin et toute sa clique enlisés dans le lisier jusqu'au cou et ruinés à jamais. Il se ferait un plaisir de porter lui-même l'avis d'expulsion et de prêter son revolver au patriarche pour qu'il se tire une balle dans la tête.

À propos de balle, on savait enfin ce que venait faire l'assassiné dans les parages mais toujours pas pourquoi il était passé à travers champs, pour aller où ni pourquoi on l'avait envoyé aux Champs-Élysées. Il avait lu cette expression quelque part et elle lui avait bien plu.

Le Lieutenant mit une fois de plus un terme à ses rêveries.

- J'ai creusé un peu l'état civil de ce Paul Charmoy, il vient bien de Nancy, il y est né mais il est originaire d'ici par son père, si on peut dire.
- Soyez plus clair, Lieutenant ! Comment voulez-vous que je comprenne votre charabia ?

- Son père est du village. Quand il a fait son service militaire à Nancy il a engrossé une fille de bonne famille et il l'a laissée tomber quand il est revenu chez lui.
- Quel est donc ce salaud ?

Le Capitaine se sentait obligé d'être indigné mais au fond il pensait que la fille n'avait eu que ce qu'elle méritait, de bonne famille ou non c'étaient toutes des Marie-couche-toi-là. Il aimait l'ordre et la morale, il n'était pas gendarme pour rien.

- Il est mort.
- Ça ne nous avance pas beaucoup et comment s'appelait-il ?
- Jeanpierre, Capitaine, Donat Jeanpierre.
- Ce nom ne m'est pas inconnu.
- C'est le nom du fossoyeur.
- Un lien de parenté ?
- Père et fils.
- Le fossoyeur est donc le demi-frère de ce Paul Charmoy, il ne semblait pourtant pas très peiné quand il nous a accompagnés près du corps. Il ne semblait même pas le connaître.
- Il ne connaissait peut-être pas leur lien de parenté.
- Et s'il le connaissait et qu'il l'ait tué à cause de l'héritage ?
- Le vieux Jeanpierre n'avait pas grand-chose, il était cantonnier et l'autre, ingénieur de famille bourgeoise, n'avait pas besoin de courir après un héritage de cantonnier.
- C'est vrai, mais convoquez-moi le fossoyeur !

Il prit son temps pour arriver, pourtant il ne devait pas avoir beaucoup de travail à faire ces temps-ci, le sol gelé empêchait de creuser et il n'y avait plus une plante en vie qu'il aurait pu tailler. Il devait être au bistrot.

Bien sûr, il connaissait l'existence de ce demi-frère, les grenouilles de bénitier du village n'avaient pas manqué de protéger cette histoire de l'oubli, mais il n'avait jamais connu son nom. Personne dans le voisinage n'avait dû le connaître et ce n'était pas le Donat qui se serait vanté de ses exploits. Il avait marié sa mère et lui avait fait deux enfants son frère aîné mort à la guerre, et lui. Il était pas causant, le Donat et c'est pas des choses qu'on raconte au couarôye.

- C'est quoi encore, ça ?
- Le couarôye, c'est la veillée, les uns chez les autres, on y raconte des histoires, on cause, quoi !
- Pouvez pas parler comme tout le monde ?
- Excusez, Môssieur, enfin mon Capitaine !
- Donc vous ne saviez pas que Paul Charmoy était votre demi-frère, et vous ne l'aviez jamais vu ?
- Non !
- C'est bon, vous pouvez aller.
- Où ?

Mon Dieu ! Encore une journée à migraine, pas moyen d'y échapper. Je ne devrais pas penser autant, se dit le Capitaine.

Cette nuit-là, il fit encore des cauchemars. Il était attaché à un métier à tisser, le vieux Gallottin le bombardait de portefeuille tout en le fixant d'un œil noir, sans rien dire, tandis que le Charmoy se tordait de rire. Il était tout nu, transi, ridicule et paniqué, car il savait que

le maire et le curé allaient arriver. Dans le fond de la salle, le fossoyeur l'insultait, le traitant de poltron. Il se réveilla en sursaut, il avait chaud, il voulut se lever pour aller chercher un verre d'eau, il fut aussitôt gelé. Il se recoucha pour ne pas prendre un chaud et froid, ce n'était pas le moment, lui seul pouvait résoudre l'énigme.

Il se leva morose, puis découragé et, avant d'être habillé, désespéré. Il retrouva le Lieutenant qui, après une bonne nuit, avait fait une demi-heure de marche et était frais comme un gardon. Si on ne les tue pas, on n'en voit pas la fin, de ces Vosgiens.

Au cours de sa promenade matinale – comment pouvait-il sortir au lever du jour par un froid pareil ?-, le Lieutenant avait rencontré le cantonnier qui déblayait les trottoirs. Il en avait profité pour lui faire un brin de causette. C'était le successeur du père Jeanpierre, il avait déjà pas mal de litrons au compteur, mais savait bien ce qu'il savait et pensait bien ce qu'il pensait, il ne disait pas tout ce qu'il savait et tout ce qu'il pensait, mais était plutôt du genre bavard. Un café à la goutte ou plutôt une goutte au café et tôt fait de lui délier le coin de langue qui manquait pour qu'il dise tout ce qu'il savait et tout ce qu'il pensait : « C'était un coup des calotins, curé, Gallottin et tout le reste. »

- Il est fonctionnaire, le cantonnier, et il bouffe du curé ?

Le Capitaine ne s'étonnait plus de rien, ce village lui faisait voir la vie dans la quatrième dimension, voire la cinquième.

- Et qu'est-ce qu'il sait, le bolchevique ?
- Il a vu arriver le Paul Charmoy à l'arrêt du car Gégène.
- Le car Gégène ?
- Oui, le car de l'Eugène Sambert, dit le car Gégène.
- À quelle heure ?
- Celui d'avant "la Citroën".
- Qu'est-ce encore ?
- Le car qui fait l'Alsace et qui passe à cinq heures.
- Et qu'est-ce qu'il a fait avant d'aller mourir ?
- Le cantonnier l'a vu partir en direction de l'église.
- Ne me dites pas qu'il allait se confesser, d'ailleurs le curé ne l'a pas vu. À moins qu'il ne mente, un fonctionnaire communiste, un Gallottin tireur de portefeuilles, pourquoi pas un curé menteur ?

Il allait devenir fou.

- Quoi ? Tireur de portefeuille ?
- Non, rien, c'est une boutade ! Donc il a disparu dans la rue de l'église pour réapparaître mort.
- Dans le pré du Trou-le-Loup.
- Le quoi ? Le Capitaine se demandait s'il était encore besoin de poser des questions.
- C'est le nom de l'endroit où on l'a trouvé.
- Vous allez me dire qu'il y hurlait avec les loups.

Le Lieutenant ne se laissait pas distraire et suivait le fil de son récit.

- Le cantonnier m'a encore dit que ce n'était pas la première fois qu'il voyait Paul Charmoy au village.
- Comment a-t-il pu savoir que c'était lui, il n'avait pas vu le mort ?

- Il ne sait pas, mais il le connaissait, c'est sûr. Il prétend que, quand il sent juste, ses engelures le gratouillent et elles le gratouillaient quand il a pensé que le mort dont on parlait dans le village était l'étranger qu'il avait vu.
- Et c'était le seul dans le village à le connaître ?
- Il ne savait pas.

Ils mentaient tous, c'est ça, ils mentaient tous, même le curé, il en était sûr, il allait leur faire danser la polka à tous ceux là qui se foutaient de lui.

- Reconvoyez-moi tout ce monde-là et n'oubliez pas le maire ni le curé. Mais pas Gallottin, il me donne des aigreurs d'estomac.

Le Capitaine était furieux : comment avaient-ils pu lui jouer cette comédie ?

- Vous ne m'avez pas dit ce que pensait le cantonnier.
- Il pensait que Paul Charmoy était allé chez la Marie Claudon. Encore ses engelures divinatoires. Pendant la guerre, il sentait venir les bombardements. Avec ses engelures, il en a sauvé, des vies.
- Heureusement qu'il est cantonnier, s'il avait été boulanger, des tas de gens seraient morts !

C'en était trop pour le Capitaine, il remonta à son appartement se reposer avant les interrogatoires. Sa femme était enfin sortie pour faire des courses, mais elle était passée "chez les Juifs", l'un des deux magasins de vêtements du village, l'autre étant connu comme "chez les harengs". Si le premier était effectivement tenu par une famille juive, on ne savait pas pourquoi, si loin de la mer, le propriétaire du deuxième était assimilé à ce poisson. Sa femme était donc passée "chez les juifs" et s'était équipée comme pour l'ascension du K2. Le bon petit repas qu'elle lui avait préparé, n'allégeait pas le montant de la facture.

À quatorze heures, il était de méchante humeur pour recevoir le curé. Personnage aussi large que haut, engoncé dans sa soutane pas très nette, il était affable et respirait une joie de vivre, un amour de la bonne chère, du fruit des vignes du Seigneur mais aussi une honnêteté franche et nette. Comment se faisait-il qu'il n'ait jamais vu Paul Charmoy au village, comme le prétendait le cantonnier ? Il connaissait tout le monde, pourtant. Le curé admit avoir vu plusieurs fois un homme étranger, mais il n'avait pas vu le mort, il ne pouvait donc pas savoir que c'était le même homme. De plus, il ne connaissait pas son nom. Par contre, il affirma l'avoir vu une fois sortir de chez la Marie Claudon. Il avait supposé que c'était un homme de loi, un notaire, il n'y avait plus pensé. Bien sûr, il connaissait l'histoire du père Jeanpierre mais il avait toujours ignoré le nom du fils naturel. Il avait hésité à marier le Donat avec la Sidonie Claudon, la sœur de la Marie, il aurait dû réparer sa faute et marier la demoiselle enceinte, mais le Donat lui avait assuré qu'on ne voudrait jamais de lui dans la famille bourgeoise. Enceinte ou pas, on ne marierait pas la fille à un cantonnier. Le curé n'avait pas insisté.

Le Capitaine se perdait. Chaque fois qu'il tirait un fil de cette histoire, il venait une autre pelote. Ils étaient tous parents par ici. Le curé ne lui en dit pas beaucoup plus : la Sidonie était morte en mettant au monde son dernier-né, le fossoyeur, et la Marie Claudon ne fréquentait ni Dieu ni Diable. De plus, il avait un enterrement à quinze heures. Non, pas un assassiné, un vieux de l'hôpital mort pendant son sommeil. Le Capitaine se mit à penser que si l'on avait donné au vieux un café digne de ce nom, il aurait moins dormi et serait peut-être encore en vie. Le curé lui serra la main en l'appelant presque affectueusement "mon fils". Ne pouvait-il pas l'appeler "mon Capitaine", comme tout le monde ? Le Capitaine ne fut pas

fâché de le voir partir, le vieux curé était décidément sourd comme un pot, il parlait tantôt tellement bas qu'on avait peine à le comprendre, pour se mettre ensuite à hurler tant qu'on devait l'entendre à l'autre bout du monde. Quant à se faire entendre, il fallait y aller de toutes les ressources de ses cordes vocales. Le Capitaine était épuisé.

Le suivant sur la liste était le maire. Avachi dans le fauteuil visiteurs, il parlait, il parlait avec son accent de paysan et sa façon roublarde de tourner ses phrases pour qu'elles veuillent dire tout et leur contraire. Paul Charmoy lui avait rendu visite pour avoir des renseignements sur sa famille. Il avait fait de longues recherches, sa mère et sa grand-mère n'avaient jamais voulu lui parler de son père, il avait attendu leur mort avant d'entamer ses recherches, par respect. Quand il était venu le voir il n'avait pu que lui apprendre la mort de son père et l'existence d'un demi-frère. Pourquoi il n'avait rien dit plus tôt ? Il n'en savait rien, le Paul Charmoy n'avait jamais fait mention de son nom et lui non plus n'avait pas vu le mort.

- Et c'est la Marie Claudon qui avait apporté le portefeuille à la mairie ?

On ne pouvait pas l'interroger, puisqu'elle était morte. Le maire se retira, emportant son odeur de bouse fraîche. Il avait encore ses bêtes à traire avant la réunion du Conseil municipal pour les affouages.

Le Capitaine n'en savait pas plus. Ils étaient roués, ces paysans, et ils se liguèrent contre lui. Il lui faudrait boire le calice jusqu'à la lie.

Pendant qu'il supportait la compagnie du curé et du maire, le Lieutenant était encore allé visiter les lieux où on cause et le village n'en manquait pas. Quatre maisons, un bistrot, c'était la proportion. Un canon et ça causait. Il n'y avait que ça à faire par ce froid et l'alcool, c'est bien connu, y'a qu'ça qui réchauffe. On - on ne saurait jamais qui était « on »- avait vu sortir le fossoyeur de chez la Marie Claudon le matin du jour où elle était morte. C'était pas normal, à part le docteur, le facteur, et, des fois, le maire quand il était obligé, personne n'allait chez la Marie Claudon. On avait trouvé ça bizarre. Il avait jamais causé à sa tante quand ils se croisaient dans la rue et, ce jour-là, il allait chez elle. Faut dire que c'était chez lui, il lui louait la maison de son père. Il était logé au cimetière par la commune, il en avait pas besoin. Mais il allait quand même jamais chez elle, elle lui envoyait le loyer par la poste. Donc, ce matin, on avait vu le fossoyeur aller chez sa tante et c'était un évènement. Le Lieutenant était aussi allé faire un tour chez la Marie Claudon, rien à signaler, sauf qu'il avait trouvé un fusil de chasse dans la remise. On imaginait mal la Marie Claudon à la chasse aux sangliers.

Le fossoyeur attendait dans le couloir, il allait falloir la jouer fine, celui-là n'était pas clair. Il était clair, par contre, qu'il avait quelque chose à cacher. Assis sur sa chaise, il regardait droit devant lui comme s'il voyait au travers du Capitaine. Il se frottait les mains l'une contre l'autre à s'en arracher la peau. Il réfléchissait longtemps avant de parler, tournant sa langue au moins quatorze fois dans sa bouche avant de répondre. Après un très long moment de silence, il admit avoir rencontré Paul Charmoy. Celui-ci s'était présenté au cimetière un beau jour, cet automne ? Ce jour-là, il avait enterré la Fifine Grandjean. Comme si le Capitaine pouvait connaître la date des funérailles de ladite Fifine ! Il lui avait dit qu'il était son demi-frère et qu'il voulait connaître sa famille. Mais lui, le Marcel, il voulait pas le connaître, il était pas responsable des cochonneries de son père, il voulait qu'on le laisse tranquille et les

morts avec. L'autre était revenu plusieurs fois, mais il avait rien voulu savoir. Et puis, un môssieu de la ville, ça fréquente pas un fossoyeur même s'ils sont un peu frères.

- Alors, pour qu'il vous fiche la paix, vous l'avez tué.

Le Capitaine eut peur un instant que le Marcel lui fasse une apoplexie : il était devenu rouge et s'était arrêté de respirer. En apnée, il éructa : « Je vis avec les morts, je les enterre, je leur parle, je soigne leurs tombes, mais j'en ai pas fait un avec mon frère. »

- Vous êtes chasseur ?
- Oui.
- Vous avez un fusil ?
- Oui.
- Vous l'apporterez à la gendarmerie, qu'on examine les balles. Pourquoi vous n'avez rien dit quand vous avez vu le corps ?
- J'ai eu peur qu'on m'accuse.
- De quoi ?
- De l'avoir tué.
- Mais quand on est arrivés, on ne savait pas encore qu'il avait été tué.

L'autre restait muet, il se frottait toujours les mains qui avaient viré au violet.

- Et que faisiez-vous chez la Marie Claudon, hier matin ?

Pas de réponse.

- On vous a vu aller visiter votre tante et pourtant il paraît que vous ne lui parlez jamais.

Le fossoyeur se décomposait à vue d'œil, ses clients devaient être plus frais que lui. Puis il se mit à répéter comme une litanie : « J'ai pas tué mon frère, j'ai pas tué mon frère, j'ai pas tué mon frère... »

Il commençait à taper sur les nerfs du Capitaine, et quand on lui tapait sur les nerfs, la migraine se déclarait. Il laissa Marcel se décomposer tout à fait pour aller se chercher un comprimé d'aspirine. Il avait besoin d'aller prendre un peu l'air, il sortit de la gendarmerie. Mais à peine avait-il fait un pas sur le trottoir qu'il s'étala de tout son long devant les rares passants qui se régalerent du spectacle. Vexé, tout endolori, il revint à son bureau où le fossoyeur occupait de moins en moins de place sur sa chaise. Il fallait finir l'interrogatoire avant qu'il ne disparaisse totalement. Il sursauta quand le Capitaine ouvrit la porte.

- C'est elle, la salope ! C'est elle qui l'a tué.

Il parlait d'une voix éteinte, lentement.

- Comment le savez-vous ?
- C'est elle qui me l'a dit.
- Quand vous êtes allé la voir.
- J'avais tout de suite compris en voyant mon frère dans la neige, abattu comme une vulgaire bête.
- Mais pourquoi ?
- Il était allé la voir quand il avait su que c'était ma tante, il pensait qu'elle pourrait me convaincre de le recevoir. La vieille garce, elle, l'avait reçu, elle ne voyait jamais personne. Il est tombé dans le panneau. Seulement elle s'est mise à penser, la sorcière et quand elle pense, la vieille peau, c'est jamais bon.

Il parlait maintenant sans s'arrêter comme si ça lui faisait du bien.

- Elle s'est mise à penser que si on devenait copain (il lui avait raconté qu'il voulait devenir directeur de la filature et s'installer ici), donc si on devenait copain, j'allais la mettre à la porte de la maison pour le loger, lui. Elle a même pas pensé que les patrons le logeraient, elle est aussi bête qu'elle est méchante. Elle a cru qu'on se mettrait tous les deux contre elle. Alors elle lui a dit qu'elle m'avait parlé et que je l'attendais. Elle lui a montré le petit sentier à travers champs en lui disant qu'il irait plus vite par là, elle l'a suivi et elle l'a abattu avec le vieux fusil de chasse de son père qu'elle avait gardé : elle avait peur toute seule dans sa maison isolée. Elle l'a tiré comme un sanglier, la vieille peau, la collabo. C'était mon frère. D'abord je voulais pas le voir, mais je m'étais habitué, c'était mon frère et j'en ai pas d'autre, le mien, le vrai, est mort. Elle a fait que du mal dans sa garce de vie, la vieille, elle aurait pu faire tuer la moitié du village pendant la guerre, mon père aussi était résistant et maintenant elle avait tué mon frère,. C'est une bête cette femme là, elle méritait pas de vivre. Elle m'a raconté tout ça comme si elle en était fière, elle disait qu'on l'aurait pas comme ça, qu'on la mettrait pas dehors. Elle se vantait la pute, elle avait tué mon frère et elle était fière, elle avait pas encore compris qu'elle était malfaisante. Alors je l'ai attrapée par la cape et j'ai appuyé, je voyais mon frère mort, j'ai appuyé, je voyais mon père et j'ai appuyé, je voyais que j'aurais jamais plus de frère et j'ai appuyé et je suis pas mécontent de l'avoir occise.

Il s'est arrêté d'un coup, il s'est redressé et il n'a plus rien dit. Le Capitaine s'est retenu de lui dire qu'il avait eu raison. Il prit peur, il allait bientôt devenir comme eux. Il lui fallait vraiment quitter ce village.



Des cabinets au cercueil

Comme tous les jours, après la soupe du soir, Gaston découpe les feuilles du journal de la veille, décroche la grosse clé qui est pendue derrière la porte d'entrée et sort visiter l'édicule qui jouxte le bassin pour y déposer son offrande vespérale. Le bassin, comme on l'appelle, grande bâtisse en bois qui abrite les deux grands bacs de pierre alimentés par une source et consacrés à la lessive, à chaque extrémités deux cabinets y étaient accotés, locaux exigus, un pour deux appartements des cités ouvrières.

Gaston met la clé dans la serrure, la porte est ouverte, mais la targette intérieure est baissée : la place est occupée. Gaston est contrarié, c'est son heure et, l'heure c'est l'heure, il est précis comme une horloge. Tant pis, il essaie le cabinet voisin, par chance il est ouvert, moins propre que le sien, mais ça fera l'affaire. Il réglera ses comptes avec l'occupant, sûrement l'Alfred qui en prend à son aise. La cohabitation a ses règles et c'est tous les soirs à la même heure que Gaston visite les cabinets, il devrait le savoir, l'Alfred, depuis le temps. En quittant les lieux, Gaston est surpris de voir que l'autre n'est toujours pas sorti. L'affaire devait être grave ! Il tend l'oreille, aucun bruit. Bizarre ! Il va chercher le chien attaché à la niche et l'emmène faire une promenade. Grimant le petit sentier au bout de la cité, il

monte jusqu'au petit bois, mais ne s'attarde pas ; le temps menace et il ne veut pas être pris à la pluie. Toujours préoccupé, il repasse par les cabinets, voir ce qui se passe. Toujours occupé, toujours pas un bruit. Cette fois, il s'inquiète vraiment. À dieu vat ! Il prend une branchette et soulève la targette. La porte n'est faite que de grossières planches mal jointes, il y parvient aisément. Il attend quand même un instant, mais aucune protestation d'un éventuel occupant dérangé. Il tire la porte et reçoit sur les pieds un corps qui s'affaisse. Mon Dieu dun ! L'Alfred a un malaise. L'Alfred, c'est son voisin, l'autre titulaire du cabinet. Il essaie de le redresser, le corps s'étale par terre, inerte. Il est lourd, l'Alfred, et la pluie s'est mise à tomber. L'Alfred ne bouge pas, il semble bel et bien mort, un couteau de cuisine planté dans la gorge. Gaston rentre prendre sa pèlerine. Il dit à sa femme de ne prévenir personne. Si la Raymonde va chercher son mari, qu'elle la guette et la fasse rentrer chez eux, le temps qu'il aille chercher les gendarmes. Il enfourche son vélo et pédale jusqu'à la gendarmerie.

C'est ce qu'il s'empresse de raconter, essoufflé et trempé, au planton de service, ce soir-là. Il parle très vite, Il est trempé comme un barbet et l'accueil est plutôt froid : pas un temps à mettre un gendarme dehors. Le planton monte prévenir le Capitaine. Celui-ci, en caleçon et petit marcel, essaie tant bien que mal de laver une paire de chaussettes dans le lavabo. Il jure comme un charretier en regardant, désespéré, la mousse qui se déverse sur ses pieds nus et sur le sol. Il a versé plus de la moitié du paquet de poudre à laver dans le lavabo, il n'arrive plus à rincer ces foutues chaussettes.

C'était la première fois qu'il se livrait à ce genre d'occupation. Le matin même, il avait reçu une lettre de sa femme, en vacances chez sa mère, lui signifiant qu'elle ne reviendrait pas. Elle ne supportait plus de vivre dans ce patelin paumé et elle en profitait pour ajouter qu'elle ne le supportait plus, lui non plus. Ce n'était pas la vie dont elle avait rêvé, elle préférait rester chez sa mère, en ville, en attendant qu'ils trouvent une façon décente de se séparer. Connaissant aussi bien la mère que la fille, le Capitaine savait qu'il n'avait aucune chance de récupérer sa femme. Il ne lui restait plus qu'à trouver des histoires à raconter pour justifier l'absence de sa femme, tant qu'il le pouvait. Il était donc d'une humeur exécrationnelle et surtout pas enclin à se rhabiller pour sortir ce soir-là. Mais le devoir, c'est le devoir ! Il dut même enfiler ses bottes pieds nus, il n'avait plus de chaussettes propres. La pluie continuait de tomber, drue et opiniâtre. Et, vu la couleur du ciel, elle ne s'arrêterait pas de sitôt. Il fit appeler le Lieutenant qui arriva très vite, un grand parapluie noir sous le bras, il était célibataire et avait l'habitude de se prendre seul en charge. Le Capitaine, avait toujours compté sur sa femme pour les détails matériels de la vie courante.

Lorsqu'ils arrivèrent aux cités des Gravieres, ils durent laisser la camionnette sur la route et monter le raidillon à pied. La pluie ruisselait, l'eau leur montait jusqu'aux chevilles, mais le Capitaine ne s'émouvait plus depuis longtemps de voir ses bottes tremper dans la boue. Dans cette vallée du bout du monde, il avait ruiné plus de bottes que d'espoir d'en sortir et

ce n'était pas peu dire. Il avait dû beaucoup pécher dans sa jeunesse pour payer un aussi lourd tribut.

Les voisins, qui s'étaient aventurés dehors à cette heure tardive et par ce temps avaient assis le corps de l'Alfred sur une pierre, adossé au muret qui soutenait la terre des jardins potagers. Ils ne pouvaient pas laisser l'Alfred se vautrer dans la boue. Ils avaient eu, tout de même, l'intelligence de ne toucher à rien, de laisser le couteau dans la plaie. Le Capitaine eut un mouvement de recul quand il réalisa d'où sortait le corps, mais en s'approchant il vit que l'Alfred n'était pas déculotté. Non, personne n'avait rhabillé le corps, il avait été trouvé comme ça par Gaston. Il vit aussi que même si les tinettes n'étaient que des trous à l'égout, les planches percées pour s'asseoir étaient nettes. Les cabinets rudimentaires étaient parfaitement nettoyés, le bois était tout blanc à force d'avoir été frottés à la brosse de racines et aux cristaux de soude.

Après les constatations d'usage, le Capitaine récapitula les indices avec le Lieutenant. Ce fut vite fait, il y en avait peu. Alfred avait été trouvé mort sur le cabinet, tout habillé, la targette abaissée de l'intérieur. Il semblait donc qu'il était entré dans l'édicule après avoir ouvert la porte avec la clé, n'avait pas posé culotte, s'était simplement assis sur le trône et avait abaissé la targette. Le couteau dans la gorge, on ne savait pas si c'était avant ou après. Drôle d'endroit pour mourir !

Et qui était cet Alfred ? Un ouvrier, bien sûr, puisqu'il habitait les cités. La nuit était tombée depuis un bon moment, on n'y voyait pas à trois mètres et tous étaient trempés, malgré le grand parapluie noir du Lieutenant.

On fit rentrer le mort, le médecin était arrivé. On lui retira l'arme du crime, plutôt lourde à avaler, et les femmes allaient s'affairer à sortir les chandeliers et les draps des grands jours pour l'ensevelir. La Raymonde, la femme de l'Alfred se tordait les mains. Son homme était un brave type, qui aurait pu faire une chose pareille ? Puis tous rentrèrent chez eux, seuls un ou deux restèrent pour veiller le corps. Raymonde sortait la goutte et la brioche, la nuit serait longue.

Le Lieutenant se mit à l'abri chez Gaston pour mettre au propre ses observations et interroger celui-ci. Il raconta sa soirée : non, il n'avait vu personne près des cabinets quand il y était arrivé. Oui, la targette était bien baissée et il était presque sûr qu'il y avait quelqu'un à l'intérieur, il voyait l'ombre au travers des interstices entre les planches. Non, il ne pouvait pas voir qui c'était. Et pendant sa promenade avec le chien, il n'avait rencontré personne ? Non, et le chien n'avait pas aboyé anormalement. S'il y avait eu quelqu'un, le chien le connaissait. Il faut dire qu'avec tout le monde qui passait tous les jours devant sa niche, il était habitué au mouvement. Il n'aboyait qu'après les enfants qui couraient en hurlant pour jouer à la guerre, au grand désespoir des voisines du dessus, deux vieilles acariâtres. Le Capitaine qui les avait rejoints, ne disait rien. Emma, la femme de Gaston, lui avait proposé un café qu'il s'était empressé d'accepter, puis avait regretté en voyant la brave femme

remplir de café moulu une chaussette noire comme le fourneau. Elle ajouta aussi une bonne cuillère à soupe de chicorée. Il tournait et retournait le gros bol rouge à pois blancs comme pour se réchauffer les mains, hésitant à goûter, mais le liquide sentait bon et après s'être enhardi, il trouva le mélange pas mauvais du tout. Il s'était assis sur la chaise tout près du fourneau à bois et sentait sa vareuse tiédir, elle fumait. Le Lieutenant menait l'interrogatoire rondement. Si Alfred avait des ennemis ? Gaston n'en savait rien, mais il en doutait. Alfred, c'était comme lui, un gosse des cités, ses parents habitaient la première cité du côté d'Habeaurupt, les siens, celle du milieu. Il y avait cinq grandes cités jaunes de huit appartements chacune, quatre de chaque côté, deux en haut, deux en bas. Les entrées se faisaient toutes par l'extérieur, les appartements du haut étaient desservis par un grand escalier de bois et un balcon en galerie. Alfred et Gaston s'étaient toujours connus. Gaston était un peu plus vieux qu'Alfred. Gaston était contremaître au tissage, Alfred monteur de chaînes. Il n'en savait pas plus.

Il se faisait déjà tard. Le Capitaine n'était pas pressé. Il était bien là où il était, dans cette cuisine chaude et nette, mais Gaston prenait l'équipe du matin à quatre heures, il aurait bien voulu aller se coucher. Il allait falloir affronter la nuit, la pluie, et rentrer dans son appartement solitaire. Le Capitaine suivit le Lieutenant à regret, on a beau être militaire, on aime la chaleur humaine et à la perspective de n'avoir plus dans sa vie que la compagnie de ses subalternes qu'il devait garder à distance, autorité oblige, il se sentait vraiment désespéré. C'était la faute à ce pays de damnés qui avait fait fuir sa femme, il en avait déjà vu morts, de ces Vosgiens de malheur, mais pas encore assez ! S'il ne se retenait pas, il descendrait dans la rue le jour du marché et ferait un carton mémorable. Affalé sur le siège de la camionnette, il voyait tous ces cadavres, petits et rougeauds, toutes ces bonnes femmes bavardes et leurs moutards braillards, baignant dans des mares de sang et, au-dessus du tas, comme cerise sur le gâteau, sa femme agonisant. Il était fier de lui ! Un peu moins, en descendant de la camionnette dans une énorme flaque d'eau qui inonda ses bottes et ses pieds gelés.

Il se coucha directement dans un lit pas refait, il n'avait pas eu le courage de se faire à manger. Avant de s'endormir, il relut la lettre, espérant que les mots auraient changé, mais il ne réussit qu'à se donner la migraine. Il rêva de sa femme en train de faire ses besoins naturels dans des WC publics ouverts à tous les vents sur la place Stanislas. Un lanceur de couteaux la prenait pour cible. Elle esquivait les lames en riant aux éclats. Il comptait les couteaux en espérant celui qui se ficherait dans sa gorge pour lui faire rentrer son rire idiot. Il se réveilla en sueur, le jour commençait tout juste à se lever, aussi gris et mouillé que la veille. Il avait laissé tremper ses chaussettes dans le lavabo, il en enfila une paire des sales. Lorsqu'il descendit dans son bureau, après un café noir sans pain et sans beurre (il n'y en avait plus dans le buffet), le Lieutenant était déjà au travail. Il avait rédigé le rapport et s'apprêtait à remonter aux cités pour une enquête de voisinage. Le Capitaine voulait l'accompagner, mais le lieutenant n'était pas très sûr de pouvoir faire parler les voisins en sa

présence : ils sentaient sa répugnance à entrer en contact avec eux. Mais le Lieutenant ne pouvait pas lui dire non, il l'embarqua dans la camionnette.

Premier arrêt : la coopé, pour boire une petite goutte. La coopé, épicerie-café, enfin lieu de rencontre et centre de tous les ragots. Il n'y avait que les vieux : les jeunes étaient à l'usine et ne sortaient qu'à midi. Les conversations tournaient autour de la mort d'Alfred. Le vieux Chemey clamait d'une voix avinée : « C'est un coup des Boches ! ». On n'a pas du lui dire que la guerre était finie depuis un bout de temps. Pour les autres, c'était une querelle entre chasseurs qui a mal tourné. Le Capitaine dresse l'oreille. Les chasseurs, chacun appartient à un groupe et accuse l'autre de vider la forêt. Certains encore penchent pour un crime passionnel ; il n'y a que pour des fesses de femme qu'on égorge son voisin. Pourtant, pour ce qu'il en avait vu, une fois nettoyé, l'Alfred n'avait rien d'un tombeur de femmes, il n'était plus très jeune et son physique n'était pas vraiment avantageux. On l'aurait plutôt vu les pieds dans des charentaises, à lire son journal au coin du feu que courir la gueuse. Mais avec ces femelles lunatiques, il faut s'attendre à tout. Il ne serait pas surpris que sa femme à lui se livre, avec des hommes pas plus jolis que l'Alfred, à toutes les turpitudes dans la bourgeoisie nancéienne. Elle n'avait jamais été friande des plaisirs de la chair avec lui, mais elle était capable de faire des folies de son corps avec d'autres. Un autre avança l'idée qu'Alfred était un espion à la solde des Boussac, industriels textiles concurrents des Gallottin dans la plaine des Vosges, il aurait été démasqué et se serait fait tuer pour qu'il ne parle pas. Pour le Capitaine, tout ça n'était qu'un ramassis d'idioties et il pensait qu'il perdait son temps avec tous ces poivrots. Le Lieutenant écoutait attentivement toutes leurs fariboles et relançait la conversation, il semblait à l'aise avec eux, il était des leurs. Un des types, silencieux au bout du banc, le béret enfoncé jusqu'aux yeux, l'air plus jeune que les autres, sortait de temps en temps un mouchoir sale de sa poche et l'appliquait sur sa bouche lorsqu'une quinte de toux le secouait. Il ne fallait pas le regarder deux fois, pâle et décharné, pour voir qu'il était tuberculeux. Profitant d'un blanc dans la conversation, il émit une sorte de grognement : « Bien fait pour sa gueule, l'Alfred était une ordure. » Et tous de se récrier que c'était sa maladie qui lui donnait de mauvaises idées, il parlait pour ne rien dire, il ne savait rien. Le tuberculeux ne répondait pas, mais ses yeux lançaient des éclairs.

Le Capitaine se dit qu'il le ferait interroger plus longuement par le Lieutenant, il n'avait pas trop envie de s'approcher de lui. La tuberculose, c'était contagieux, même si maintenant ça se soignait. Il but une grande rasade de goutte, comme pour se désinfecter. Le lieutenant donna le signal du départ, on n'en apprendrait pas plus ici. Il reviendrait à midi quand les plus jeunes sortiraient de l'usine. Ils partirent vers les cités, la pluie tombait toujours aussi dru.

Ils allèrent taper à la porte des voisines du dessus : Sidonie et Adélaïde. Sidonie, l'aînée, veuve, obèse et à moitié paralysée ne sortait plus de chez elle. Elle ne pouvait plus descendre les escaliers, elle arrivait tout juste à se traîner sur le balcon pour appeler sa sœur, quand celle-ci s'éternisait trop dehors. On l'entendait hurler : « Dlàïte ! Dlàïte ! »,

d'une voix si aiguë qu'elle effrayait les enfants, ils l'appelaient : « la sorcière ». Sa sœur cadette, Adélaïde, vieille fille desséchée, semblait vouée à son service et était son souffredouleur. À l'heure où le crime avait été commis, probablement entre dix-neuf heures et vingt heures trente, elles avaient mangé, puis Adélaïde avait aidé Sidonie à se coucher, elle était retournée ensuite dans la cuisine pour faire la vaisselle. La cuisine donnait sur le devant des cités, les cabinets sur le derrière. Oui, les chambres donnaient derrière, mais Sidonie s'était couchée directement et, pendant qu'elle s'affairait autour d'elle, Adélaïde n'avait pas regardé par la fenêtre. Quand elle avait fermé les volets à vingt heures précises, elle n'avait rien vu. Même pas Gaston qui promenait son chien. Dans la journée, elles n'avaient pas vu non plus d'étranger rôder dans les cités. Sidonie était à la fenêtre du lever au coucher mais elle n'avait vu que les gens des cités.

Ils allèrent ensuite rendre visite à l'autre voisine du dessus, une pauvre femme qui vivait seule avec une gamine et qui ? pour se donner du cœur à l'ouvrage ? arrosait volontiers son maigre repas d'un grand coup de Mostabel. Bien que pas très âgée, elle était déjà pas mal flétrie. Elle était de l'équipe de l'après-midi, elle sortait de l'usine à vingt heures, mais il fallait encore qu'elle aille chercher sa gamine chez une femme qui la gardait au Faubourg. Elle n'était pas rentrée chez elle avant vingt et une heures, elle n'avait rencontré personne. Elle les mit à la porte, elle devait encore préparer son repas. Qu'est-ce qu'elle avait à dire sur Alfred ? Rien de rien, bonjour, bonsoir et Raymonde, sa femme, tournait la tête quand elle la rencontrait. Elle avait une gamine, pas d'homme et l'autre était une bigote qui allait à la messe tous les dimanches. On ne mélange pas les torchons avec les serviettes. La Mémène, c'était elle, n'était pas une fréquentation pour ces gens-là !

Ils se rendirent ensuite chez la femme du mort. L'appartement était impeccable, le lino brillait comme une glace, le papier peint avait été fraîchement posé et les meubles étaient cirés. Le fourneau ronflait d'une bonne flambée et luisait de tous les feux de l'acier poli. Elle ne chômait pas, la Raymonde ! L'Alfred et elle n'avaient pas d'enfant, mais elle était une des rares femmes de la cité à ne pas travailler ; les autres, celles qui restaient chez elles avaient au moins cinq enfants. Si tout était d'une propreté irréprochable, l'intérieur ne donnait aucune impression de chaleur humaine. Tout était disposé comme dans un magasin de meubles, sans âme, sans vie, un foyer sec comme la Raymonde. Raymonde était une grande femme tirée à quatre épingles et qui n'avait pas l'air effondrée du tout d'avoir perdu son homme dans ces circonstances, elle semblait seulement très contrariée. Non, elle n'avait pas été étonnée que son mari reste aussi longtemps à faire ses besoins, elle avait pensé qu'il avait rencontré l'un ou l'autre et qu'il faisait la causette avant d'aller se coucher. C'est Gaston qui était venu lui dire en rentrant de la gendarmerie. Alfred était sorti à dix-neuf heures trente, juste après le repas ; ils mangent à dix-neuf heures quand il est de l'équipe du matin, il se couche tôt pour se lever de bonne heure, à trois heures et demie. Après le repas, il aime bien aller fumer sa cigarette dehors, elle n'aime pas la fumée dans la maison, il en profite pour aller aux cabinets. « Bizarre, c'était l'heure de Gaston et il ne semblait pas admettre qu'on l'embête à cette heure là », pensait le Capitaine. « Drôle de bonne femme et

dire que je me plains de la mienne », juste avant de réaliser qu'il n'aurait plus besoin de s'en plaindre dorénavant. Celle-là lui parut encore plus odieuse, il lui souhaita du fond du cœur de ne jamais trouver à se remarier et de sécher dans sa solitude jusqu'à l'heure de sa mort.

- Et vous faisiez quoi pendant que votre mari se faisait assassiner ?
- Elle le fusillait de son regard noir.
- Je faisais la vaisselle et je rangeais la cuisine.

C'est vrai qu'elle devait mettre du temps pour un tel résultat mais il ne fallait pas bien longtemps pour trouver la gorge d'un homme.

- Je peux voir votre tiroir à couverts ?

Il examina soigneusement les couteaux qui étaient aussi propres et brillants que s'ils étaient neufs, elle aurait aussi bien pu les changer. Il les compta, il y en avait onze.

- Vous n'aviez pas douze couteaux ?
- Non, Alfred en a cassé un en voulant s'en servir comme tournevis.

Le Capitaine se demanda si elle était bien femme à laisser son mari se servir d'un de ses couteaux de cuisine pour bricoler. Les couteaux dans le tiroir ressemblaient à celui qui avait tranché la gorge de l'Alfred, mais il était sûr que dans tous les tiroirs de cuisine des cités il trouverait les mêmes couteaux.

Elle les fit quand même asseoir et leur paya la goutte. La porte de la chambre où reposait l'Alfred était ouverte, deux personnes conversaient à voix basse au chevet du mort.

Les deux gendarmes prétextèrent du travail pour se retirer, elle ne les retint pas. Le Capitaine un peu ragaillardi par la goutte, c'était la deuxième et il n'avait pas l'habitude de boire à jeun, eut le plaisir de constater que la pluie s'était arrêtée. Une timide éclaircie perçait les nuages encore noirs. Ils redescendaient vers la camionnette quand ils furent assaillis par une bande de jeunes déjà avinés, qui portaient des calots et des brassards colorés. L'un d'eux brandissait un immense drapeau qu'il secouait comme pour en faire tomber les franges qui l'ornaient.

Le Capitaine, outré de s'être fait bousculer - c'était toute l'armée qui était bousculée - sans égards, et sur le point de faire usage de son arme, fut stupéfait de voir le Lieutenant se mettre à rire et à plaisanter avec la bande d'excités. Il avait eu du mal à comprendre ce qu'ils hurlaient de leurs voix enrouées.

- Ce n'est pourtant pas carnaval, dit-il en frottant la manche de sa vareuse.
- Non, c'est la classe.

Et les abrutis de brailler en écho : « La classe ! La classe ! »

Le Capitaine se demanda un instant s'il n'était pas devenu fou : les uns tenaient conciliabule au pied du lit d'un mort, les autres se déguisaient pour se réunir sous une bannière, picoler et brailler. Ça faisait déjà une paire d'années qu'il moisissait ici, mais il se rendait compte qu'il était encore loin d'avoir tout vu. Il n'en demandait pas tant ! Ce qu'il voulait, c'était un

pays civilisé où les adultes se comportaient comme des adultes raisonnables et où sa femme aurait bien voulu rester.

« La classe, la classe, c'est quoi encore ? »

Le Lieutenant dut lui expliquer que tous les jeunes du village, après avoir passé le conseil de révision et avoir été déclarés aptes au service militaire se réunissent autour du drapeau de leur classe, l'année de leurs vingt ans. Ils ont le droit de s'amuser pendant trois jours, ils visitent les maisons de leurs conscrites, jeunes filles nées la même année qu'eux, où on leur offre à boire et à manger, d'où leur état. Ces trois jours se terminent par un grand bal. Le Capitaine avait eu vingt ans et avait fait son service militaire, avait rempli dans la gendarmerie, avait même fait la guerre, il ne s'était jamais livré à de telles pitreries. Il n'osait rien dire, mais il n'en pensait pas moins, de cette jeunesse qui promettait. Pauvre France !

Il regagna son appartement désert, de plus en plus amer. Le Lieutenant lui avait proposé, puisque sa femme était en vacances, de l'emmener manger chez sa mère, il avait refusé. Il n'était pas d'humeur aux mondanités, même chez une vieille dame ouvrière d'usine. La perspective d'une bonne choucroute ne le fit pas changer d'avis, il voulait se retrouver seul pour laisser libre cours à sa colère et à son abattement. Un militaire n'expose pas ses états d'âme. Il était encore plus amer après avoir mangé un quignon de pain et un reste de saucisson, quand le Lieutenant, tout réjoui par la choucroute de sa mère, vint le chercher.

IL leur restait encore quatre logements à visiter, ceux qui faisaient face à ceux qu'ils avaient vus. Celui du rez-de-chaussée avant était vide, sa locataire venait d'entrer à l'hôpital, la maison de retraite locale et il n'avait pas encore été réattribué. Le rez-de-chaussée arrière était habité par une très vieille femme seule, à moitié aveugle et très peureuse. Dès que le jour baissait, elle se barricadait chez elle et fermait ses volets. À l'étage, côté avant, vivait un jeune couple avec deux enfants. Ils n'étaient pas là la veille, ils étaient allés manger chez leurs parents au village à côté et n'étaient pas rentrés avant onze heures. Côté arrière, ils eurent la surprise de retrouver une tête connue : le tuberculeux. Le Capitaine eut un haut-le-corps quand il ouvrit la porte, il avait envie de fuir à toutes jambes, mais sa fierté fut la plus forte et il se dit qu'il bravait tous les dangers au nom de la justice. Il se prit brièvement pour un héros. Il entra tête haute, s'attendant à trouver la demeure d'un grand malade, odeur de lit chaud, de médicaments et atmosphère confinée, mais à part le désordre de l'homme qui vit seul, l'appartement était propre. Il se garderait bien toutefois d'accepter à boire mais l'homme ne leur offrit rien, pas même de s'asseoir.

Par contre, il avait des choses à dire et déballa tout d'un coup. Oui, il avait bien dit que l'Alfred était un pourri et il savait bien ce qu'il disait.

« Ah bon, et quoi ? »

Il se trouve qu'il était le frère de la Mémène qui habitait en face. Il essayait, du mieux qu'il pouvait de l'aider avec la gamine, mais il était tombé malade, il ne pouvait plus travailler, les

médicaments étaient chers, il ne touchait plus que les demi-journées de la Sécurité sociale. Pour lui, il s'en foutait, il n'avait ni femme ni enfant, c'était à sa sœur qu'il pensait. Elle n'était pas maligne, la Mémène, elle s'était déjà fait engrosser par Dieu sait qui et elle avait le feu aux fesses.

Encore une, pensa le Capitaine et il se mit à haïr ardemment la gent féminine. Il faillit même se sentir heureux d'être débarrassé de sa femme, mais il repensa aux chaussettes sales qu'il avait aux pieds et au peu de provisions qui restaient dans son buffet. Il mit un terme à ses pensées déprimantes et se reconcentra sur ce que disait le tuberculeux.

- Parce que vous savez, l'Alfred, il allait souvent taper chez ma sœur. Vous avez vu sa femme, c'est pas elle qui doit sauter de joie au lit, alors le soir, avant de souper, il allait s'en payer une tranche chez Mémène. Elle disait jamais non, mais le salaud faisait son affaire à toute vitesse, presque sans se déculotter, c'est ma sœur qui me l'a dit. Il avait tellement peur de sa vieille qui le surveillait comme la gestapo. Et jamais il aurait laissé un petit quelque chose pour Mémène ou pour la gamine, sa femme ne devait pas lui laisser le moindre sou. C'est sûr, c'était un beau salaud de profiter comme ça de la Mémène. Elle en avait marre de lui, mais elle osait pas fermer sa porte, déjà que tout le monde la prenait pour une traînée, si encore, il y avait du scandale.
- Vous croyez qu'elle aurait pu le tuer ?
- Vous êtes fou ! Ma sœur ne ferait pas de mal à une mouche, avec tout le mal qu'on lui a fait, à elle, elle aurait eu à tuer la moitié de la vallée.

Le Capitaine se demandait en quoi consistait le mal qu'on lui avait fait. Si elle avait couché avec la moitié de la vallée, pas étonnant qu'elle ait vieilli avant l'âge.

- Non, il était sûr que ce n'était pas sa sœur qui avait tué l'Alfred. Lui non plus : il n'était pas assez solide sur ses jambes. S'il s'était attaqué à l'Alfred, l'autre qui était plutôt costaud l'aurait envoyé valdinguer à cent mètres.

C'est vrai, se dit le Capitaine, il a la mort entre les dents.

Ils avaient fait le tour des voisins, le Capitaine décida de rentrer. Le Lieutenant désirait passer boire un coup à la coopé, le Capitaine repartit seul. Il comptait faire quelques courses et laver ses chaussettes, il irait aussi manger chez François, le restaurant du centre. C'était un peu cher, mais François avait une excellente réputation de cuisinier et le Capitaine avait sérieusement besoin de se remonter le moral. Il se coucha très tard, mais content, ses chaussettes séchaient près du fourneau, il avait mangé une excellente palette fumée, accompagnée de beignets de râpés, suivie d'une brioche légère et dorée et de quetsches au sirop, un régal. Il avait arrosé le tout d'une mirabelle, de quoi rendre un homme heureux. Il rêva de vergers, de pruniers, de mirabelliers chargés de fruits mûrs, il gambadait dans l'herbe haute avec un petit panier d'osier. L'herbe lui chatouillait les pieds nus, le soleil brillait, il se croyait au paradis jusqu'à ce qu'un paysan armé d'une lourde fourche surgisse en hurlant : « Qu'est-ce que vous faites là ? Voleur ! » Il se réveilla au moment où l'autre

allait embrocher la partie pourtant guère charnue de son anatomie. Tous des arriérés, des imbéciles, grommela-t-il en s'extirpant du lit. Il n'eut même pas besoin de s'approcher de la fenêtre pour savoir qu'il pleuvait toujours. Et il allait devoir passer le dimanche seul à se morfondre dans l'appartement désert.

Le lundi matin, c'était lundi de Pâques, mais le crime n'attend pas et l'assassin n'avait pas dû faire ses Pâques. Comme d'habitude, le Lieutenant arriva au bureau, frais comme un gardon, et prêt à mordre dans la vie à pleines dents. Curieux garçon, toujours content. Il est vrai qu'il était célibataire !

« Bonnes nouvelles de votre femme ? »

Ma parole, il se moquait de lui ! Mais non, il la croyait encore en vacances, il finirait bien par s'étonner de la longueur des vacances, mais on n'en était pas encore là. Il était resté un bon moment à la coopé samedi soir. Le temps n'était pas à la promenade, ils étaient nombreux à s'être réfugiés sur les bancs pour se réchauffer au gros rouge et, comme il l'avait bien pensé, sans le Capitaine, les conversations avaient été plus libres. Tout le monde savait que l'Alfred allait rendre visite à Mémène, mais, ce qu'il avait appris, c'est que le Gaston n'était pas en reste. Pourtant Emma n'était pas Raymonde, elle n'était pas belle, mais elle était gaie et pétillante, une bonne nature à n'en pas douter. Qu'est-ce que le Gaston allait faire chez la Mémène ? Le Lieutenant lui dit que pour ces choses-là, la raison n'a rien à y voir. Le Gaston avait sans doute le goût des choses défendues ou alors la Mémène dans sa simplicité faisait des choses qu'Emma ne voulait pas.

Le Capitaine se mit à rêver. Quand il était jeune, il était allé une fois dans un lupanar, il en gardait un souvenir ébloui. Il se dit que s'il redevenait célibataire certains horizons s'ouvriraient devant lui. Il eut juste le temps de maudire Marthe Richard, le planton venait lui annoncer une visite.

C'était Adélaïde, la vieille fille, elle était toute essoufflée et sa pèlerine de toile caoutchoutée était toute trempée, le planton la prit pour la faire égoutter. Elle retira aussi ses snowboots en caoutchouc noir et sembla se détendre. Le Lieutenant lui proposa un café, elle était aux anges.

- Je n'ai pas beaucoup le temps, ma sœur ne sait pas que je suis là, elle va rameuter tout le voisinage si je ne rentre pas. Je lui ai dit que j'allais chez le curé.
- Que puis-je pour vous ?

Le Capitaine s'était adressé très galamment à elle. Adélaïde était une vieille fille mal fagotée, les cheveux tirés en chignon sévère et, la première fois qu'il l'avait vue, elle était dans l'ombre de sa sœur, despote imbécile qui l'écrasait totalement. Là, en la regardant attentivement, heureuse de siroter son café, elle semblait rajeunie. Une femme d'âge mûr, mais, si on l'arrangeait un peu, elle pourrait encore plaire et son regard était clair. Le Capitaine, inconsciemment, la mit sur une liste d'attente, il lui faudrait bien refaire sa vie, il n'était pas si vieux.

- Hier soir, j'ai vu l'Alfred et le Gaston qui se disputaient.
- Qu'est-ce qu'ils se disaient ?
- Je ne sais pas, ils avaient l'air tout rouge et excités mais ils parlaient bas et, du haut du balcon, je ne comprenais pas ce qu'ils disaient.
- Quelle heure était-il ?
- Six heures et demie, sept heures moins le quart.
- Avant le repas du soir ?
- Oui, je l'ai dit à Sidonie, mais elle m'a dit de n'en parler à personne, qu'on n'avait pas à se mêler des affaires des autres.
- Et qu'est-ce qu'ils ont fait après ?
- Je sais pas, Sidonie m'a appelée, je suis rentrée et j'ai commencé à écosser mes haricots.

Avant le repas ! Ils s'étaient concentrés jusque-là sur ce qui s'était passé après le repas, pas avant. Mais la Raymonde a dit que l'Alfred était sorti après le repas et Gaston l'a trouvé à huit heures et demie, ça ne collait pas.

Le Capitaine remercia chaleureusement Adélaïde, en lui disant qu'elle avait bien fait de venir, c'était un devoir pour tout citoyen d'aider la justice et elle l'avait aidée. Elle demanda simplement qu'on ne parle pas de sa visite à sa sœur, elle remit sa pèlerine et ses caoutchoucs et reprit son air de souris grise. Le Capitaine la raya de la liste. Il sentait monter la migraine et la journée ne faisait que commencer.

Ils retournèrent chez Gaston, le Lieutenant et lui. Gaston n'était pas là. Emma les accueillit gentiment, elle confirma que Gaston était sorti à six heures pour chercher une salade au jardin, il avait rencontré Alfred, ils avaient discuté un moment. Elle râlait parce qu'elle attendait la salade pour le repas. Puis ils avaient mangé et Gaston était ressorti, comme tous les soirs, pour faire ses besoins et détacher le chien, qu'il fasse les siens aussi. Est-ce que Gaston lui avait dit s'être disputé avec Alfred ? Non, il lui avait seulement dit qu'ils avaient discuté.

Elle n'en savait pas plus, c'était évident. Elle répondait simplement aux questions, n'hésitait pas et semblait n'avoir que bonté pour ses semblables. Peu probable qu'elle soit au courant des galipettes de son bonhomme et comme elle travaillait à la journée aux Grands Bureaux, il avait tout le temps de faire ses affaires quand elle était au travail. Elle avait la tête de quelqu'un qui fait toujours naïvement confiance aux autres.

Ils la quittèrent après un café à la chicorée (le Capitaine commençait à s'y habituer), mais quelque chose le tracassait, il retourna sur se pas pour demander à Emma de voir son tiroir à couverts. Surprise, elle répondit « oui » sans hésiter. Les mêmes couteaux que chez la Raymonde et il n'y en avait aussi que onze. Elle dit ne pas se souvenir de la dernière fois où elle les avait comptés, elle avait autre chose à faire qu'à compter les couteaux. Malgré toute sa gentillesse, elle commençait à trouver le Capitaine un peu lourd. Non, elle ne se souvenait

pas en avoir cassé un, Gaston peut-être, elle n'allait tout de même pas s'en faire pour un couteau de cuisine qui ne valait pas grand-chose à la quincaillerie du village. Le Capitaine entraînait en transe : il sentait qu'il était sur la piste du criminel, il ne comprenait pas encore tout, mais, si sa migraine voulait bien se calmer, il sentait qu'il allait résoudre l'énigme. Il avait renoncé à penser que cela lui vaudrait les félicitations de ses supérieurs et une mutation en ville, mais il avait trois paires de chaussettes propres et il se sentait d'humeur à se faire cuire un œuf sur le plat et quelques coquillettes.

L'après-midi, ils reprirent le chemin des Cités pour voir Gaston. Celui-ci fut fort contrarié, il avait l'habitude, quand il ne travaillait, pas d'aller faire une petite sieste jusqu'à cinq heures. D'abord ça avait été les conscrits qui revenaient de la cité à côté où ils étaient allés asticoter la fille Claudepierre, elle était bien mignonne, celle-là et attirait les lapins. Et voilà maintenant les gendarmes, son après-midi était fichue. Il répondit de mauvaise grâce aux questions. Oui, il avait parlé avec l'Albert avant l'heure du souper. Ici ils appellent souper le repas du soir et dîner celui de midi : le Capitaine avait eu du mal à s'y faire. Ils avaient parlé de tout et de rien, de la pluie et du beau temps, des jardins. Non, ils ne s'étaient pas engueulés. Et pourquoi ils l'auraient fait ? Le Capitaine, qui sentait le mensonge, comme le cochon la truffe, se dit que l'Adélaïde n'était pas descendue, à pied sous la pluie, jusqu'à la gendarmerie, bravant les foudres de sa sœur, pour lui raconter des histoires. À moins que... Non, elle n'avait quand même pas le béguin pour lui, elle ne venait quand même pas pour tenter sa chance. Il repoussa cette idée pourtant flatteuse pour lui. Elle lui avait dit la vérité comme une brave citoyenne ; c'est Gaston qui mentait, il ne pouvait savoir qu'il avait été vu.

Le Lieutenant se souvint qu'Emma lui avait dit que Gaston était sorti pour chercher une salade dans le jardin. Il revoyait sa mère prendre un couteau dans le tiroir pour couper le pied de salade proprement. Gaston était sorti avec un couteau. Mais là où il butait c'était toujours l'histoire de l'heure. Gaston n'avait pas pu tuer Alfred avant le repas, puisqu'Alfred était rentré manger avec sa femme. Pourtant ça collait si bien. Pendant que le Capitaine continuait à interroger Gaston récalcitrant, il alla faire un tour au potager. Chaque potager est attribué à un logement, ils étaient dans l'ordre, le Lieutenant trouva facilement le potager de Gaston et la petite serre à claire voie où poussaient les salades précoces, une rangée de "pouillotte*" pas encore pommée.

Plusieurs pieds avaient déjà été coupés soigneusement. On voyait encore le trognon, le dernier n'avait pas de trognon. L'eau qui coulait dans les allées avait aplani le trou, mais on voyait encore qu'un pied avait été arraché par quelqu'un qui n'avait pas de couteau ou qui l'avait perdu dans la gorge de l'Alfred. Mais comment un égorgé peut-il rentrer à la maison et ressortir après, fumer une cigarette, un couteau planté dans la gorge ?

Au lieu de revenir chez Gaston, le Lieutenant fit un crochet par chez la Raymonde. Elle préparait des brioches pour le lendemain. Après l'enterrement, les fidèles et la famille se réunissaient chez la veuve qui leur offrait un verre de vin et de la brioche, ils évoquaient une

dernière fois le mort. Le Lieutenant lui fit compliment, en voyant les premières brioches qui sortaient du four, légères et dorées. La Raymonde s'adoucit, elle était fière de ses talents de maîtresse de maison, elle baissa sa garde. Le Lieutenant, finaud, lui fit raconter le dernier repas qu'elle avait pris avec l'Alfred, comme s'il prenait part à l'immense peine qu'elle aurait dû avoir. Les derniers instants passés avec un être cher restent gravés dans la mémoire. Elle ne mentionna pas la sortie de son homme avant le repas, elle détailla le menu, un hachis Parmentier qu'elle avait préparé avec les restes du pot-au-feu de midi. L'Alfred avait au moins fait un excellent repas avant de mourir. Un hachis Parmentier ! Le lieutenant brusqua un peu les adieux, il aurait volontiers mangé une tranche de brioche, mais elle ne lui en proposa pas. Elle avait repris son air rébarbatif.

Il vint récupérer le Capitaine qu'il trouva attablé devant un grand bol de café au lait et d'énormes tartines de confiture de rhubarbe. Il piaffait, mais il dut attendre que le Capitaine ait fini son goûter pour l'emmener dans la camionnette et lui faire part de ses découvertes. Le Capitaine, encore béat de plaisir, l'écoutait d'une oreille distraite : un pied de salade arraché, un hachis Parmentier, un bon repas, il n'en ferait sans doute pas un aussi bon de sitôt, pensa-t-il et il envoya encore sa femme rôtir en enfer. Il crut même sentir une odeur de grillé, mais ce n'étaient que ses doigts qui gardaient l'odeur des tartines grillées d'Emma.

- Et alors ?
- Alors la Raymonde est une grenouille de bénitier !
- Et alors ?
- Alors le jour du meurtre c'était un vendredi et même le vendredi saint, elle n'aurait pas pu servir du pot-au-feu à midi et du hachis Parmentier le soir.

*très jeune salade pas encore formée et très tendre

- Et la salade ?
- Gaston a arraché le pied de salade parce qu'il n'avait plus son couteau, planté dans la gorge de l'Alfred.

Ça se tenait, mais les preuves étaient minces et qui avait tué ? Gaston ou Raymonde ? Ils mentaient tous les deux, mais pourquoi ? Et qui avait tué Alfred ? Il fallait y retourner et les mettre tous les deux face à leurs mensonges. Le Capitaine leur demanda à tous deux de sortir et ils se dirigèrent vers les cabinets. Au même instant, les conscrits débouchèrent de derrière le bâtiment et crièrent au Gaston : « Alors t'as plus de concurrence, t'es tout seul à te la faire maintenant, la Mémène. » Le Lieutenant, qui savait y faire avec eux, leur demanda sur le ton de la plaisanterie si leur prochaine halte, c'était chez la Mémène. Ils éclatèrent de rire. « Elle est trop bien pour nous, la Mémène, et à voir comme le Gaston et l'Alfred s'engueulaient l'autre soir pour son beau cul, on voudrait pas marcher sur les plates bandes. » Et ils s'en allèrent en braillant de plus belle : « La classe ! La classe ! »

La Raymonde était devenue blême, ses yeux flambaient comme un ciel d'orage. Elle s'est mise à hurler comme une démente à Gaston : « Vous êtes tous des porcs, vous réfléchissez qu'avec votre pantalon, rien au-dessus de la ceinture, les jeunes, les vieux, ça peut penser qu'à ça ! Et ces deux vieux couillons qui nous faisaient cocues avec la traînée et qui se battaient pour elle, saligauds, je savais bien qu'y s'passait quelque chose, je savais bien qu'il allait pas pisser toutes les heures, l'Alfred, et quand j'vous ai entendus tous les deux... J'ai bien fait d'en débarrasser la terre de l'autre concupiscent et j'aurais dû te la faire aussi, ta peau d'obsédé, mais t'avais qu'un couteau, j'aurais dû tout aller raconter à Emma, je l'aime pas, mais elle mérite pas que tu lui fasse des cornes avec la Mémène, et t'as tout raconté aux gendarmes, espèce de minable en rut... » Elle n'a pas eu le temps d'en dire plus : le Gaston l'avait giflée à toute volée. « Et toi , salope, avec ta face pâle de bête à curés, si t'avais été plus chaude au lit l'Alfred t'aurait pas oubliée avec Mémène, c'est ta faute, tout ça, et t'as encore trouvé moyen de le tuer, si on s'engueulait pour les beaux yeux de Mémène ça te regardait pas, on demandait rien à personne pour s'envoyer en l'air, il t'intéressait pas le matériel de l'Alfred, t'en faisais guère d'usage alors si il voulait l'aérer avec Mémène ça devait pas te faire grand-chose, on réglait nos affaires entre hommes et t'as rappliqué en glapissant, vieille vache frigide, et t'as eu le culot de lui planter mon couteau dans la gorge et de me faire chantage pour que je t'aide à le planquer, le coller dans les chiottes, tirer la targette au travers de la porte et faire semblant de le trouver mort quand j'allais chier, salope de punaise à bon Dieu ! »

Le Capitaine, effaré, se dit une fois de plus qu'il ne pourrait jamais se faire à la vie par ici. Seul, désespéré, il boucla les deux compères et s'en retourna pleurer dans son logement. Personne ne comprenait sa peine, ils ne pensaient tous qu'à manger, boire et forniquer.



Du confessionnal au paradis

Lorsque le curé sortit du confessionnal, elle était toujours là. Elle était passée une des premières, elle n'avait pas grand-chose à dire, mais, tous les samedis, elle venait se confesser. Il y avait longtemps que le curé n'écoutait plus les péchés de ses paroissiens. Mesquineries, jalousie, intempérance, fornications en tous genres, il absolvait, il absolvait les brebis perdues. Lorsqu'il était devenu aussi sourd qu'un pot à choucroute, ça n'avait pas changé grand-chose. Il faisait le plein tous les samedis. Au grand désespoir du vicaire, qui à grands coups de sermons et de menaces voulait remettre de l'ordre dans le village. Son confessionnal était quasiment vide. Il n'avait à écouter que les enfants des catéchismes que les bonnes sœurs rabattaient vers lui avec bien du mal. Et quand le côté du curé était plein, elles essayaient de persuader quelques pécheurs d'aller voir le vicaire, ils invoquaient alors la rapidité, ils étaient toujours pressés. Le vicaire coupait les cheveux en quatre, le curé n'attendait même pas, le plus souvent, la fin de la confession, il distribuait la pénitence et vous fermait le guichet au nez à peine trois péchés avoués. Ils étaient tous pressés de se délester du poids de leurs fautes.

La Marie-Louise, bien qu'elle n'eût que des péchés véniels à confesser restait, elle aussi, fidèle au vieux curé, ils se connaissaient depuis si longtemps. Elle tricotait des chandails pour ses pauvres et même pour le curé. Elle lui avait brodé une étole et une chasuble.

Le vicaire était parti depuis longtemps, faute de clients et même les dames de la congrégation qui venaient garnir l'église pour la messe du dimanche étaient sorties. Elle était à genoux, les bras repliés sur le prie-Dieu et la tête dans les mains. Le curé était intrigué, il ne

donnait jamais plus qu'une dizaine de chapelet à réciter, elle aurait dû avoir fini depuis longtemps. Il s'approcha doucement et posa la main sur son épaule, aucune réaction. Il se dit qu'elle était en pleine méditation ou qu'elle s'était endormie, il lui fallait fermer l'église, il commençait à faire frisquet en cette veille de Toussaint. La vieille église était humide et si vaste qu'elle était impossible à chauffer malgré les largesses du maire, son vieil ami. Il était transi. Il avait pourtant mis ses caleçons longs et son gilet de flanelle sous sa soutane. Il essaya de la secouer un peu, peine perdue, elle était raide comme un barbelé. Le vieux curé eut un pressentiment qui se révéla fondé : elle était bien raide, raide morte. Bien que plus très jeune, elle n'était pourtant pas si vieille, mais ça ne pouvait être qu'une crise cardiaque, certainement pas une crise de foi, elle l'avait toujours eue. Il ne pouvait voir son visage et préféra, on ne sait jamais, ne toucher à rien.

Il sortit sur le parvis et, avisant un gamin qui passait par là à vélo, lui demanda d'aller chercher le médecin, c'était juste au bout de la rue sur la place du village. Il s'assit près de la morte et commença à prier Saint Lazare. Il n'y croyait pas beaucoup, c'était pourtant le seul qui pouvait la ramener à la vie. Mais Lazare voulait certainement rester le seul à avoir été ressuscité : la Marie-Louise, elle, restait sans vie. Le médecin arriva. À eux deux, ils étendirent le corps sur un banc. Le médecin annonça sans ménagement que la cause de la mort était sans conteste la strangulation. Marie-Louise avait été étranglée. Une ligne rouge marquée de minuscules points ornait sa gorge. Le médecin ne voyait pas trop quelle pouvait être l'arme du crime, un morceau de fil de fer, un lacet... Le curé reconnut tout de suite l'empreinte d'un chapelet.

Il fallait prévenir la police. Le médecin devait partir le soir même à l'autre bout du département pour honorer les morts dans la famille de sa femme. Le curé enfourcha sa mobylette et se rendit à la gendarmerie. Un samedi soir, il n'y avait plus grand-monde et c'était l'avant-veille de la Toussaint, ils étaient tous partis. Le Capitaine était resté. Depuis que sa femme était partie, il n'avait plus de réunions de famille à honorer, lui-même n'ayant plus de famille. Le Lieutenant était là, lui aussi, originaire du village, il n'avait pas à aller loin pour se recueillir sur les tombes de sa famille. Ils se rendirent tous les deux immédiatement à l'église. Le Capitaine, en bon laïc républicain, n'avait rien contre la religion, mais il n'avait plus mis les pieds dans une église depuis des lustres. Il aurait mieux fait de s'abstenir ce jour-là : on a beau faire on y croit toujours. Il fut surpris par la taille de la bâtisse. Dedans, elle paraissait encore plus grande. Pour un village à moitié communiste, ils devaient se sentir au large, les paroissiens. Et ce froid qui vous tombait sur les épaules, comme un avant-goût de la mort ; on se croirait déjà au tombeau, enterrés vivants. Et ces relents d'encens froid et de fleurs fraîches qui vous tournaient sur l'estomac, toutes ces statues couvertes de poussière, sans compter l'autre, au-dessus de l'allée centrale, squelettique et crucifié, sanglant sur sa croix. Il vous flanquait la chair de poule. Au moins Ponce Pilate n'avait pas eu besoin de chercher loin un coupable !

La Marie-Louise gisait là, son âme au paradis sûrement, puisqu'elle sortait du confessionnal, encore que l'absolution n'était peut-être pas valable, compte tenu de l'état de l'ouïe du curé : elle se serait accusée d'un crime, il n'aurait pas entendu. Inconscient des dangers que sa surdité faisait courir au salut des confessés, le curé se lamentait. La Marie-Louise était une si brave femme. Vieille fille, elle était un modèle de foi. Elle n'avait probablement jamais vu le loup, pensait le Capitaine, en la jaugeant.

- Elle était aimée de tous, son plus grand plaisir était de chanter à la chorale, elle avait une très belle voix, pensait tout haut le curé.
- Vous ne voyez pas qui aurait pu vouloir sa mort ?
- Grands Dieux non !

Grands ou pas, eux seuls savaient, pensait le Capitaine. Il regretta de ne pas être omniscient. Encore un week-end de foutu.

Il se réjouissait de ce long week-end de repos. Depuis que sa femme était partie, il s'était découvert de nouveaux plaisirs, celui de se promener dans la forêt, entre autres, en ce moment c'était si beau ! L'été s'était attardé et il restait encore des feuilles aux arbres, rouges et jaunes au milieu des sapins, il y avait aussi des champignons à la pelle. Cette mort, un samedi soir, allait lui gâcher tout ça. Il avait aussi prévu de déjeuner au Grand Hôtel où la cuisine était excellente et où la fille des hôteliers était toute égards pour lui. Divorcée, elle était revenue vivre chez ses parents qu'elle aidait au restaurant. C'était une grande et belle fille, blonde aux yeux bleus, aimable et sérieuse. Le Capitaine aimait la regarder évoluer au milieu des clients, ça faisait partie du plaisir du repas.

Le Lieutenant tournait et retournait autour du banc, interrogeant le curé. Ridicule ! Celui-ci n'avait rien pu voir, enfermé depuis le début de l'après-midi dans son confessionnal. Se rappelait-il les gens qui étaient venus se confesser ? Non, il ne pouvait pas, il ne les voyait pas et il ne les entendait pas. Mais ça, il ne voulait pas l'admettre, alors il se retranchait derrière le secret de la confession. Il admit cependant avoir confessé le Nénesse Houvion, le boulanger, un saint homme dont le fils était au séminaire. Le Lieutenant dit que le lendemain il irait interroger le Nénesse, il dirait qui il avait vu à l'église qui dirait à son tour qui il y avait. On allait bien finir par avoir la liste des pénitents. Ça demanderait du temps et de la diplomatie, seulement il doutait de celle du Capitaine. En général, on n'aime pas admettre qu'on a péché et certains ne veulent même pas dire qu'ils vont se confesser. Le Capitaine ne pouvait pas comprendre les subtilités des chrétiens vosgiens. Les communistes qui allaient à l'église, les saints qui n'y allaient pas : c'était compliqué.

Le Capitaine avait à faire. Il était passé maître dans les tâches ménagères, mais ça lui prenait du temps, surtout l'entretien de son linge. Il avait bien pensé prendre une femme de ménage, mais il avait attendu tellement de temps avant d'avouer que sa femme l'avait quitté qu'entre-temps il avait appris à se débrouiller tout seul et il s'en était tiré avec les honneurs. Il se cuisinait des plats simples, le soir, à midi il allait manger au Restaurant du Centre en semaine et au *Grand Hôtel*, le dimanche et les jours fériés. Il avait pris aussi ses

habitudes au Café de la Comète. Il ne familiarisait pas avec les autres habitués, mais il aimait bien avoir du monde autour de lui. Et ça l'amusait aussi. Au début il n'avait eu que mépris pour ces paysans qui parlaient patois, ces ouvriers qui parlaient rouge et ces poivrots qui parlaient pâteux. Il avait eu horreur de leur accent traînant, mais il avait fini par s'y faire en perdant peu à peu l'espoir de quitter ce patelin paumé. Il s'était dit qu'il ferait aussi bien d'en prendre son parti : au milieu des communistes c'était le meilleur à prendre.

Le lendemain matin, dimanche ou pas et veille de Toussaint, il fallait commencer l'enquête, d'autant plus que le lendemain, jour de la Toussaint était aussi férié. Dès l'arrivée du Lieutenant, ils se rendirent chez le boulanger. C'était une minuscule boutique qui faisait aussi épicerie. Le Capitaine fut très surpris de voir la porte fermée ; le Lieutenant, sans hésiter, saisit une poignée qui pendait au bout d'un fil de fer et tira énergiquement, ce qui déclencha un bruit de cloche qui se répandit jusqu'au fond de la maison. Le temps que la femme de Nénesse arrive en traînant ses savates, le Lieutenant, hilare, raconta au Capitaine qu'étant enfant avec ses copains, ils venaient tirer la sonnette et couraient se cacher dans la grange de la ferme en face pour voir arriver la boulangère qui les maudissait et les menaçait de prévenir leurs parents. Le Capitaine se dit qu'il n'en aurait pas fallu plus pour que le Lieutenant tombe dans la délinquance. Encore un que l'armée avait sauvé.

La boulangère était une petite bonne femme toute voûtée et pas très gracieuse. Elle les fit entrer et les amena par un long couloir labyrinthique dans la boulange. Nénesse en pantalon de flanelle grise et marcel blanc, un béret noir sur la tête, le tout saupoudré d'une fine couche de farine, les accueillit très cordialement et leur proposa une petite goutte. Le Lieutenant refusa : sportif, il ne buvait jamais d'alcool. Le Capitaine était tenté, la petite goutte, de la mirabelle ou de la quetsche était une des rares choses agréables du coin, mais il était encore trop tôt. Oui, le Nénesse était allé à confesse la veille, il communiait tous les dimanches, à la messe basse, boulange oblige. Il ne se rappelait plus très bien qui il avait vu. La Marie-Louise qui priait, bien sûr, il y avait aussi le Georges Mangin qui s'occupait d'entretenir l'église, les Beaumann qui, depuis qu'ils avaient perdu leur fils, s'étaient réfugiés dans la religion, les deux religieuses, sœur Florentine et sœur Marie-Pierre qui veillaient sur les gamins du catéchisme, l'Adélaïde, la Fifine et la Georgette qui descendaient toujours ensemble des Graviers. Il y avait peut-être encore d'autres personnes, il ne s'en souvenait plus. Le Capitaine se dit que ça faisait beaucoup de monde à interroger. Le mieux, c'était d'aller les attendre à la sortie de la messe et de les amener à la cure, dans la salle de catéchisme.

Il commençait à craindre pour son repas de midi au Grand Hôtel : il avait réservé, mais ils ne l'attendraient pas jusqu'au milieu de l'après-midi. Il regrettait autant de ne pas voir Rose que le contenu de l'assiette gastronomique. Plaisir des yeux, plaisir de bouche, il en salivait rien qu'à y penser. Pourquoi fallait-il toujours qu'on lui gâche ses plaisirs avec des histoires sans importance ? Qu'avait-il à faire de la mort de Marie-Louise, une pâle vieille fille, quand il y avait des Rose sur terre ?

Mais le devoir oblige et tout militaire qui se respecte ne s'attarde pas aux envies de son ventre et de son bas-ventre. Ils firent encore un brin de causette avec le Nénesse qui enfournait ses miches. On était bien, au chaud près du four à pain. Nénesse alla même jusqu'à leur offrir des pains au lait tout frais.

Ils sortirent dans l'air humide, le ciel était gris couleur du granit local, il ne pleuvait pas c'était déjà ça. Ils allèrent droit à l'église où la grand-messe battait son plein ou plutôt son demi-plein : l'église n'était pas comble. Toujours cette impression de chape froide qui vous tombe dessus. Et la musique de l'orgue qui emplît la nef et vous rappelle que vous n'êtes qu'un tout petit rien dans une immensité sans bornes. Et Dieu qui vous observe de là-haut, comme une fourmi sous la lamelle d'un microscope, et vous juge pour vous punir de tout ce que vous avez fait ou pas fait. Le Capitaine se souvint, juste avant de s'écrouler sur un prie-Dieu, terrassé par la colère divine, qu'il n'était pas croyant. Le Lieutenant, lui, semblait à l'aise et lui désignait les témoins de la mort de la Marie-Louise, parmi lesquels se trouvait le meurtrier. Après le prêche du curé qui n'en finissait plus, tantôt chuchoté, tantôt hurlé par le vieil homme sourd, et les dernières prières, la chorale entonna le chant de sortie. Un mélange de voix harmonieuses purifia les oreilles de tous, dommage que le chant ne soit pas bien gai. Le Capitaine se dit qu'il faudrait aussi parler aux chanteurs, puisque la Marie-Louise faisait aussi partie de la chorale.

En apercevant les gendarmes, le curé vint vers eux, sans même avoir ôté ses ornements sacerdotaux. Il avait eu beau tourner et retourner l'affaire dans sa tête, il n'arrivait pas à comprendre ce qui avait pu pousser l'un de ses paroissiens à envoyer la Marie-Louise chanter avec les anges. Lui, au moins, était sûr de ses absolutions ou alors il était si plein d'amour pour le genre humain qu'il ne pouvait pas douter que Dieu pardonnait tout. Le Capitaine aurait pu lui en raconter de bien bonnes, mais ce n'était ni le lieu, ni le moment. En voyant les têtes de quelques bigotes qui s'attardaient dans leurs bancs, le Capitaine ne put s'empêcher de penser que Dieu n'avait guère à être fier de ses admiratrices et quand on croit que c'est lui qui les a créées on ne peut que rester perplexe. Mais Dieu avait aussi créé Rose, le Capitaine pardonna donc à Dieu de bon cœur.

Quand il arriva dans la salle de catéchisme on ne s'entendait plus, tous étaient excités comme des puces sur un chien galeux. Il commença par les choristes. Marie-Louise était une fidèle de la chorale, elle y participait depuis des années. Chanter était pour elle une raison de vivre. Elle n'avait rien de bien excitant dans sa vie. Elle vivait avec sa vieille mère, toujours malade, puis seule depuis la mort de celle-ci, il n'y avait pas très longtemps. Elle n'avait jamais quitté le village, ne s'était jamais mariée, elle n'avait jamais eu la moindre histoire avec qui que ce soit. Aucun des choristes n'avait été présent à l'église la veille quand on étranglait Marie-Louise. Ils garderaient toujours le souvenir de cette femme effacée à la belle voix de soprano, elle manquerait à la chorale. Le Capitaine les remercia, ils s'empressèrent de filer, il était déjà onze heures. Il se dirigea vers les trois « grâces » du fond. La Georgette, grande et grosse femme, forte en gueule - le curé avait dû les entendre,

ses péchés à elle, et toute l'église avec - à qui il ne fallait pas en conter. Elle était arrivée à quatre heures avec Fifine et Adélaïde. Elles descendent à trois, en bavardant, le chemin paraît moins long. Elle avait vu la Marie-Louise qui priait sur son banc : elle avait dû passer avant au confessionnal et disait sa pénitence. Non, elle ne l'avait pas entendue prier, mais l'autre pouvait prier tout bas. Elle n'avait pas fait attention non plus si elle bougeait ou pas. Elle était passée la première à confesse, avait dit son chapelet puis, en attendant les autres, avait lu le bulletin paroissial qu'elle avait pris sur le présentoir à l'entrée de l'église en arrivant. Elle connaissait à peine la Marie-Louise, elle avait toujours habité les Graviers et la Marie-Louise habitait au centre. Le Capitaine n'en croyait pas un mot : elle avait tout de la colporteuse de ragots et il avait beau ne pas être du coin, il savait très bien que les habitants des Graviers, comme ceux des autres écarts, savaient tout de ce qui se passait au village.

Fifine dit à peu près la même chose : elle était restée un moment à attendre son tour, n'a pas fait attention à la Marie-Louise et, sa pénitence dite était sortie sur le parvis ? Il y avait encore un peu de soleil et l'humidité de l'église est terrible pour ses os, le froid lui fait endurer le calvaire. Église ou pas, elle n'était pas mûre pour le martyr.

Vint le tour d'Adélaïde, une vieille connaissance du Capitaine. Il eut du mal à la reconnaître. Il avait appris le décès de sa sœur, Sidonie, qui était tombée des escaliers en voulant l'appeler sur le balcon. Elle vivait seule à présent et semblait transformée. Elle ne portait plus sa vilaine robe marron avec un tablier par-dessus, elle avait une jupe gris clair et un chemisier bois de rose, elle s'était fait couper les cheveux qui commençaient à se strier de blanc, mais pas assez pour gâcher leur belle couleur blond foncé. Ses yeux bleus étaient toujours aussi vifs. Le Capitaine adoucit sa voix autant qu'il put pour s'adresser à elle. Elle était passée la dernière au confessionnal. Le Capitaine se mit à rêver qu'elle lui racontait ses péchés, ils pourraient même être excitants. Une vieille fille, ça doit avoir des fantasmes et ça doit les confesser pour avoir l'absolution. Il était sûr que c'étaient des fantasmes sexuels, pas très salés bien sûr - elle ne devait pas connaître grand-chose à la chose - mais certainement assez pour enflammer l'esprit du Capitaine. Il reprit pied dans la réalité en s'apercevant qu'elle s'était tue. Il pria pour qu'elle n'ait pas remarqué une lueur un peu lubrique dans son regard. Non, elle n'avait rien remarqué, seulement qu'il ne l'écoutait plus. Elle attendait. Il se morigéna et lui fit signe qu'il était à nouveau là, elle pouvait continuer. Pendant qu'elle attendait son tour, elle avait prié sans regarder la Marie-Louise et, son dernier Ave récité, elle s'était levée en même temps que Georgette pour rejoindre Fifine dehors. Elle n'avait appris que ce matin, en arrivant à l'église, la mort de la Marie-Louise. Fifine et Georgette devaient remonter faire la soupe à leurs hommes, il les libéra.

Les Beaumann étaient sombres des pieds à la tête, lui, vêtu de gris anthracite, elle, de noir. À les voir on avait envie de pleurer avec eux. Leur fils était mort à dix ans d'une leucémie, mais quand le Capitaine se rendit compte que cette mort remontait à quinze ans, il se dit que ce n'était plus la peine de compatir, il se sentit soulagé. Quand ils étaient arrivés, la Marie-Louise n'était pas là, lui était entré le premier dans le confessionnal, elle ensuite, c'est

à ce moment-là que Nénesse était arrivé. Ils avaient croisé la Marie-Louise en sortant. Ils avaient l'air si confits dans leur douleur que le Capitaine se sentait gagné par une mélancolie lancinante, il ne s'attarda pas en leur compagnie. Restait le Georges Mangin ! Il était arrivé avant eux tous, mais faisait la tournée de l'église et était resté un moment dans la sacristie pour l'inventaire des chasubles, des étoles, ensuite il était allé voir les femmes qui fleurissaient l'autel et s'assurer que les gamines du catéchisme avaient bien fait le ménage. Il avait vu entrer la Marie-Louise. Il l'avait vue s'agenouiller dans le confessionnal, juste après ou avant le Nénesse, puis il était retourné à la sacristie. Il ne se rappelait plus très bien qui était arrivé après, qui était ressorti, il ne pensait pas avoir à témoigner, un jour, de ce qu'il avait fait cet après-midi-là, sinon il aurait fait plus attention.

Le Capitaine essayait de se représenter le ballet de ceux qui entraient, se confessaient, ressortaient, priaient, ça lui filait le tournis, heureusement le Lieutenant notait tout avec application. Et toutes ces prières ! Vu l'état du monde, que de temps perdu !

Quand tout le monde eut regagné ses pénates, il ne restait plus que les religieuses qui avaient tout leur temps. Elles étaient trop occupées avec les gamins pour avoir vu quelque chose. Le Capitaine se demanda s'il ne ferait pas bien d'interroger les enfants du catéchisme, ils sont en général futés, le plus souvent pour faire le mal, mais souvent ils voient des choses que les adultes, trop préoccupés laissent passer. Il verrait demain, il était déjà une heure, juste le temps de filer au Grand Hôtel.

Il y avait encore beaucoup de monde attablé. Rose virevoltait autour des tables, souriante et affairée. Tandis qu'il faisait semblant de compulsier le menu, il ne se lassait pas de contempler ses jambes fines, sa jupe noire moulante et son strict chemisier blanc qui laissait deviner une poitrine généreuse. Il fut cependant déçu de n'avoir pas un statut particulier. Elle le servait comme les autres clients : pas moins, mais pas plus de chaleur dans le sourire. Il ne trouva pas la tarte à la rhubarbe aussi savoureuse que d'habitude, il essaya d'attirer son attention, mais elle avait trop à faire. Dès le café avalé, il rentra chez lui pour faire une petite sieste.

Il tomba dans un sommeil profond, sans doute dû à la bouteille de beaujolais qu'il avait vidée. Il fit un rêve étrange. Le chœur de l'église était tendu d'un immense rideau de velours rouge. Sur l'autel qui tenait lieu de scène, Nénesse, en collant gris fariné, portait Adélaïde, en tutu rouge vif, qui faisait des pointes. Les Beaumann, vêtus de grands draps noirs, passaient comme des ombres, la chorale chantait un opéra. Puis Adélaïde attaqua un strip-tease torride et, à l'instant même où elle enlevait ses derniers atours, le Capitaine fut réveillé par quelqu'un qui frappait à sa porte. Il essaya de retenir l'image des longues jambes d'Adélaïde mais le charme était rompu. C'était le Lieutenant qui venait faire son rapport. Comme les bureaux étaient fermés, il s'était permis de venir à l'appartement du Capitaine. Il était allé manger chez sa mère qui connaissait bien la Marie-Louise. Elle était bien d'accord avec les témoignages. La Marie-Louise était une personne sans histoires. Dans sa jeunesse, elle avait eu un grand chagrin d'amour, c'était pour ça qu'elle ne s'était jamais mariée. Elle

avait aimé un homme qui ne l'aimait pas. Quand il s'était marié avec une autre, elle était tombée gravement malade. Sa mère avait même cru qu'elle allait mourir, mais elle s'était remise et avait voulu entrer au couvent. C'est à ce moment-là que sa mère était tombée malade à son tour et elle était restée pour la soigner. Elle l'avait soignée très, très longtemps, on pensait même que sa mère n'avait jamais été si malade que ça, elle ne voulait pas que la Marie-Louise entre au couvent, elle avait vécu très vieille. La Marie-Louise trouvait un dérivatif à sa triste vie en chantant. La mère du Lieutenant ne connaissait pas l'identité du grand amour de la Marie-Louise. C'était le seul détail qui fasse saillie dans la vie si plate de cette femme. La Marie-Louise n'avait jamais travaillé à l'usine, dans sa jeunesse elle avait aidé la sage-femme qui allait accoucher les femmes à domicile, elle aimait assister les femmes en couche et voir naître les enfants. Elle n'était pas très bien payée par la sage-femme, plutôt avare, mais elle n'avait pas besoin d'argent, son père artisan était riche et elle était fille unique. Elle avait arrêté son travail quand l'état de sa mère s'était aggravé, ou qu'elle était tombée réellement malade, mais on venait encore lui demander une aide ou des conseils, elle ne refusait jamais. De toute façon les femmes n'accouchaient plus guère à la maison, elles allaient à la maternité toute neuve qui s'était ouverte au village voisin.

Ils décidèrent d'aller faire un tour chez la Marie-Louise. C'était une grande maison, le rez-de-chaussée était inoccupé, la Marie-Louise habitait à l'étage. Tout était propre et rangé comme si elle avait su qu'elle ne rentrerait jamais chez elle. Ils firent rapidement le tour des trois chambres meublées, dans la dernière, ils eurent la surprise de trouver une photo sur la table de nuit. C'était une photo de classe, la classe vingt-deux, prise après le conseil de révision et sur laquelle posaient de jeunes hommes bien alignés sous leur drapeau. L'un d'eux était entouré au crayon noir. Ils crurent tout d'abord que c'était le père de Marie-Louise, mais, en y regardant de plus près, ils se rendirent compte, par l'année inscrite sur le drapeau qu'ils avaient l'âge de la Marie-Louise. C'était, à n'en pas douter, le grand amour de Marie-Louise ! Le Lieutenant regarda un peu mieux l'élue et s'écria : « Je crois que c'est le père Beaumann ! » Il était encadré par le Nénesse et le Georges Mangin. Oui, c'était bien le père Beaumann. Le Capitaine eut quelque peine à reconnaître, l'homme en noir, le boulanger fariné et le sacristain, dans ces trois jeunes hommes souriants et insoucians que ne pensaient qu'à s'amuser. Ils étaient donc amis, ces trois-là.

Ils ne trouvèrent rien de plus que les pauvres trésors d'une vieille fille, collection d'images pieuses, sous-vêtements en pilou, eau de Cologne à la violette, mais une quantité importante de plaquettes de chocolat à la noisette dans le buffet de la cuisine. Elle avait quand même quelque chose à confesser : elle était gourmande. Ça ne faisait guère rêver le Capitaine, tout ça, pas de guêpière noire, pas de bas de soie, pas de rubans rouges, juste une mangeuse de chocolat, une triste vieille fille, quoi ! Il donna le signal du départ.

En sortant de chez la Marie-Louise, ils traversèrent la place. Devant le monument aux morts surmonté d'un coq, ailes déployées, prêt à s'envoler – pour foncer sur une poule, pensa le Capitaine, drôle d'emblème pour un monument aux morts, à moins qu'il ne symbolise tous

ces jeunes hommes qui n'ont guère eu le temps de jouer au coq dans un poulailler - devant le monument donc, une bande de gamins s'amusaient à envoyer un vieux ballon dans le massif de pensées qui entourait la stèle. Le Capitaine s'avança vers eux, furibond, il avait horreur qu'on bouscule l'ordre et qu'on saccage la gloire des morts pour la France. Les gamins, voyant le représentant de l'ordre s'avancer vers eux, tentèrent de prendre la fuite - pas la conscience tranquille, pensa encore le Capitaine - mais le Lieutenant leur coupa la retraite au coin de la mairie.

- Qui parmi vous est allé se confesser hier après-midi ?

Deux petits levèrent la main comme à l'école, la tête rentrée dans les épaules, prêts à recevoir un coup de règle sur les doigts en cas de mauvaise réponse. Le Lieutenant était sûr qu'ils devaient être plus de deux, mais il passa à la question suivante, il avait plus d'un tour dans son sac pour les faire parler.

- Vous savez que la Marie-Louise a été tuée hier dans l'église. Qui avez-vous vu dans l'église pendant que vous y étiez ?

Et aussitôt, pour faire les intéressants, ils se précipitèrent sur le Lieutenant.

- Moi, M'sieur, moi M'sieur ! J'ai vu le Nénesse, La Marie Louise et les Beaumann.

- Et puis ?

- Et puis la chère sœur Florentine est venue nous chercher pour nous emmener du côté de l'Abbé, elle nous a donné une calotte pasqu'on bavardait et qu'on riait.

- Et pourquoi vous riez ?
- À cause des Beaumann, on les appelait « corbacs », y sont toujours tout noirs, ça fait peur !
- Vous avez vu les Beaumann avec la Marie-Louise ?
- Oui, ils étaient dans le banc derrière elle et le Nénesse est entré dans le confessionnal du curé et après on était de l'aut' côté, derrière le pilier, et on bougeait plus, la chère sœur nous guettait.

Ainsi donc, les Beaumann n'avaient pas croisé la Marie-Louise en sortant. Ils s'étaient sans doute trompés.

Ils iraient revoir le Nénesse, mais le Capitaine en avait assez pour la journée, la pluie s'était mise à tomber, il faisait déjà nuit, un vrai temps de Toussaint ! Il se coucha avec l'espoir de retrouver dans son sommeil le strip-tease d'Adélaïde, mais c'était la Rose qui l'attendait. Elle était attachée, nue, au monument aux morts par des chapelets aux grains de bois d'olivier. Les gamins du village la bombardaient à coups de ballon, elle riait et se mettait à haranguer tous les hommes qui passaient, le Georges Mangin en tenue de footballeur, le curé en pyjama de coton et tous les jeunes hommes du monument aux morts qui portaient une

couronne de chrysanthèmes. Le Capitaine essayait de parvenir jusqu'à elle pour la délivrer, tel saint Georges, mais ils étaient si nombreux ! Pendant ce temps sur les marches de la mairie, Adélaïde et ses copines priaient, assises sur le cadavre de la Marie-Louise. Lorsqu'il s'éveilla, le Capitaine se demanda s'il devait en rire ou en pleurer. Il choisit d'en rire, puis se souvint que c'était le jour des morts. Mais ce n'était quand même pas une raison pour pleurer.

Le Lieutenant était déjà parti accompagner sa mère à la messe : à la Toussaint, croyants ou pas, tout le monde allait à la messe. C'était leur façon d'honorer les morts. Il décida de se rendre, lui aussi, à la messe. Ce jour-là, l'église était pleine car, en plus des paroissiens habituels, il y avait tous les parents proches ou lointains des défunts du village. C'était l'abbé qui disait la messe. Le sermon fut terrifiant. L'abbé rappelait que la Toussaint n'était pas le jour des morts, mais le jour de tous les saints. Le Capitaine se dit que c'était bonnet blanc et blanc bonnet puisque, pour être saint, il fallait être mort, encore que tous les morts n'étaient pas des saints et il ne devait pas, c'est sûr, y avoir tant de saints parmi les morts, alors autant fêter tous les morts. L'abbé rappelait aussi que tout homme pouvait être un saint, à condition de respecter les commandements de Dieu et ceux de l'Église et, surtout, de ne pas suivre ses mauvais instincts ! Le Capitaine pensait que c'était mission impossible et, en mission, il s'y connaissait. L'abbé rêvait. Tiens, en parlant de rêve... Puis l'abbé se fit carrément menaçant, le Capitaine voyait les têtes se courber, les épaules se rentrer sous le poids de la colère divine qui descendait du ciel par la voix de l'abbé. Tous avaient hâte d'en finir. Déjà qu'il n'était pas gai, ce jour des morts ou des saints qui renvoyait à des peines, à des deuils, voire à l'idée de sa propre mort. Et avec celle de la Marie-Louise qui planait encore dans les esprits ! Et ce froid de cimetière ! Le Capitaine, malgré tout, restait droit dans son banc, marqué encore d'une petite plaque ovale sur laquelle on pouvait lire : *Famille Petitjean*. Il y avait longtemps que les bancs n'étaient plus réservés et la famille Petitjean avait sans doute disparu. Le Capitaine se sentait malgré tout en faute : un reste de révérence envers la bonne société.

À la sortie de la messe, il suivit la foule qui montait au cimetière, certains portaient des pots de chrysanthèmes qui leur cachaient entièrement la figure, d'autres, qui avaient pris les devants et porté leurs pots la veille, allaient les mains libres, d'autres, encore, pleuraient, ils avaient dû perdre un être cher récemment et ils retournaient vite sur la tombe : pur masochisme, pensait le Capitaine. Il fit le tour du cimetière en touriste. On se serait cru dans la serre d'un horticulteur. Dans le gris du temps, les fleurs rendaient le lieu presque gai. Les groupes allaient de tombe en tombe, comparant les bouquets, critiquant les sépultures, poussant de grands cris quand ils rencontraient de vieilles connaissances. Le Capitaine assista même à des règlements de compte familiaux, le lieu était propice aux histoires d'héritages. Il s'arrêta un instant devant une tombe isolée, un seul bouquet minable l'ornait. Le nom était presque effacé : *Clara Weber*. Deux vieilles bavardaient, assises sur la tombe voisine abandonnée.

- Pas grand monde pour fleurir la Clara !
- Tu parles, y sont tous partis, dans sa famille.
- Te crois qu'elle est en enfer ?
- Une faiseuse d'anges, j'te crois, c'est pas possib' autrement !
- Quand même, elle faisait, mais c'était pour aider.
- Aider, aider ! Les salopes, oui !
- Les salopes, les salopes, t'as jamais eu envie de fauter quand t'étais jeune ?
- Risquait pas, mon père m'aurait tuée !
- T'aurais fait comme les autres, t'aurais été voir la Clara.
- Quand même, elle était sage-femme !
- Au moins, elle faisait ça proprement, pas une de morte. Elle en perdait plus en couches.
- Quand même, elle a pas dû avoir l'extrême-onction.
- Va savoir, avec le curé, même quand il entend, il absout tout, un saint homme celui-là, voit le mal nulle part.

Leur dévotion faite, les deux vieilles reprirent leur tour pour aller juger d'autres morts. Le Capitaine restait dubitatif : il avait bien cru comprendre que la dite Clara Weber, la sage-femme, pratiquait des avortements. Il mit plusieurs secondes avant de réaliser puis se sentit horrifié. Il ne savait pas très bien pourquoi, ces choses-là ne lui étaient pas familières, mais il se sentait horrifié. Puis il se souvint que la Marie-Louise avait travaillé pendant quelques années avec la Clara Weber. Tiens, tiens, cela aurait-il un rapport ? Le petit frisson qui lui montait le long du dos lui faisait savoir qu'il était sur une piste, il fallait creuser. Il était encore devant la tombe, le terme le déranginga.

Il quittait le cimetière quand il s'entendit appeler. C'était le Lieutenant avec sa mère. Celle-ci invita le Capitaine à venir partager leur repas. Il hésita un moment, l'image de Rose, en martyr au monument aux morts, qu'il se projetait mentalement titillait une envie pressante de la revoir, mais il se souvenait de son attitude de la veille, il accepta donc l'invitation. Durant le repas, le Capitaine relata la conversation des deux vieilles au Lieutenant et à sa mère. La mère du Lieutenant ne fut pas surprise, tout le village ou presque savait que la sage-femme aidait les pauvres filles qui s'étaient laissé séduire à se débarrasser du fruit de leur faute quand le procréateur ne pouvait ou ne voulait pas les épouser. Les filles-mères n'avaient pas une vie facile, objets de mépris et de réprobation. La religion réprouvait, bien sûr, ces pratiques, mais, à part quelques bigotes, toutes les femmes comprenaient. La mère du Lieutenant ne savait pas si la Marie-Louise avait, elle aussi, un passé de faiseuse d'anges, mais elle connaissait quelqu'un qui parlerait peut-être, maintenant qu'elle était morte. Elle ne voulait pas en dire plus. Après le café, elle repartit pour l'église : à la Toussaint on disait les vêpres. Le Lieutenant, qui avait eu sa dose de bondieuseries, accompagna le Capitaine chez Nénesse.

Après le repas en compagnie de son fils, séminariste, et de quelques membres de la famille, il était allé faire une petite sieste. Il se levait très tôt pour pétrir. Sa femme alla le réveiller. Il réfléchit un moment puis confirma que les Beaumann étaient bien à l'église en même temps que la Marie-Louise. Il ne savait pas pourquoi ils avaient dit le contraire, mais ils avaient passé tant de samedis après-midi devant le confessionnal qu'ils avaient dû confondre. Il confirma aussi que la Marie-Louise avait été follement amoureuse du Constant Beaumann dans leur jeunesse mais lui n'avait jamais eu de sentiment pour elle. Il ne pensait qu'à la Maria Eusèbe, elle le faisait tourner en bourrique, mais c'était elle qu'il voulait et il l'avait eue pour leur malheur à tous les deux avec la mort de leur fils unique. Le Constant aurait plutôt dû épouser la Marie-Louise, une brave fille qui l'aimait, au lieu de la Maria, une drôlesse. Elle était maintenant confite en religion, mais elle avait pas toujours été comme ça, loin de là.

Ils finirent l'interrogatoire devant une mirabelle et une bonne brioche. « On avance, on avance » pensait le Capitaine, en rentrant chez lui. Après le petit blanc de la mère du Lieutenant et la mirabelle du nénesse, il n'avait plus les idées très claires, mais il savait qu'on n'était plus très loin de la vérité. Il se coucha, confiant. Ses rêves furent tellement scabreux qu'il n'osait même plus se les remémorer, le matin suivant.

À dix heures, le Lieutenant vint au rapport. Il était passé chez sa mère. Elle avait rencontré la personne mystérieuse qui devait la renseigner. Sûrement encore une vieille bique qui fouillait les poubelles des ragots du village ! Pourtant le Capitaine avait beaucoup de respect pour la mère du Lieutenant et il savait que les renseignements seraient sûrs. La Marie-Louise avait bien fait des avortements, il se pouvait même qu'elle ait fait passer le fruit des turpitudes de la Maria Eusèbe avant qu'elle marie le Constant Beaumann. Et cet imbécile qui l'avait épousée ! Le Capitaine se dit que, décidément, les hommes sont trop bêtes, ils se laissent si souvent avoir par des gourgandines. Puis il se dit que, gourgandine ou pas, les Beaumann étaient toujours ensemble, et même dans le malheur ; et lui, sa femme l'avait quitté, tout simplement parce qu'elle ne se plaisait pas dans les Vosges. De toute façon, les hommes étaient toujours perdants.

Ils se rendirent directement chez les Beaumann. Ils habitaient une petite maison sur la route du Col. Tout y était impeccable du jardin au salon où on les fit entrer. Ils étaient toujours en noir. Sur une table, au fond du salon, un véritable oratoire, des tas de photos de leur fils et des bouquets de fleurs blanches. La pénombre qui régnait derrière les volets mi-clos était seulement éclairée faiblement par des bougies. Un sentiment de malaise s'était emparé des deux gendarmes, ils ne savaient pas très bien comment s'y prendre pour interroger le couple. Les Beaumann s'étaient assis sur un canapé étroit, l'un contre l'autre, les deux gendarmes sur des fauteuils de chaque côté. C'est Constant qui prit la parole. Il reconnut aisément s'être trompé, ils avaient bien récité leur prière de pénitence dans le banc derrière la Marie-Louise, elle était en prière. Ils n'avaient rien remarqué d'anormal. Il ne se souvenait plus avoir vu Nénesse. Le Lieutenant, peu confiant dans la diplomatie du Capitaine, avait pris

l'initiative de l'interrogatoire. Le Capitaine, gêné par l'atmosphère morbide, l'avait laissé faire. Le Lieutenant leur demanda ce qu'ils pensaient de la Marie-Louise. Maria ne disait rien, absente, elle fixait droit devant elle l'autel en hommage à son fils, elle était très pâle, mais calme. C'était toujours Constant qui parlait. Il racontait d'un air détaché leur jeunesse, l'amour que Marie-Louise lui vouait. Il en était malheureux, mais il ne pouvait pas y répondre, lui, il aimait Maria. Il avait eu beaucoup de peine quand il avait appris qu'elle était très malade et qu'elle voulait aller s'enfermer dans un couvent, mais il ne pouvait rien y faire. Il s'était marié avec Maria dès qu'il était revenu du service militaire. La Marie-Louise s'était consacrée à sa mère, il essayait de l'éviter le plus possible au village. Le temps avait passé, lui, avait presque oublié et elle semblait s'être fait une raison. C'était même elle qui avait accouché Maria, un accouchement difficile, leur fils était né prématurément, il était fragile et l'était resté, la leucémie l'avait emporté à dix ans. Lorsque Constant avait parlé de son accouchement, Maria s'était mise à pleurer, doucement, presque sans bruit. C'est alors que le Capitaine entra dans la danse. Il ne supportait plus cette pièce obscure, ce mausolée et cette femme qui pleurait vingt-cinq ans après la naissance de son fils et quinze ans après sa mort.

- Vous saviez que Marie-Louise pratiquait des avortements ?

Le Lieutenant pâlit, il redoutait le pire. Il tournait le dos à l'oratoire, mais il se sentait aussi très mal. Et ce fut pire quand la Maria passa des pleurs silencieux à des sanglots bruyants.

- Non, répondit Constant, je m'occupais pas de ces-choses là, c'étaient que des histoires de femmes.

C'était quand même les hommes qui sollicitaient les femmes, les enfants ne se font pas tout seuls, pensait le Capitaine dans un élan de justice. Maria ne se contrôlait plus, Constant devenait nerveux.

- Vous êtes obligés de nous parler de ces horreurs ?
- Un interrogatoire est rarement un moment agréable.
- Vous voyez dans quel état vous mettez ma femme, elle est si fragile !

Il avait passé un bras autour de ses épaules. Le Capitaine remarqua un léger mouvement de recul, elle ne disait toujours pas un mot. Les gendarmes n'en tirèrent rien de plus.

Le Capitaine alla prendre son déjeuner au restaurant du Centre. Il était installé devant un somptueux civet de lièvre, accompagné de beignets de râpés bien dorés, quand un homme se planta devant lui et demanda poliment s'il pouvait lui parler. Le Capitaine n'avait guère envie de gâcher la tarte au fromage blanc qui allait suivre, mais, surpris, il invita l'homme à s'asseoir et lui proposa même un verre de vin. Le père François le faisait venir directement d'Algérie, il était excellent. L'autre se présenta, il travaillait à la poste. Vendredi, la Marie-Louise était venue chercher un paquet au guichet. Il était seul à ce moment-là, sa collègue avait pris congé pour la Toussaint. Il était allé chercher le colis dans la réserve et quand il

était revenu au guichet, le Constant Beaumann était dans le bureau en grande conversation avec la Marie-Louise, ils parlaient à voix basse, mais la conversation avait l'air animée. Ils s'étaient interrompus à son arrivée. Il avait servi une puis l'autre, elle était sortie sans le regarder. Ensuite, il était allé à la fenêtre, il n'y avait plus de clients et il s'ennuyait, il avait vu alors que la Marie-Louise avait attendu le Constant à sa sortie de la poste et qu'ils étaient encore en train de discuter sur le pont du canal. Il ne pouvait pas entendre ce qu'ils disaient, mais ça ressemblait bien à une engueulade. A un moment, il avait vu le Constant s'arrêter de parler, comme frappé de stupeur, puis il l'avait vu se courber comme s'il avait reçu un coup, la Marie-Louise avait un sourire bizarre. Alors le Constant avait levé la main comme pour la claquer, mais il ne l'avait pas fait, il s'était retourné et il était parti, il avait l'air accablé. La Marie-Louise avait fait mine de le suivre, mais elle était rentrée chez elle. Il n'en savait pas plus mais il pensait que ça pouvait être important.

Le Capitaine reprit le chemin de la gendarmerie, tout guilleret. Enfin, il allait coincer ces *corbacs*. Il n'avait jamais pu les pifer, ces dévots tristes ; ils ne lui semblaient pas très catholiques ou plutôt trop catholiques pour être vrais. Il en salivait déjà et se disait qu'une fois l'enquête bouclée, il irait manger au Grand Hôtel, on n'était pas dimanche mais au diable l'avarice et bonjour Rose. Il n'avait pas plutôt imaginé Rose qu'elle se matérialisa devant lui. Elle descendait les marches du grand Hôtel dans un manteau blanc qui lui allait à merveille, et ce sourire !

Le Capitaine s'était arrêté sur le trottoir en face, mais son ravissement fut de courte durée. Rose se dirigeait vers une 203 bleue qui stationnait un peu plus loin. Au volant, un bellâtre, cigarette au bec, un représentant de commerce, sans doute, il avait bien l'air de ça. Et quand elle se pencha vers le représentant pour l'embrasser, le Capitaine vit s'éloigner, en bouillonnant, un torrent d'espairs déçus, il eut des envies de meurtre.

Il hâta le pas, honteux de s'être fait encore des idées folles. Ces femelles ne sont bonnes qu'à lui compliquer la vie et lui donner la migraine. Malheureusement il était encore trop jeune pour s'en passer ! Pas étonnant qu'il y ait des avorteuses : elles ont toutes des tisons au derrière.

Le Capitaine, accompagné de son fidèle Lieutenant, enfourcha la camionnette bleue et galopa jusqu'au domicile du coupable. À l'idée d'entrer dans le caveau, le Capitaine, fut pris de découragement, mais l'envie de triompher et de prendre sa revanche sur son fiasco avec Rose le poussait à agir. À peine entré, il aborda, sabre au clair, et surtout sans ménagement pour le Constant, qui lui avait toujours menti, et pour sa fontaine de femme. Le Constant se dégonfla comme une baudruche.

Il s'était trouvé à la poste avec la Marie-Louise et avait eu la malencontreuse idée de lui demander machinalement comment elle allait. Elle était entrée dans une rage folle, lui disant qu'elle n'allait pas bien, qu'elle n'était jamais allée bien depuis qu'elle l'aimait et qu'elle n'irait jamais bien. Il n'avait pas su quoi répondre et avait tenté de la calmer, mais

elle était enragée. Quand le postier était revenu, il avait cru en avoir fini avec elle, mais elle l'attendait dehors. Il lui avait dit de le laisser tranquille, que c'était de la vieille histoire et qu'ils étaient assez malheureux, la Maria et lui. Alors sa fureur n'avait fait qu'empirer. Elle lui avait dit des horreurs sur sa femme, qu'elle n'était qu'une putain, qu'elle le savait bien puisqu'elle l'avait débarrassée avant qu'il la marie, qu'elle savait même pas qui était le père. Oui, la Maria n'était qu'une salope, c'est elle qu'il aurait dû marier, mais il avait craché sur son amour, ils avaient bien mérité ce qui était arrivé. Il avait vu l'enfer s'ouvrir sous ses pieds et il s'était sauvé, terrifié. Il avait rien dit à la Maria et le lendemain quand il avait vu la nuque de la Marie-Louise juste devant lui, il avait pensé à ce petit ange qui aurait été l'enfant de Maria et qu'il aurait aimé. Après la mort de leur fils, il leur en serait encore resté un et ils ne finiraient pas leur vie comme des fantômes qui attendent la fin. À cause de cette avorteuse ! Il l'aurait marié quand même, la Maria ! Alors il avait passé son chapelet autour du cou de la sorcière et il avait serré. Mais le chapelet s'était cassé et il avait réalisé ce qu'il était en train de faire : il s'était précipité dans le confessionnal et il avait tout déballé au curé qui n'avait rien compris ou rien entendu. Et la Maria, qui avait tout compris, avait fini le travail avec sa mantille. La Marie-Louise, qui peinait à reprendre son souffle après le coup du chapelet, n'avait guère résisté.

Bien fait ! songea le Capitaine, la faiseuse d'anges n'était certainement pas allée les rejoindre au paradis. Il était une fois de plus anéanti par la noirceur des femmes. Il fit emmener le couple infernal par le Lieutenant et rentra à pied. En passant devant l'église, il se dit qu'il y avait encore plus de damnés à l'intérieur qu'à l'extérieur et que le vieux curé avait encore fort à faire !



De la comptabilité à l'amour

Il était six heures et demie quand elle était arrivée, comme tous les jours, aux grands bureaux. Elle avait franchi le grand portail, qui n'était jamais fermé, et elle était entrée dans l'enceinte des grands bureaux, siège social des Établissements Gallottin. Elle était passée à la conciergerie pendre les clés, le concierge venait d'arriver, et s'était dirigée vers le plus grand bâtiment. Rosette était femme de ménage aux grands bureaux depuis dix ans. Elle attaquait à six heures et demie, pour finir à huit heures quand le personnel arrivait, ensuite elle donnait encore un coup aux toilettes et rentrait chez elle jusqu'à dix-huit heures. Elle revenait faire le laboratoire et l'atelier de dessin, le bureau de l'assistante sociale et du médecin du travail. L'atelier de couture et le magasin de détail étaient faits par le personnel du magasin.

Ce matin-là, elle s'était attardée quelques minutes avec le Justin Miclo, le concierge. Elle s'était plainte du temps. « On était à deux jours de la Saint-Nicolas et il avait déjà gelé, on n'avait pas eu le temps de rentrer les salades et on aurait du mal d'arracher les choux pour la choucroute, une misère ! Enfin, si l'hiver entre en lion, il ressort en mouton. » Elle avait ouvert le bâtiment des bureaux, était passée devant le box de l'appariteur, encore désert, et s'était dirigée vers son local pour prendre ses seaux et ses balais. Il était environ sept heures moins le quart quand, armée de tout son attirail, elle s'apprêtait à monter dans le bureau du patron au premier étage. Elle commençait toujours par là, c'était son sens de la hiérarchie qui la guidait. Son chef lui avait bien dit qu'elle perdait du temps en sautant du premier au fond du rez-de-chaussée, puis en remontant au premier, pour faire le standard et revenir ensuite au couloir d'entrée. Elle se moquait du temps, elle en avait à revendre et qu'importe si elle restait plus longtemps : personne n'attendait Rosette dans son logement des cités. Elle suivait le couloir vers les escaliers quand, par la cloison de verre dépoli, elle avait cru voir quelqu'un dans un bureau. C'était le bureau du comptable. Les bureaux du bas étaient séparés du couloir par une simple cloison de bois dans leur partie inférieure, de verre dépoli dans leur partie supérieure. Toute personne qui passait dans le couloir pouvait voir s'il y

avait quelqu'un dans les bureaux. La vue n'était pas nette, on n'apercevait qu'une silhouette mais un familier pouvait reconnaître les personnes présentes. Elle eut un instant d'hésitation, elle faisait le bureau du comptable après celui de M. Gallottin, celui de M. Deschanois, son fondé de pouvoir, celui de M. Charbonnier, le chef du service des ventes et celui de M. Patti, le chef du personnel. La curiosité était un des plus gros défauts de Rosette qui n'hésitait pas à jeter un coup d'œil dans les parapheurs, dans les dossiers, voire dans les tiroirs qui n'étaient pas fermés à clé. Elle ne comprenait pas grand-chose à la paperasse, mais elle avait un flair infailible pour découvrir les secrets intimes du personnel. Elle aurait pu provoquer bien des drames si elle en avait fait la publicité. Ce n'était pas l'envie qui lui en avait manqué, mais il y avait plus fort que l'envie de colporter les ragots, c'était la peur de perdre son emploi. Elle savait qu'elle ne retrouverait jamais une place pareille où on ne lui demandait pas beaucoup. Personne ne s'occupait vraiment d'elle et, si elle ne se tuait pas à la tâche dans les bureaux déserts, les locaux étaient relativement propres, car Rosette aimait bien faire le ménage. Elle adorait l'odeur du savon de Marseille et de la cire d'abeille. Elle n'allait jamais dans les coins, mais les meubles brillaient comme des miroirs, elle ne laissait pas une seule tache d'encre et les vitres étaient limpides.

La curiosité l'emporta sur le sens de la hiérarchie, elle appuya sur la clenche de la porte de la comptabilité pour voir, elle flairait une histoire inhabituelle. Elle n'allait pas être déçue. La porte résista : elle était fermée à clé. La personne était assise au bureau, elle tournait le dos à la cloison, elle ne bougeait pas. Elle s'était enfermée, bizarre ! Elle avait cru reconnaître la large stature de Monsieur Anselme, le comptable. Elle frappa délicatement contre la vitre, pas de réponse, la silhouette ne se retourna pas. Elle frappa plus fort, toujours rien. Il s'était peut-être endormi ou il avait eu un malaise. Tant pis, il fallait qu'elle sache, elle tourna sa clé, attendit encore quelques secondes et entra. C'était bien M. Anselme, elle lança un bonjour sonore, il ne lui répondit pas. Ce n'est qu'en contournant le bureau qu'elle vit le coupe-papier qui émergeait de l'échancrure de la veste au milieu d'une tache de sang sur la chemise blanche. M. Anselme avait été poignardé ! Rosette faillit s'évanouir de peur, ce fut l'excitation qui l'en empêcha. Il lui fallut un long moment avant de réaliser entièrement. Elle venait de découvrir un meurtre, elle allait être au centre de l'attention, on parlerait d'elle dans la *Liberté de l'Est*, dans *l'Est Républicain*, peut-être même à *Radio Luxembourg*. Elle posa son seau et ses balais et partit à la recherche du Justin Miclo pour qu'il appelle les gendarmes. Elle ne savait pas se servir du téléphone.

Les gendarmes arrivèrent sur le coup de sept heures. Justin les attendait avec Rosette, il les accompagna au bureau du comptable. Le Capitaine avait eu du mal à se tirer du lit, ce matin-là et, quand on lui avait dit qu'il lui faudrait sortir si tôt et par ce froid, il avait maudit vigoureusement, l'armée, la gendarmerie et la société toute entière. Il lui en était resté une humeur noire et un grand sentiment de solitude. Il se sentait de plus en plus seul. Depuis le départ de sa femme, il lui fallait régler lui-même tous les problèmes domestiques et avec ce métier si prenant, il ne savait jamais où donner de la tête. Il s'était toujours classé dans une catégorie privilégiée quant à son niveau d'intelligence : il avait réussi dans ses études, dans son métier, mais il était forcé de reconnaître que pour tous les petits détails de la vie quotidienne, il avait atteint son niveau d'incompétence. Ainsi, il avait totalement oublié de remplacer ses sous-vêtements chauds usagés. Et, comme pour se liguier contre lui, les éléments s'étaient déchaînés les jours derniers : pluie glaciale, puis la bise s'était levée et pour finir il gelait à pierre fendre. Ce pays était vraiment le trou du cul du monde. Le Capitaine n'était pas mal embouché d'habitude, mais, dans ces moments de profond

désespoir, les mots dépassaient ses pensées, même s'ils y restaient. C'est donc transi et gelé qu'il arriva aux grands bureaux, accompagné du Lieutenant. Dans les locaux, il ne faisait guère plus chaud : le chauffeur arrivait à six heures pour mettre en route la chaudière, mais le temps que l'eau chaude arrive dans les radiateurs des bureaux, il fallait plus d'une heure. Enfin, ils étaient à l'abri du vent du nord, c'était déjà ça !

Dans les bureaux déserts, leurs voix résonnaient comme dans une église. Le comptable, M. Anselme, était assis, appuyé au dossier de son fauteuil. Il semblait être mort sur le coup, car rien n'indiquait qu'il ait ressenti une douleur quelconque. Il avait été pris par surprise. Les dossiers éparpillés devant lui ne portaient aucune trace de sang. Le Capitaine y jeta un coup d'œil, mais il ne comprenait rien à ces colonnes de chiffres. L'arme du crime était un vulgaire coupe-papier, comme il y en avait dans tous les bureaux. Il était planté de haut en bas dans la partie gauche du torse. Il avait dû passer entre deux côtes et entrer directement dans le cœur. L'assassin n'avait pas raté son coup et il était ressorti tranquillement en refermant la porte à clé derrière lui. Pourquoi refermer la porte à clé ? Le Capitaine paralysé par le froid, restait planté en face du cadavre, tandis que le Lieutenant fouinait dans les classeurs, les tiroirs. Il s'agitait surtout pour se réchauffer.

Il fallait faire évacuer le corps avant huit heures, avant que les employés n'arrivent. On fit venir la camionnette de l'hôpital. En attendant, les deux gendarmes, Rosette et Justin se replièrent vers la conciergerie où Justin avait allumé un petit fourneau à bois. Il rentra dans son appartement attendant à la loge pour préparer un café bien chaud.

- Nom de Dieu, si on m'avait dit ça quand je me suis levé, je ne l'aurais pas cru.
- Et mes bureaux qui ne sont pas faits, et le pauvre M. Anselme ! pleurait Rosette.
- Ça m'a tourné les sangs, il me faudrait une bonne tasse de tilleul, ça fait « reculer » le sang.

Le Capitaine ne disait rien, son cerveau prenait tout son temps pour se dégeler. Une fois le corps emporté, Rosette s'empressa d'aller vider les corbeilles à papier pour que les bureaux n'aient pas l'air abandonnés. On lui interdit de vider celle du comptable.

L'appariteur, Louis Ferry, arriva à huit heures moins le quart. Le Capitaine, revigoré par le feu de bois et le café de Justin, décida d'attendre que tout le monde soit là avant de commencer les interrogatoires. Il se dit, une fois de plus, qu'il allait être confronté à une vérité qui se cachait derrière des attitudes, des us et coutumes qu'il ne comprenait pas. Il avait conscience de pécher par la psychologie, mais, ici, le plus fin des psychologues pataugerait autant que lui, s'il n'était pas du coin. Il avait cru un moment trouver du charme à ce coin perdu, au printemps ou en été, mais, dès que la pluie se mettait à tomber, le ciel à se plomber et ne se dégager que pour laisser le sol geler, il ressentait à nouveau ce sentiment d'accablement du sort. Qu'était-il venu faire dans cette galère ? Les hivers se succédaient, longs et monotones, troublés seulement par quelques meurtres. Car, s'ils semblaient assez calmes et sereins, pas du tout désespérés par leur rude vie, les habitants du cru étaient plutôt agités. Le patelin grouillait d'une vie trépidante et cachée. Il suffisait de lever un coin du voile pour se rendre compte qu'on plongeait dans un océan de haines, de secrets, de turpitudes en tous genres. Le Capitaine ne s'y habitait pas. Pour lui tout était noir ou blanc : grands et petits, tous et toutes devaient respecter l'ordre établi. Ici, il était bien loin de tout ça, ce n'était que désordre et contradictions. Les plus idiots faisaient montre d'une intelligence peu commune dans le crime, les communistes fréquentaient les calotins, les pauvres n'étaient pas toujours si pauvres, les riches pas toujours si riches, les

femmes menaient la danse, les maris les laissaient faire, les poivrots détenaient des vérités qu'ils ne révélaient pas même au plus profond de l'ivresse. La fornication semblait être un des passe-temps favoris dans la froideur de l'hiver et pas toujours pratiquée par les conjoints légaux, loin s'en fallait. Tout le monde savait tout, tout le monde ne disait rien. Et le Capitaine devait démêler tout ça avec force migraines et grand désespoir. Il espérait seulement partir d'ici avant de devenir comme eux. Il se demandait donc, assis sur la chaise de la conciergerie des grands bureaux, ce qu'il allait encore découvrir et, comme devant un univers trop vaste et inconnu, il avait le vertige. À moins que ce ne soit qu'une petite faiblesse : il n'avait encore rien mangé ce matin. Il était rentré tard la veille au soir et il n'avait pas acheté de pain. En attendant huit heures, il envoya le Lieutenant chez Nénesse lui acheter une brioche. Il revint avec un drôle de gâteau en forme de bonhomme avec une tête, deux bras et deux jambes. « Je vous ai pris un saint-nicolas », lui dit le jeune homme comme s'il lui avait apporté le saint-sacrement. Encore une de leurs étranges lubies pensa le Capitaine en croquant la tête dudit saint-nicolas. Il la trouva bien moelleuse et ne se fit pas prier pour faire un sort au reste du corps. Ils sont bien drôles, ces Vosgiens, mais il faut reconnaître qu'ils savent ce qui est bon. Après le café, il aurait volontiers fait passer la brioche avec un verre de Riesling, mais Justin ne lui avait offert que du café et il était trop tard pour pousser jusqu'au Café de Centre.

À partir de huit heures arrivèrent M. Charbonnier en compagnie de M. Patti ; ils étaient voisins et avaient coutume de faire le chemin ensemble en commentant les nouvelles de la radio. Ils furent suivis de près par leurs secrétaires respectives ainsi que celle de M. Anselme, le comptable mort. Un groupe de quatre femmes se dirigea vers le magasin de détail, deux jeunes filles vers les bureaux du médecin et de l'assistante sociale, ces dernières arrivant plus tard. Justin expliquait tout au fur et à mesure des arrivées. Le personnel du laboratoire et de l'atelier de dessin prenaient le travail à neuf heures, ainsi que M.M. Gallottin, Deschanois et leurs secrétaires. Tous s'étonnaient de trouver les gendarmes à la conciergerie et, mis au fait des événements, s'exclamaient en faisant de grands gestes. Le personnel des bureaux centraux fut dirigé vers la salle de réunion au premier étage. Arriva alors, toute essoufflée, une grande femme blonde que le concierge dirigea aussi vers la salle de réunion.

À sa vue, le Capitaine s'était arrêté de parler ; il était resté quelques secondes interdit, puis se tournant vers Justin :

- Qui est-ce ?
- C'est Yvonne Haouy, l'échantillonneuse, elle travaille tout en haut, sous les combles.
- Belle personne !

Le Capitaine avait ressenti une impression bizarre à la vue d'Yvonne, pourtant il ne se souvenait pas de l'avoir déjà vue, il se sentait comme quelqu'un heureux de revoir une vieille connaissance. Le Lieutenant le tira de ses réflexions.

- Ils sont tous là, ils attendent et commencent à s'énerver.
- Je viens, dit le Capitaine finissant son deuxième verre de café.

Il demanda à Justin de l'accompagner. Ils laissèrent Rosette à la conciergerie pour annoncer aux visiteurs qu'exceptionnellement les grands bureaux seraient fermés pour la matinée. Rosette était toute heureuse et se promettait de raconter encore et encore ce qui venait de lui arriver à tous ceux qui se présenteraient. Justin fit remarquer qu'on n'avait pas prévu

M. Gallottin. Le Capitaine l'appela personnellement. Il ne l'avait rencontré qu'une fois, mais il n'avait pas oublié son air hautain. Il prit cependant un plaisir certain à lui annoncer que son comptable avait été trucidé. L'autre dit simplement qu'il arrivait. Le château était juste un peu plus haut que les grands bureaux, il ne lui faudrait que quelques minutes pour être là. Le Capitaine allait l'attendre. Le Lieutenant était monté pour faire le point avec tous les employés sur les emplois de temps, de la veille au soir à ce matin sept heures moins le quart, heure à laquelle Rosette avait découvert le corps. M. Gallottin ne mit effectivement que quelques minutes pour arriver. Il n'entra pas dans la conciergerie et fit seulement signe au Capitaine de le rejoindre dans son bureau. Le Capitaine se levait pour obtempérer avant de réaliser qu'il n'était pas aux ordres de M. Gallottin. Il s'enquit auprès de Rosette des toilettes les plus proches, histoire de faire attendre le despote. Quand il poussa la porte tapissée de rembourrage de cuir et qu'il entra dans le bureau de M. Gallottin, il songea un instant qu'il entrait dans une sorte de confessionnal. Le grand patron trônait derrière un immense bureau de chêne, aussi raide que la justice.

- J'espère, Capitaine, que vous ne tarderez pas à démêler cette sale affaire, je n'ai pas les moyens d'immobiliser mon personnel pendant des jours.

Pas un mot sur son employé envoyé ad patres, sale bonhomme, vraiment, songea le Capitaine.

- M. Anselme avait-il des raisons de craindre quelque chose ou quelqu'un ? Avait-il des problèmes professionnels ? Le Capitaine ne s'aventura pas dans le domaine personnel : il n'imaginait pas une seule seconde que M. Gallottin s'intéresse à la vie de ses subalternes.
- Certainement pas ! M. Anselme était un comptable compétent et au-dessus de tout soupçon, il n'y avait aucune raison pour que quelqu'un veuille attenter à sa vie.

C'était un bilan froid et positif, le Capitaine se dit qu'il perdait son temps avec ce Gallottin, il n'apprendrait rien et il avait beau être sûr de lui, il ne pouvait s'empêcher de se sentir comme un gamin pris en faute sous le regard glacial du patron.

- C'est bien, je vous reverrai plus tard, essaya-t-il de crâner.
- Je reste à votre disposition pour que vous me rendiez compte de l'évolution de l'enquête.

Au fond de son étui, le pistolet du Capitaine le démangea quelques secondes. Il quitta le bureau sans répondre.

Il se rendit directement à la salle de réunion, tandis que M. Gallottin demandait Deschanois à la standardiste.

La salle de réunion ressemblait à une volière, peuplée surtout de femmes qui pépiaient à qui mieux mieux. Le Lieutenant, assis au bout de la table interrogeait M. Charbonnier, le chef du service des ventes. Son bureau jouxtait celui du comptable. Il était parti de bonne heure la veille pour aller à la gare de Saint-Dié accueillir l'un de leurs plus gros clients qui venait de Paris. Il l'avait accompagné au Grand Hôtel, avait bu un verre avec lui et était rentré directement chez lui. Non, il n'allait pas toujours chercher les clients à la gare, c'était le chauffeur de M. Gallottin qui s'en chargeait d'habitude, mais M. Aaron était un client très important et, de plus, M. Charbonnier et lui avaient sympathisé, c'est donc autant à titre amical que professionnel qu'il était allé le chercher à la gare. Il avait quitté son bureau à dix-

sept heures, M. Anselme était encore là, il était monté voir Yvonne au troisième étage pour lui demander de préparer une gamme d'échantillons de leurs derniers tissus pour M. Aaron. Il avait quitté les grands bureaux vers dix-sept heures trente. L'appariteur confirma ses dires.

M. Patti, le chef du personnel, avait son bureau tout au bout du couloir. Il avait quitté son service à dix-huit heures, comme tous les soirs, en même temps que sa secrétaire, Claudine Humann. Il n'aurait pas su dire si M. Anselme était encore à son bureau : il parlait à sa secrétaire en longeant le couloir, il n'avait pas fait attention. En voyant cette Claudine Humann, le Capitaine ne doutait pas que M. Patti avait plus certainement le regard tourné vers elle que vers la cloison vitrée. Claudine Humann confirma, elle n'avait pas non plus regardé vers le bureau de M. Anselme.

Jacqueline Vincent, la secrétaire de M. Charbonnier, était partie à dix-huit heures en courant, elle devait aller faire ses courses à la Coopé avant d'aller chercher son fils chez sa mère.

Christiane Jacques, la secrétaire de M. Anselme, pleurait doucement dans un coin, soutenue par Yvonne. C'était une fille encore jeune et célibataire : le Capitaine se dit qu'elle pleurait bien fort la mort de son chef. Et, comme d'après ce qu'il avait pu en voir, M. Anselme, bien qu'ayant l'âge d'être le père de la petite, était encore un bel homme. Il devait y avoir anguille sous roche. Il restait encore à interroger une jeune employée stagiaire, qu'on se refilait de bureau en bureau en cas de surcharge de travail et Georges Ancel, l'homme à tout faire. La petite stagiaire était paralysée par la peur. Ayant vécu jusque-là dans une ferme reculée, un rien la terrifiait, elle répétait comme une litanie qu'elle ne savait rien, qu'elle n'avait rien vu, tout près de tomber dans les pommes. Georges Ancel avait son entrée dans tous les bureaux. Doté d'un Q.I très bas, il s'occupait de toutes les menues tâches, comme porter le papier, bricoler, transporter les parapheurs, apporter le courrier à l'appariteur qui le compostait et allait le porter ensuite à la poste. Il ne savait rien, lui non plus. Le contraire eût été étonnant, pensa le Capitaine. Il put cependant dire qu'à dix-huit heures, il avait vu sortir Christiane qui lui avait dit bonsoir gentiment. C'était pas tout le monde qu'était gentil avec lui, il savait bien qu'il était pas très malin, mais y en avait qui se moquaient de lui, qui lui faisaient croire des choses qu'étaient pas vraies, qui le prenaient pour un chien. Christiane, elle, était toujours gentille avec lui. Des fois elle lui donnait des bonbons ou des pastilles Pulmol quand il faisait froid et elle était belle. Tous les dimanches à la messe, Georges priait pour elle. Mais pas pour la Claudine qui se prenait pour une reine, une vraie sale bête, celle-là, toujours à le houspiller quand il allait pas assez vite pour lui apporter le papier ou réparer sa chaise de dactylo. Non, il aimait pas la Claudine. La Jacqueline, y avait rien à dire, polie mais pas aussi gentille que Christiane.

Il restait Yvonne, l'appariteur passerait en dernier. Il se révéla très vite qu'Yvonne était un personnage, d'ailleurs personne ne l'appelait Yvonne, mais Mme Haouy. C'était un personnage important, non par le grade : elle n'était qu'échantillonneuse cantonnée au troisième étage où on lui avait organisé un bureau entre deux soupentes qui servaient d'entrepôt aux pièces de tissu dont elle se servait pour ses échantillons. Non, Yvonne était importante parce que c'était dans son pigeonier que se situait le cœur des grands bureaux. En d'autres termes, c'était là que tout le personnel allait faire une pause, bavarder, s'épancher, se confier et même si les chefs ne montaient pas jusqu'à son nid d'aigle, ils n'hésitaient pas lorsqu'elle se rendait dans leur bureau, à lui raconter leurs histoires

personnelles. Yvonne était la confidente, la mère de tous. C'était une grande et belle femme, la quarantaine à peine, vêtue avec simplicité, mais une élégance naturelle donnait de l'allure à cette femme. Elle s'exprimait simplement, on devinait tout de suite qu'elle n'avait pas fait d'études mais tout en elle respirait la bonté. La chaleur humaine était son carburant. Elle était veuve, son mari ayant été victime d'un accident de moto sur le verglas. Ils n'avaient pas eu d'enfant. Lorsqu'elle s'approcha d'eux, le Capitaine ressentit à nouveau cette sensation de retrouver un être cher. Pourtant, il ne la connaissait pas, il en était sûr. Il laissa le Lieutenant procéder à l'interrogatoire, car, pour la première fois, il ne trouvait pas ses mots. Elle ne put pas dire grand-chose : elle était restée plus tard pour préparer les échantillons pour M. Aaron, en compagnie de son aide, Georgette. Elles étaient parties vers dix-neuf heures mais n'avaient vu personne. Elle n'avait pas regardé dans le bureau de M. Anselme mais elle était presque sûre qu'il n'y avait plus de lumière, sinon elle aurait regardé. Tout le monde quitte en principe les bureaux vers dix-huit heures.

L'appariteur confirma tout ça. Tous les soirs, il attend que les employés quittent les bureaux, il fait une ronde pour éteindre les lumières oubliées. Quand c'est éclairé, il vérifie qu'il y a encore quelqu'un ; les chefs ferment eux-mêmes. Puis il rentre chez lui. Il est formel, le bureau du comptable n'était pas éclairé. M. Anselme était parti ou était déjà mort.

Quand ils eurent fini, il était plus de midi. Le Capitaine avait faim, ils libèrent tout le monde. Le Capitaine vit partir Yvonne comme à regret.

Il alla déjeuner au Café du Centre et rentra chez lui. Il ne se sentait pas dans son état habituel, en proie à la fois à une excitation étrange et aussi à une impression d'attente de quelque chose qu'il n'arrivait pas à définir. Le Capitaine était un être simple, il sentait que son train-train allait être chamboulé et il n'aimait pas cela. Mais il avait d'autres choses à faire que se perdre en conjectures sur son état présent. Il avait convenu de laisser le Lieutenant s'occuper de Deschanois et des secrétaires des patrons, il allait passer chez « les Juifs » s'acheter des caleçons et des maillots de corps chauds, puis il irait faire une petite sieste ; il avait froid et ce n'était pas le moment de tomber malade.

Il tourna et se retourna un bon moment avant de trouver le sommeil, ce qui n'était pas dans ses habitudes. D'habitude, la tête sur l'oreiller, les pieds encore sur la descente de lit, il dormait déjà. Mais là, il tournait, se retournait sans trouver la détente nécessaire à l'endormissement. Ce n'était quand même pas le meurtre d'un comptable inconnu qui le mettait dans cet état. Il finit par s'endormir et fit un rêve étrange. M. Gallottin, en queue de pie et chapeau haut de forme, un œillet blanc à la boutonnière, s'avancait vers l'autel, tandis que retentissait la *Marche nuptiale* de Mendelssohn, au bras d'Yvonne. Georges allumait les cierges. Il entendait la voix du curé qui prononçait les paroles rituelles : « Si quelqu'un connaît un empêchement à ce mariage... » Et lui voulait crier : « Oui, je connais, il a tué le comptable ! », mais il ne pouvait ouvrir la bouche et ses jambes refusaient de le porter. Et Gallottin se retournait avec un sourire sardonique. Il se saisissait alors d'un éteignoir à long manche qui sortait d'un confessionnal et, dans un ultime effort, réussissait à se propulser dans le chœur pour planter l'éteignoir dans l'œil gauche de Gallottin. L'orgue jouait de plus en plus fort, tandis que Gallottin s'effondrait. Le curé se mettait à rire et Yvonne s'évanouissait dans les airs comme un pur esprit. Tandis qu'il la cherchait, le Lieutenant et les autres gendarmes venaient lui mettre les menottes et l'emmenaient. Un dernier regard et il voyait, peint sur la voûte du maître-autel, le sourire d'Yvonne qui s'effaçait lentement. Il se mettait à hurler.

C'est un grand choc dans le bas de son dos qui le réveilla : il était tombé du lit. Mal à l'aise, l'estomac en déroute, comme pris de gueule de bois qu'il attribua à la mirabelle qui avait clôturé son repas, il revêtit ses nouveaux sous-vêtements chauds, se fit un café et, se sentant mieux, descendit au bureau. Le Lieutenant arrivait au rapport. Il n'avait pas appris grand-chose de nouveau. Personne n'avait rien vu, rien entendu. Le Capitaine se dit que ça faisait beaucoup de monde à ne rien remarquer. Il y avait pourtant bien eu quelqu'un pour enfoncer un coupe-papier dans le cœur du comptable. La journée s'étirait dans une clarté de jour de gel. On entendait des craquements de toute part et l'air était pur comme du cristal. Le Capitaine décida d'aller rendre visite à la veuve du comptable. Mme Anselme les accueillit dans une très belle maison, près de l'hôpital. Elle rentrait après être passée rendre une dernière visite à son défunt mari et être allée régler les détails des obsèques. Elle n'avait rien de la veuve éplorée, pas gaie, mais digne. Elle se disait très affectée par la mort de son mari, mais pas effondrée, ce n'était pas dans son caractère. Mariée à Anselme depuis vingt ans, ils étaient un vieux couple, ils s'entendaient très bien et elle savait que leur union ne finirait que par la mort de l'un d'eux.

Tiens, tiens, se dit le Capitaine, drôle de formule dans la bouche d'un des éléments d'un couple parfait, ça ressemblait plutôt à ce que dirait la femme d'un mari volage qui était sûre qu'il ne la quitterait pas par intérêt, goût du confort ou crainte. À creuser. Sans doute, et avec le chagrin non feint de Christiane, il y avait là matière à réflexion. Elle ne voyait pas qui aurait pu en vouloir à son mari, il était très estimé aux grands bureaux, c'était un homme droit et bon père de famille. Elle en remet une couche, se dit le Capitaine, c'est trop pour être naturel. Elle commençait à lui taper sur les nerfs, il avait horreur de ce genre de femme trop polie, trop lisse, trop sophistiquée et pas très franche, il le pressentait. Il se mit alors à penser à Yvonne et il se sentit tout de suite bien. Il eut la politesse de la saluer, de lui présenter encore ses condoléances et il planta là la femme du comptable qui ne fut pas fâchée de les voir quitter les lieux, le Lieutenant et lui. Le Capitaine décida de repasser par les grands bureaux. Le Lieutenant devant aller voir sa mère qui avait besoin de lui, le Capitaine y alla seul. L'activité avait repris, des camionnettes déchargeaient des pièces de tissu, quelques chalands entraient dans le magasin de détail, des mobylettes et des bicyclettes étaient adossées au mur des services sociaux. Justin était occupé, il entra. L'appariteur l'accueillit. Il ne s'était rien passé de nouveau depuis le matin, les langues allaient bon train, mais chacun vaquait à ses occupations, sauf le comptable, bien entendu.

Le Capitaine s'enquit du bureau d'Yvonne, elle devait savoir des choses sur ce qui se passait dans ce petit univers. Il se demanda un instant pourquoi il se mettait à siffler un petit air gai en montant les trois étages qui le menaient aux combles, l'atmosphère était plutôt feutrée et sérieuse. Il se sentait primesautier, pourtant il n'y avait pas de quoi. La nuit commençait à tomber, il faisait déjà une température sibérienne, mais le ciel serait étoilé, se disait le poète qui sommeillait en lui. Il frappa légèrement à la porte, il ne pouvait pas se tromper, il n'y en avait qu'une seule. Une voix agréable et sonore lui dit d'entrer. Il y avait tout juste la place pour tourner autour d'une immense table jonchée de morceaux de tissu. Les murs étaient couverts de rayonnages, remplis de pièces d'étoffes multicolores. Une énorme machine à écrire occupait un angle de la table, un fer à repasser. Deux chaises dans le fond. À droite de l'entrée, un outil imposant posé sur un support, une espèce de guillotine actionnée par une tige métallique terminée à chacune de ses extrémités par deux boules métalliques de la grosseur d'une orange et qui brillaient de mille feux. Une machine aux airs diaboliques et mystérieux.

Yvonne était là, avec sa collègue Georgette. Tandis qu'Yvonne collait et agrafait de minuscules morceaux de tissus sur des planches en carton, Georgette tapait des étiquettes à la machine. Yvonne lui dictait : « Wash and wear, tango n° 7, grège n° 9, jonquille n° 10, bolero n° 11 ». Dès que la série fut terminée et que le cliquetis de la machine à écrire eut cessé, Yvonne demanda poliment ce que voulait le Capitaine. Il n'en savait plus rien. Il dut rassembler toutes ses idées pour balbutier quelques mots qui ne voulaient rien dire. Il finit par lui demander à quoi servait l'instrument de torture qu'il avait devant le nez. Yvonne lui en fit la démonstration. Elle plia un morceau d'étoffe en plusieurs épaisseurs qu'elle glissa sous la lame. Elle attrapa à pleines mains les boules brillantes auxquelles elle imprima un vigoureux mouvement circulaire et sortit le résultat : de petites bandes de tissu toutes crantées. Alors qu'elle actionnait la lourde barre, le Capitaine ne put s'empêcher de jeter un regard aux hanches d'Yvonne et de piquer un fard comme un collégien. Elle riait de le voir aussi attentif et étonné. Il se sentait bien, avec le sentiment d'être à sa place. Était-ce la place d'un Capitaine de gendarmerie dans les combles des grands bureaux devant une machine à cranter les échantillons ? Pourtant pour rien au monde il n'aurait voulu être ailleurs. Il posa encore deux ou trois questions, plus tard il n'aurait aucun souvenir des réponses. C'est Georgette qui le ramena à la réalité :

- J'ai fini, il est six heures, je peux partir ?
- Bien sûr, répondit Yvonne, je vais y aller aussi.

Le Capitaine était figé. Il attendit qu'elles aient enfilé leurs manteaux, éteint les lumières et il sortit avec elles. En quittant le bâtiment, il se sentit tout à coup si triste qu'il se demanda ce qui lui arrivait. Depuis la camionnette, il regarda encore les deux femmes qui s'éloignaient en bavardant et il lui sembla que son cœur ne battait plus.

Il rentra directement chez lui préparer son repas du soir. Pendant toute la soirée, il ne cessa de penser à Yvonne et il se demandait s'il la reverrait le lendemain. Il se coucha tôt et passa une nuit sans rêve, ou alors il ne s'en souvenait plus au réveil. Dans ce cas, ils avaient dû être agréables, car il se sentait frais et dispos, presque heureux de vivre.

En arrivant au bureau, il n'eut même pas la pensée qui le hantait matin après matin : « Vais-je encore devoir descendre dans ce bureau des mois, des années ? »

Le Lieutenant était déjà là, au rapport.

- Hier soir, j'ai parlé à ma mère d'Anselme.
- Et alors ?
- C'était un chaud lapin.
- Quoi ?
- Un coureur de jupons, on dit même que l'enfant de Jacqueline Vincent serait de lui. Elle était sa secrétaire avant d'avoir voulu changer pour le bureau de M. Charbonnier. Elle dit que le père de son enfant est un tisserand portugais qui est reparti dans son pays sans l'avoir reconnu parce qu'il était déjà marié là-bas. Mais on ne l'a jamais vu avec elle et l'enfant est blond comme les blés : ce serait curieux qu'il ait du sang portugais dans les veines.
- Je savais bien que sa femme nous cachait quelque chose.
- Elle ne le savait peut-être pas !
- Si tout le village est au courant, elle doit bien avoir eu vent de la chose, et les autres ? Ça m'a l'air d'un endroit pas très catholique, les grands bureaux.
- M. Charbonnier a la réputation d'un homme sérieux, mais M. Patti aime aussi beaucoup les secrétaires.

- Et Yvonne ?

- Yvonne, je ne sais pas, ma mère n'en a pas parlé.

C'était samedi, les grands bureaux fermaient à midi et l'après-midi c'était la fête de saint Nicolas pour les enfants des employés des Établissements Gallottin, c'est-à-dire presque la totalité des enfants du village. Ça commençait par une séance de Guignol dans la grande salle du cinéma, puis c'était l'arrivée par la grande allée de saint Nicolas avec sa crosse et sa mitre suivi du père Fouettard et de son inséparable bourrique aux bâts remplis de branches de genêt pour fouetter les enfants désobéissants. Ensuite chaque enfant montait sur la scène, recevait la bénédiction du saint ou les remontrances du père Fouettard, une paire de chaussons, un jouet et un sac de friandises. C'était un grand jour pour les enfants du village qui l'attendaient depuis des mois. Le Capitaine décida de se rendre à la fête, histoire de tâter l'atmosphère : les gens des grands bureaux seraient tous là.

La salle de cinéma bruissait de centaines de voix enfantines, l'excitation montait et les mères avaient bien du mal à contenir tout ça. Il repéra Jacqueline et son fils, un bambin de quatre à cinq ans, il l'observa un moment et lui trouva en effet une vague ressemblance avec Anselme mais peut-on vraiment trouver une ressemblance entre un bébé et un homme que l'on n'a vu que mort ? Il allait repartir quand il vit saint Nicolas descendre de la camionnette des grands bureaux. Il s'arrêta un instant pour le regarder avec sa grande aube blanche, sa chasuble et sa mitre rouge et or. Au moment où l'évêque passa près de lui, il fut pris d'un trouble inexplicable, il était au bord du malaise, le cœur palpitant, les mains moites. Il fut pris de terreur, il allait mourir là, d'une crise cardiaque, il allait s'écrouler sous la crosse d'un évêque de pacotille. Il était pourtant jeune encore. Il ne vit pas sa vie défiler, il ne vit que l'œil surpris du saint qui se posait sur lui, il ne devait pas être beau à voir, le mourant ! Mais aussitôt il sentit la vie refluer en lui, car il avait reconnu ce regard qu'il ne parvenait pas à oublier : c'était celui d'Yvonne, Yvonne qui était saint Nicolas ou plutôt qui était déguisée en saint Nicolas pour les enfants des Etablissements Gallottin. Il n'arrivait pas à se remettre de ses émotions, lui, un militaire qui avait fait la guerre, se sentait mal devant une femme déguisée en évêque, c'était risible. Puis il vit comme dans un éclair la réalité de la situation, il était amoureux. Il s'était marié jeune sans bien savoir ce qu'il faisait. On lui avait présenté sa femme en lui disant qu'elle serait parfaite pour lui, elle était belle, il avait dit oui et on avait vu ce que cela avait donné. Mais cette fois, il était amoureux comme un gamin. Il était pris entre l'envie de rire et la panique. Il ne reprit son sang-froid que lorsque le saint et le père Fouettard furent entrés dans la salle.

Il vit alors sortir Jacqueline qui traînait son fils, secoué de sanglots.

- Mais non, tu as été gentil, le père Fouettard ne te donnera pas de verges.

Le gamin continuait à pleurer et Jacqueline ne savait plus quoi faire, elle fouillait désespérément dans son sac pour y trouver un mouchoir. Le Capitaine, caché derrière le portail du gymnase, allait venir à son aide quand surgit Claudine Humann.

- Qu'est-ce qu'il a, ton bâtard ?

Jacqueline surprise :

- Ça te regarde ? Sale bête !
- Il a plus de père maintenant et toi tu l'as plus non plus !
- Mêle-toi de tes fesses, salope !

- C'était pas la peine de me le prendre pour en arriver là, putain !
- Tu l'as tué, hein, tu supportais plus qu'il t'ait plaquée !
- Et toi, tu croyais qu'il te marierait avec un polichinelle dans le tiroir ?

Le gamin pleurait de plus belle, terrorisé par les deux furies qui glapissaient comme des hyènes.

- C'est toi qui l'as tué, oui, t'en pouvais plus d'élever ton gosse toute seule et l'autre qui faisait le beau avec la Christiane.
- C'est toi que je tuerais si tu la fermes pas !

Elles en étaient venues aux mains, le Capitaine se dit qu'il était temps d'intervenir et de les renvoyer chacune chez elle. La Claudine devait aller distribuer les jouets, Jacqueline partit avec son enfant qui pleurait toujours. Si ce n'étaient pas Jacqueline, ni Claudine qui avaient planté le coupe-papier dans le cœur du comptable, qui avait donc fait le coup ? Encore que... avec ces bonnes femmes, il fallait s'attendre à tout, il était bien placé pour le savoir. Il serait bien rentré dans la salle jeter un dernier regard à Yvonne, mais il se sentait trop agité.

Le lendemain, dimanche, il irait faire une longue promenade en forêt, ça le calmerait.

Cette nuit-là, il rêva qu'il nageait nu dans un bocal. L'eau était claire comme le cristal et tiède. Il pouvait voir que le bocal était posé dans une clairière, entouré de hautes herbes parsemées de fleurs des champs. Avec lui dans le bocal, des myriades de poissons rouges et or qui nageaient et qui le frôlaient. Le contact des poissons était une caresse sur sa peau nue, il se sentait extrêmement bien. Soudain l'orage éclatait, la pluie tombait en trombes et faisait déborder le bocal, il était emporté et se retrouvait sur une table d'opération à côté d'un corps de femme. Des hommes en blouse blanche l'examinaient, l'un d'eux s'écriait : « Oh, le beau petit homme, il est amoureux ! Il est amoureux ! » Et il se sentait ridicule. Il ne savait pas de qui il était amoureux et la femme qui gisait à côté de lui et dont il était sorti n'était pas sa mère. Il s'éveilla en se disant que, dans le fond, on ne connaît jamais vraiment sa mère ni la femme dont on est amoureux. Le dimanche passa très vite, le Capitaine était dans un état second.

Le lundi matin, il retrouva le Lieutenant tout excité. Il avait rapporté à la gendarmerie le contenu de la corbeille à papier d'Anselme, il y avait jeté un coup d'œil. Il ne connaissait rien à la comptabilité, mais son oncle de Nancy était venu manger chez sa mère. Facteur à la retraite et grand blessé de la guerre de 14, il s'était reconverti dans la comptabilité et exerçait dans une usine de tuyauterie. Le Lieutenant lui avait montré le contenu de la corbeille à papier. L'oncle avait été étonné de voir des colonnes de chiffres sur des feuilles volantes. La comptabilité est tenue sur des registres. Il avait étudié les feuilles. C'était un journal de paye sur des feuilles volantes, des chiffres étaient barrés, raturés. On ne rature pas un journal de paye, les taux des cotisations sont fixes et le salaire horaire figure dans l'encadré, il suffit de le multiplier par le nombre d'heures et d'appliquer les taux, tout se fait directement sur le registre, surtout pour un comptable confirmé comme M. Anselme. D'autres feuilles étaient plus complexes et comme il s'agissait de comptabilité en partie double, l'oncle ne pouvait rien en conclure sur des fragments. Le Capitaine restait perplexe. Il téléphona à la sous-préfecture pour qu'on lui envoie un expert-comptable. Il aimait bien la piste des femmes. Il se mettait même à les comprendre. Le crime passionnel, qui lui avait paru jusque-là incompréhensible prenait tout à coup une autre dimension. Mais en bon policier et militaire, il fallait explorer toutes les pistes. Il allait repasser par les grands bureaux et prévenir les patrons qu'un contrôle allait être effectué sur la comptabilité. Monsieur Gallottin ne fit aucun commentaire, d'un air toujours aussi hautain, il répondit

qu'il mettrait toutes les pièces à la disposition de l'expert. M. Deschanois ergota. « Était-ce bien nécessaire ? M. Anselme était au-dessus de tout soupçon. » Il fallut lui parler de l'examen de la corbeille à papier. Il eut l'air gêné. Le Capitaine mourait d'envie de monter à l'échantillonnage, mais il ne réussit pas à trouver un motif valable et il craignait d'indisposer Yvonne de ses assiduités. Au moment où il allait sortir, il rencontra Rosette qui se dirigeait vers les toilettes du rez-de-chaussée. Il la suivit, obéissant à son instinct. Il y avait déjà quelqu'un dans les toilettes, qui semblaient un lieu de rencontre. C'était Georgette, l'aide d'Yvonne, il pouvait la voir par l'entrebâillement de la porte. Il se cacha dans le renforcement, les toilettes étant situées tout au bout du couloir, personne ne pouvait le voir.

- Salut, Georgette.

- Salut, Rosette.

- C'est pas possible, hein, on aurait jamais pensé, mais y faut pas s'étonner. Enfin le mauvais c'est pas toujours pour les mêmes !

Le Capitaine ne comprenait pas grand-chose à ce charabia.

- C'est pas croyable qu'on tue un homme comme ça !
- Faut pas tirer sur la corde, c'est tout.
- Tu crois que c'est la Jacqueline ?
- Pourquoi la Jacqueline, son gamin a cinq ans et ça fait longtemps qu'il l'a plaquée.
- -C'est vrai. La Claudine alors ?
- Non, elle est pas folle, celle-là, elle tient le Patti, elle avait plus besoin d'Anselme.
- Pourtant Anselme, il allait souvent dans son bureau et elle disait à Mme Haouy qu'elle arrivait pas à l'oublier.
- Tu crois qu'ils fricotaient encore ensemble ?
- J'sais pas.
- En tout cas, si Anselme allait au « personnel », c'était pas pour voir Patti, ils pouvaient pas se voir, je les ai entendus s'engueuler.
- Pour la Claudine ?
- Ça avait pas l'air, mais je comprenais pas bien. Et pis Anselme, il avait la Christiane et elle est quand même mieux que la Claudine.
- Ah ça ! On sait jamais, y en a qui paient pas de mine, mais qui savent y faire.

Un bruit de talons hauts se fit entendre, c'était Christiane qui arrivait.

- Bonjour !
- Comment ça va ?

Les deux femmes semblaient se faire du souci pour elle.

- Ça va.

Elle se mit à pleurer doucement.

- Pleure, ma belle, ça éclaircit le teint et ça chasse la misère.
- Quand même, il était si gentil !
- Tout le monde disait pas ça.
- Ils le connaissaient pas !
- Gentil n'a qu'un œil. Je sais que tu l'aimais bien, mais y avait pas que ça.
- Et quoi alors ?

- Pourquoi il restait toujours le soir après les autres ?
- Il travaillait beaucoup.
- Y a pas de fumée sans feu !

Rosette semblait en savoir plus qu'elle ne disait, on la sentait démangée par l'envie de se rendre intéressante, mais la peur d'être accusée de ragots et renvoyée était la plus forte. Elle ressortit des toilettes sans en dire plus. Le Capitaine lui emboîta le pas et, faisant mine de tomber sur elle par hasard, l'entraîna dans la salle de réunion. Il aurait pu appeler le Lieutenant pour prendre une déposition, mais il se dit qu'il réussirait plus sûrement à la faire parler s'il était seul avec elle.

En face du Capitaine qui sut la flatter, elle ne put se retenir d'étaler tout ce qu'elle savait. Après tout, elle faisait son devoir de citoyenne, elle avait connu les Boches et, depuis, plus rien ne lui faisait peur. Elle craignait encore moins avec un représentant de l'ordre, une femme de ménage, l'ordre, ça la connaît.

Elle était sûre que M. Anselme trafiquait. Il restait toujours après le départ de sa secrétaire, elle l'avait vu arracher des pages des registres et les mettre dans sa sacoche. Pourquoi il emmenait chez lui des pages arrachées ? Et puis, il y avait des ouvriers qui venaient râler parce que leur paye n'était pas juste et ils repartaient en pétard après M. Anselme. Et il y avait aussi les femmes, il lui fallait toutes, un vrai saligaud, pas la peine d'aller à la messe tous les dimanches, si c'était pour coucher avec tous les grands bureaux.

Le Capitaine eut un haut-le-corps, tous les grands bureaux ! Et Yvonne ? Il mourait d'envie de demander la liste à Rosette.

- Tous les grands bureaux ?
- Mais pas moi !

Cette fois le Capitaine réprima un fou rire en regardant Rosette, son fichu et son tablier, ses petits yeux enfoncés et sa moustache. Puis il se dit que le vice n'avait pas de limites et malgré tout Rosette bien que pas mal défavorisée par la nature, n'en était pas moins une femme.

- Et pourquoi pas vous ? Essayait-il de plaisanter et pour lui faire plaisir.
- Parce que je suis une femme honnête.
- Et il en reste si peu ! Ajouta-t-il, en pensant à sa femme qui devait mener joyeuse vie depuis qu'elle était partie, il n'en doutait pas.
- C'est vrai, on est pas beaucoup aux grands bureaux : moi, la Georgette, Mme Haouy...

Le Capitaine n'entendit pas la suite, il aurait embrassé Rosette. Il ramena la conversation sur le travail du comptable. Oui, elle l'avait entendu se disputer avec M. Patti. Non, c'était pas à cause de la Claudine. Ils parlaient plutôt d'argent avec des mots qu'elle ne comprenait pas, elle avait pas été à l'école, elle était derrière le balai depuis l'âge de treize ans. Le Capitaine la remercia et, à regret, quitta les grands bureaux. Il n'avait pas osé monter à l'échantillonnage.

À la gendarmerie il retrouva le Lieutenant qui, pour gagner du temps, était descendu lui-même porter les registres à l'expert. Il n'avait pas fallu longtemps à ce dernier pour se

rendre compte de nombreuses irrégularités. Irrégularités de deux ordres. Des irrégularités sur les salaires, des sommes étaient détournées au profit du comptable. Soigneusement dissimulées derrière un système compliqué de calcul, des primes d'assiduité, des primes de rendement étaient diminuées pour gonfler des versements que le comptable se faisait à lui-même. Léser les ouvriers était déjà un délit important, mais il semblait qu'il y ait autre chose. Là (l'expert était formel), les résultats d'exploitation des Etablissements Gallottin étaient eux aussi trafiqués ; il fallait encore approfondir pour connaître la destination des sommes détournées et leur bénéficiaire. M. Anselme était loin d'être un comptable au-dessus de tout soupçon comme tout le monde semblait le claironner. Le Capitaine téléphona aussitôt à M. Gallottin pour le prévenir qu'il voulait le voir l'après-midi même. Il lui demanda aussi de convoquer M. Deschanois.

Le Capitaine apprécia d'autant plus son repas au Grand Hôtel qu'il se délectait à l'avance de ce qu'il allait apprendre à ce potentat de Gallottin qui se prenait pour Dieu le Père et qui se faisait plumer comme un vulgaire pigeon. Restait à savoir si Deschanois trempait dans le trafic, c'était lui qui contresignait, quand même.

Il ne fallut pas longtemps au Capitaine pour mettre Gallottin au fait de ses découvertes. Il vit le vieux pâlir, mais fut privé du plaisir de le voir quitter son carcan d'orgueil. Il se tourna seulement vers son fondé de pouvoir qui s'effondra sous son regard d'aigle. Il savait qu'il ne faudrait pas longtemps avant que les experts démontent les mécanismes de la fraude. Oui, il était dans la combine et c'était lui qui profitait des malversations du comptable, en échange de quoi il fermait les yeux sur les primes qui changeaient de destinataire.

Il nia cependant toute implication dans le meurtre, d'ailleurs, sans la mort d'Anselme, tout aurait très bien pu continuer ainsi pendant très longtemps, les sommes détournées étaient juste assez peu importantes pour ne pas être trop visibles, ils n'étaient pas très gourmands. Le système aurait pu continuer encore des années.

Loin de s'effondrer Gallottin s'était encore enraidit d'avantage. Il fit savoir à Deschanois qu'il le reverrait et le pria de quitter son bureau, en attendant ses ordres. Le Capitaine comprit qu'il n'avait pas de remerciements à attendre, il prit congé rapidement.

Il avait donc des histoires de fesses d'un côté, des malversations de l'autre, mais pas d'indices. Ça recommençait, il se heurtait à l'atmosphère habituelle de non-dits, de secrets qui n'en étaient que pour lui-même. La migraine recommençait à le torturer. Il était six heures moins le quart, il s'arrêta à la conciergerie bien décidé à attendre l'heure de la sortie pour voir Yvonne. Il se faisait l'effet d'être ridicule, mais il n'en éprouvait aucune honte, il se sentait heureux. À quoi bon réfléchir plus ?

Après un échange complet de banalités avec Justin et Georges, qui attendait aussi l'heure de la sortie, il accepta un café. Pendant que Justin allait mettre la cafetière sur le feu, Georges se mit à parler d'une manière étrange, comme s'il entretenait une conversation entre lui et lui. Il ne regardait pas le Capitaine et parlait lentement et presque à voix basse.

- Pourquoi M. Patti est r'venu au bureau, le soir du crime ?
- T'as pas bien vu, mon pauvre Georges, t'as bien l'air con et la vue basse.

- J'suis pas beulou, j'réparais le classeur dans le bureau de Charbonnier, j'lai vu passer, j'te dis.
- T'es bien sûr que c'était lui ?
- Sûr que oui, avec sa démarche : « Aye mé têt, mo cul varé. »*

Le Capitaine voulut l'interrompre pour lui demander la signification de l'expression mais il pressentait qu'il valait mieux le laisser parler de son étrange manière.

- Et son cul, il est v'nu, directement chez Anselme, et y gueulait, et y gueulait.
- Y pouvait bien gueuler, y avait pu personne, y m'avait pas vu écoulé** derrière le bureau et j'ai pas mouffé.
- Y gueulait quoi ?
- Salopard, elle m'a dit, la Claudine, que tu lui collais toujours aux fesses, y t'les faut toutes, salaud d'tringleur !
- C'est quoi, un tringleur, l'a jamais posé d'rideaux l'Anselme.
- *(Va ma tête, mon cul viendra.) Expression imagée qui dit bien ce qu'elle veut dire.
- **(accroupi).
- Elle m'a dit, la Claudine, ton sale trafic, elle m'a dit que tu lui courais encore après, elle m'a dit pour les primes. J'veux ma part. Tu t'fras pas gras tout seul, je veux ma part.
- Et alors ?
- Y voulait pas, l'Anselme, y beuglait : « T'auras rien, je t'emmerde, t'as qu'à aller voir Deschanois si t'es si malin et je lui dirai de te faire virer, tout chef du personnel que t'es. Et si tu m'emmerdes encore, j'irai voir ta femme, grenouille de bénitier comme elle est, elle ne pardonnera pas et le magot des Humbert, tu pourras faire tintin. Sans boulot, sans ta femme et son pognon, t'auras bonne mine, Patti !

Georges était intarissable, le Capitaine était toute ouïe, il avait un peu de mal à comprendre les subtilités du langage de Georges, mais pour l'essentiel, ça allait. Et quand Georges attaqua le bouquet final, le Capitaine jubilait.

- Le Patti, y va t'la faire fermer, ta grande gueule de baiseur et de voleur, le Patti, y va t'arranger.
- Et qu'est-ce qu'il a fait ?
- Je voyais rien d'où j'étais mais j'ai plus rien entendu. J'ai pas bougé. Le Patti est parti, il a fermé la porte à clé. J'ai eu peur.
- T'as eu peur hein mon cochon, tu t'es sauvé.
- J'ai rien vu, t'as rien vu, on a rien vu, Monsieur le gendarme, je vous jure que j'ai rien vu.

Justin, qui était revenu entre-temps avec sa cafetière avait assisté au déballage de Georges et avait traduit pour le Capitaine. C'en était assez pour aller arrêter le Chef du personnel. Patti ne fit pas d'histoire pour avouer, le soir même il était en prison.

Les Etablissements Gallottin allaient certainement avoir des jours difficiles sans comptable, sans chef du personnel, sans fondé de pouvoir. Le vieux Gallottin allait avoir fort à faire pour redresser la situation. Le Capitaine savourait la réalisation de son rêve, il lui avait bien en quelque sorte enfoncé l'éteignoir dans l'œil, du moins au figuré.

Et il allait, de ce pas, inviter Yvonne à manger au Grand Hôtel dimanche.



Du parvis des corbeaux

« C'est le grand Joseph du pape qui l'a trouvé en allant travailler à quatre heures. Il s'est bien demandé ce qui lui arrivait. Quand il a débouché sur la place avec sa moto, il a vu quelqu'un assis sur les marches de la mairie. Ça lui a fait tout drôle, au grand Joseph. On est presque à l'été et il fait déjà jour, il fait pas froid, mais c'est pas une heure pour aller s'asseoir sur les marches de la mairie, juste sous le panneau d'affichage où on publie les bans. Alors il a posé sa moto contre le bistrot Paulot et il s'est approché pour voir ; l'autre, il bougeait pas. Il a cru d'abord que c'était le Fernand Halatte qui cuvait son vin. On le trouvait partout, celui-là, mais non, il dormait pas, celui qui était assis là : il était mort. Son sang n'a fait qu'un tour, au grand Joseph. C'était pas la première fois qu'il voyait un mort : il a été STO* pendant la guerre et il a été enterrer plus de cadavres sous les bombardements que de patates dans son jardin. A la fin de la guerre, les Anglais pilonnaient sec et les Allemands prenaient les tisserands STO pour aller enterrer les morts. Bref, c'est pas un mort qui pouvait faire peur au grand Joseph, mais là, sur la place, à quatre heures du matin, juste après le café, ça lui a foutu un coup. Et encore, c'était rien ! C'est quand il a vu qui c'était, je vous l'donne en mille ! » Le Lieutenant, réveillé en fanfare à quatre heures du matin, n'en voulait ni en mille ni en cent, il regardait, hébété, le Jojo Barthélémy qui gesticulait, excité comme une puce sur un crasseux. « Je vous l'donne en mille, le Grèby, oui, le Grèby, j'vous jure ! Et qu'est-ce qu'il foutait là, vous allez me dire, il en savait sacrément rien le grand Joseph. Moi, j'arrivais juste derrière ; j'avais pas entendu le réveil et ma femme non plus, j'allais être en retard à la filature et avoir encore un quart d'heure en bas, mais quand j'ai vu la moto du

- S.T.O : Service de travail obligatoire.

grand Joseph, j'ai eu peur qu'il lui soit arrivé quelque chose, j'ai été voir. C'est l'Grèby qu'y m'a crié, le grand Joseph, c'est l'Grèby, il est raide mort. C'est pas possible, j'ai dit. Jojo, va

chercher les gendarmes qu'y m'a dit, le Joseph, moi, j'avais sonner chez le docteur, mais je suis sûr que c'est plus la peine. Alors je suis remonté sur mon vélo et je suis venu. »

Le Grèby, c'était Lucien Grandrupt premier adjoint au maire, instituteur à la retraite, vieux garçon détesté par beaucoup. Le Lieutenant fit entrer Jojo dans son bureau et monta chercher le Capitaine. Celui-ci était encore au fond de son lit, au pays des songes. Il traversait des prés fleuris, des champs de blé parsemés de coquelicots et de bleuets, chaussé de bottes de sept lieues. Il volait à grandes enjambées, l'air était doux, et, dans les grands nuages blancs, des voix célestes chantaient : « Combien pour ce chien dans la vitrine ? Ce joli petit chien jaune et roux... » Il avait déjà parcouru quelques dizaines de kilomètres et il arrivait au-dessus d'un petit bois de sapins. Une de ses bottes restait accrochée à la cime d'un arbre et il continuait en boitant. Il commençait à tomber, et au moment où le Lieutenant frappait à la porte, il plongeait dans l'eau noire d'un lac, mort de peur.

Il s'éveilla en sursaut et eut effectivement l'impression d'être dans une eau noire et froide. La couverture était par terre et il était gelé, on avait beau être au printemps, les murs en granit de la gendarmerie mettaient du temps à se réchauffer. Il s'habilla en vitesse et, sans même un café dans l'estomac, il descendit rejoindre le Lieutenant. Jojo était toujours là, il allait recommencer son histoire, mais le Lieutenant lui coupa la parole pour faire un bref compte rendu de l'évènement au Capitaine. Encore un mort ! Le Capitaine se demanda une fois de plus ce que lui réservait encore ce patelin, mais, avant qu'il ne se laisse aller à ses idées noires habituelles, il vit se dessiner, sur le mur grisâtre du bureau, un si beau sourire qu'il resta immobile un instant, un sourire béat sur les lèvres. Le Lieutenant, qui connaissait la cause de ses absences, attendit qu'il redescende de son nuage rose pour suggérer de se rendre sur les lieux. Il alla sortir la camionnette et demanda à Jojo de les accompagner. Ils chargèrent le vélo dans le fourgon.

Le mort était toujours sur les marches de la mairie ; deux personnes s'affairaient autour de lui : le grand Joseph et le docteur Pommier. En deux mots ce dernier fit part de ses constatations : Lucien Grandrupt avait été étranglé, puis laissé là. La mort se situait entre onze heures et une heure du matin. Lucien Grandrupt semblait avoir voulu se défendre ; ses vêtements étaient en désordre et sa chemise déchirée, mais c'était un petit bonhomme malingre, son adversaire n'avait pas eu beaucoup de mal à en venir à bout. Le bruit de la camionnette avait réveillé le voisinage et les volets commençaient à claquer. Ceux des Paulot, tenanciers du café qui jouxtait la mairie, ceux de la Jeannette Marchand qui tenait la mercerie en face de la mairie. Des têtes apparaissaient aux fenêtres. Il fallait évacuer le corps avant qu'un attroupement ne se forme. Les distractions étaient rares dans le coin, il ne fallait pas en rater une même si, pour cela, il fallait se lever aux aurores. Le médecin allait prévenir l'hôpital, on viendrait le chercher. On envoya aussi Jojo prévenir le maire. Il rechigna bien un peu, car le maire habitait un écart sous la forêt où il tenait une ferme. Il fallait monter un chemin caillouteux et longer la moitié du versant des Grands Prés ; une bonne trotte. Mais il n'y avait que lui : Le Grand Joseph devait rester là comme premier

témoin. L'ambulance de l'hôpital arriva peu après et Paulot, qui était réveillé, accepta d'ouvrir son bistrot pour leur servir un café. Il mourait d'envie aussi d'entendre les détails de l'affaire. Il n'y avait pas beaucoup de détails : le Grèby avait été étranglé sur les marches de la mairie. Le grand Joseph s'inquiétait pour son boulot mais le Capitaine le rassura : Jojo et lui étaient réquisitionnés par la police, ils ne risquaient aucune sanction. C'est que l'Henri Groscolas, le contremaître de la filature, ne rigolait pas avec ceux qui manquaient ou étaient en retard et même ceux qui étaient " aux assurances ", il leur envoyait le contrôleur vite fait, bien fait, qui s'empressait de leur faire sauter les demi-journées. Le grand Joseph, une fois tranquille, se mit à parler du mort : « C'est pas une grande perte, c'est sûr, personne pouvait le voir. On a tous été dans sa classe et on se rappelle encore des coups de baguette sur les doigts, des heures passées à genoux sur une règle dans un coin de la salle. Les Allemands au STO ne nous traitaient pas si mal. Avec ses petits yeux derrière ses lunettes de fer et son bouc, il nous faisait peur. On avait beau pas bouger, il nous punissait quand même pour un rien. Il riait jamais et nous faisait travailler comme des bêtes. Remarque, il doit pas y en avoir beaucoup qui font des fautes quand ils écrivent. On a écrit tant de lignes qu'on a les doigts usés. Il faut dire qu'avec lui, y a eu beaucoup de premiers du canton au certificat d'études. Pas moi, j'ai été à l'école que jusqu'à treize ans. Mon père était mort, il fallait que j'aide ma mère. » Paulot était bien d'accord : il était passé, lui aussi, dans les pattes du Grèby, comme il disait, et il n'en gardait pas le meilleur souvenir. La porte du bistrot s'ouvrit pour laisser entrer le garde-champêtre, il habitait le logement de la mairie, il avait entendu les va-et-vient et les gens qui parlaient, il venait aux nouvelles. On lui raconta l'affaire.

« Ça devait bien lui arriver un jour, depuis le temps qu'il emmerdait tout le monde ! » Ce fut l'oraison funèbre du garde-champêtre, lui aussi un ancien élève du mort et qui devait en plus le supporter dans son travail, puisque la victime était aussi premier adjoint. Il lui donnait les ordres quand le maire n'était pas là et il n'était pas souvent là du printemps à l'automne, il avait sa ferme à faire tourner. Grèby était alors pratiquement maire du village. Le mort ayant été copieusement rhabillé pour l'hiver par ceux qui commençaient à arriver au café, ils ne trouvaient plus grand-chose à dire quand le maire arriva. Le Capitaine, qui commençait tout juste à devenir opérationnel, s'avança vers lui. Jojo lui avait raconté l'histoire en long et en large dans la voiture, il savait donc de quoi il retournait. Le maire prit quand même le temps de boire une goutte ; il était debout depuis déjà un bon moment, à la ferme pas de grasses matinées, les ouvrages n'attendent pas.

Il fit monter le Capitaine et le Lieutenant dans son bureau, une grande pièce qui donnait sur la salle des mariages et flanquée d'un petit bureau au fond pour la secrétaire. Le bureau du maire était particulièrement en désordre. Il y avait des papiers partout, une vache n'y aurait pas retrouvé son veau. Mais le maire était un vrai paysan et certainement plus malin que ses vaches. Il poussa les piles de son bureau, enleva quelques exemplaires de *l'Humanité Dimanche* d'un des fauteuils et tira une chaise de derrière un classeur pour le Lieutenant. Lui-même prit place à son bureau. Sa figure se détachait à peine du rideau rouge derrière lui. Logique pour un communiste, pensait le Capitaine. Tout le temps qu'avait duré l'installation

le Capitaine n'avait pas dit un mot. Il n'aimait guère le maire, aux antipodes de l'idée qu'il se faisait d'un élu du peuple. Il ne comprendrait jamais les gens d'ici qui se précipitaient à l'église pour un oui ou pour un non, vénéraient leur curé et votaient pour un maire communiste. Il est vrai que le maire et le curé étaient copains comme cochons dans tous les bistrotts du village. Un mélange des genres mais pas banal. Et, en plus, le maire était un paysan, dans ce village à majorité ouvrière. Il fallait bien que le maire gagne sa vie, maire ça ne paie pas, mais, de là à voter pour un paysan, ça le dépassait. Enfin, en bon républicain, le Capitaine se devait de respecter l'élu du peuple et tant pis s'il était à la fois paysan et communiste. Il lui demanda pour la forme quand il avait vu le premier adjoint pour la dernière fois.

- Hier soir, il y avait réunion du conseil municipal pour décider des ventes de bois de la commune pour les affouages.

- Les affouages ?

- Oui, selon une coutume ancestrale, les habitants du village ont droit à une coupe de bois gratuite pour se chauffer, mais il n'y en a plus beaucoup pour aller couper eux-mêmes leur bois, alors la commune vend des coupes pour du bois de chauffage ou pour la râperie des papeteries et redistribue l'argent aux habitants de la commune. Hier soir, on devait discuter des coupes.

- Et vous êtes tombés d'accord ?

- Oui, c'était pas difficile.

- C'est tout ?

- On devait aussi parler des travaux à l'école du centre et de la route du cimetière à refaire après l'hiver.

- Rien à signaler de particulier ?

- Si, Lucien n'était pas d'accord sur les travaux à l'école.

- Comment ça ?

- Il disait qu'il fallait lancer un appel d'offres et étudier les prix. Mais les travaux ont toujours été faits par l'entreprise Ferry. D'ailleurs, l'Abel Ferry fait partie du conseil municipal et c'est la seule entreprise de la commune. Mais Lucien ne voulait pas en démordre : il fallait comparer les prix avec d'autres entreprises. L'Abel s'est fâché en disant qu'il avait jamais volé la commune et qu'il payait ses impôts locaux. Mais Lucien a dit que c'était la loi !

- Et les autres membres du conseil ?

- Y en avait qui défendaient l'Abel Ferry et des autres qui disaient comme Lucien.

- Qui défendait M. Ferry ?

- Y avait l'Henri Groscolas, le contremaître, Le Pierre Colin, le cantonnier, et le Jeannot Andreux qui a l'usine de peignes.

- Une usine de peignes ?

- Oui, des peignes métalliques pour le tissage.

- Et ceux qui étaient pour la loi ?

- Le pharmacien, le directeur d'école...

- Je veux tous les voir ici cet après-midi.

- Vous pensez tout de même pas que c'est un du conseil qui a fait le coup ?

- Je ne pense pas, j'enquête !

Il y avait foule sur la place quand le Capitaine et le Lieutenant sortirent de la mairie. Le maire râlait, car il avait à faire : une ferme ça ne tournait pas comme ça ! Le Capitaine lui avait demandé de rester à sa disposition ; il allait faire la tournée des bistrots, histoire de rassurer la population.

Pendant ce temps, les deux gendarmes décidèrent d'aller rendre une petite visite à l'appartement de la victime. Il habitait un deux-pièces dans une grande bâtisse sur la route du col. L'appartement était dans un ordre méticuleux et d'une propreté rare. La voisine, qui était venue voir, confirma qu'il était très maniaque. Il ne laissait jamais entrer personne chez lui. Quand elle venait collecter l'argent du loyer pour le propriétaire, il la laissait attendre sur le pas de la porte pendant qu'il allait chercher les sous. Elle n'avait jamais vu personne chez lui. Et elle devait guetter, pensa le Capitaine, elle avait tout de la vieille fille curieuse.

Ils eurent vite fait de faire le tour des lieux, une petite cuisine qui servait aussi de salle à manger et une grande chambre à coucher dont un coin servait de bureau. Pas d'objets personnels, de photos ou de bibelots. Un grand lit, une table de nuit, une armoire en chêne, un bureau avec sa chaise et un grand classeur à rideau en bois, plein de cartons d'archives et une pile de cahiers remplis d'une petite écriture nette et élégante. Dans les cartons, des dossiers. Sur une étagère, des livres de classe, un dictionnaire et quelques classiques. Le Capitaine s'assit sur la chaise en bois, recouverte d'un vieux coussin sans couleur, et commença à ouvrir les dossiers. Des vieilles préparations de cours, des papiers officiels, à voir de plus près, mais rien qui semble vraiment intéressant.

Pendant ce temps, le Lieutenant jetait un œil sur les cahiers.

- Bon Dieu ! ne put-il s'empêcher de s'écrier.
- Quoi ? demanda le Capitaine.
- Le sale bonhomme ! Et il passa un des cahiers au Capitaine.

Le cahier était une sorte de journal mais qui ne parlait pas du tout de l'auteur. Celui-ci avait seulement transcrit, jour après jour, tout ce qu'il avait pu apprendre sur les habitants de la commune. Tout était relaté, les faits et gestes de chacun, avec une minutie scrupuleuse. Le plus ancien des cahiers datait d'un peu avant la guerre et le dernier n'était pas encore terminé. Il allait y avoir du boulot pour tout lire et remuer la boue.

- Pas étonnant qu'on ait voulu lui faire la peau ! s'exclama le Lieutenant, qui n'en avait pourtant lu que quelques pages.
- Mais qui pouvait savoir qu'il tenait ces cahiers, puisque personne n'entrait jamais chez lui ?
- Il avait peut-être tenté de se servir de ses archives contre quelqu'un.
- Il faut voir.

Il n'était pas loin de midi quand les deux gendarmes regagnèrent la gendarmerie, les bras chargés de piles de cahiers, en se disant qu'il allait falloir des heures et des heures de lecture avant d'en tirer quelque chose.

Le Capitaine alla manger à la Comète. Selon son humeur, il changeait de table, selon le menu aussi, sauf le dimanche où il allait chercher Yvonne pour l'emmener au Grand Hôtel. Depuis la première fois où il avait osé l'inviter, ils passaient ensemble tous les dimanches après-midi. Ils mangeaient au Grand Hôtel, puis, suivant le temps, ils allaient se promener ou ils allaient au cinéma à la séance de quinze heures, puis il la raccompagnait chez elle. Ils buvaient un thé ou un café et il rentrait à la gendarmerie. Leur relation était, jusqu'à présent, restée platonique, car si le Capitaine était fou amoureux d'Yvonne au point de penser à elle nuit et jour, elle était tellement réservée qu'il ne savait toujours pas ce qu'elle pensait de lui. Elle avait toujours accepté ses invitations, elle était gaie et ouverte, elle semblait apprécier beaucoup sa compagnie mais elle ne laissait rien paraître de plus. Elle se moquait gentiment de lui quand il lui racontait ses soucis avec les habitants du cru, mais il sentait qu'il ne fallait pas la brusquer ; elle avait besoin de laisser s'épanouir ses sentiments. Il y avait aussi le fait qu'il était terrifié à l'idée qu'elle ne puisse voir en lui qu'un agréable compagnon et qu'elle ne ressente pour lui qu'une profonde amitié. Tant qu'il ne tentait pas d'en savoir plus il ne courait pas le risque d'être malheureux. Arriver à cet âge pour découvrir les affres de la passion l'amenait parfois à rire de lui-même, mais il se sentait heureux. Il voyait Yvonne, il passait du bon temps avec elle, il n'était pas pressé, leur relation avait tout le temps d'évoluer, il saurait gagner son amour. Tant qu'il pouvait lui parler, la voir rire et se confier à lui, tout ça suffisait à le rendre heureux.

À deux heures, après un café et une petite mirabelle, il était temps de retourner à la mairie où le conseil municipal, au grand complet, l'attendait. Le maire lui présenta les conseillers ; il en connaissait déjà quelques-uns. Il régnait une effervescence, due en grande partie à la personnalité du mort qui ne faisait pas l'unanimité. Pour certains, c'était une grande perte pour la commune, un homme qui donnait de son temps sans compter et qui apportait sa culture pour le bien des administrés. C'est lui qui rédigeait les discours du maire et une grande partie du courrier, il tenait les registres d'état civil et organisait les festivités : l'homme à tout faire du Maire. Pas étonnant qu'il sache tout sur tous, songeait le Capitaine. S'il n'avait pas été détesté par une si grande partie des habitants, il aurait pu être Maire. Il n'était pas communiste et, d'ailleurs, n'affichait aucune opinion politique. On savait seulement que comme tous les instituteurs laïcs, il était de gauche. Il ne courait pas après les honneurs, c'était un petit bonhomme effacé qu'on ne voyait jamais dans les manifestations officielles.

Pour les autres, c'était l'éminence grise du maire, son âme damnée, celle qui avait la main sur toutes les décisions et prenait toujours le parti des plus forts. Un homme qui entretenait soigneusement sa réputation de vieux solitaire et ne daignait s'adresser qu'à très peu de personnes. Toujours seul et même le directeur d'école, qui avait été longtemps son

collègue, lui parlait à peine. Ils étaient pourtant du même bord et partageaient le savoir. Pour le pharmacien, Andreux, et le contremaître, qui représentaient la droite et l'alliance aux patrons, c'était un gauchiste encore plus dangereux que le maire, que son statut de paysan sauvait de l'image du révolutionnaire sanguinaire.

Et tout ce petit monde de s'engueuler, de se traiter de fascistes, de vendus au patronat, de stalinistes, de rouges bornés, de calotins arriérés. Les réunions de conseil municipal ne devaient pas être monotones. Le Capitaine dut hausser le ton pour ramener l'ordre et essayer d'établir la chronologie des événements de la veille au soir. Dès la séance terminée, le maire s'était éclipsé immédiatement. Une de ses vaches était prête à vèler et il craignait que ça se passe mal. Il était donc parti avant tout le monde. Il était onze heures un peu passées. Henri Groscolas ne s'était pas attardé non plus. Il était du matin, il était pressé d'aller se coucher. L'Abel Ferry et le Pierre Colin étaient partis ensemble, conscrits et grands copains, ils étaient allés boire un coup au Café du Centre. Le Jean Andreux, le Pharmacien et le directeur d'école sont restés un moment avec Lucien Grandrupt pour discuter de la coupe de bois. Ils n'étaient pas bien sûrs qu'il faille vendre la coupe de la Pâle, les arbres étaient encore jeunes ; d'un autre côté, les autres coupes étaient trop écartées des routes forestières : on n'arriverait pas à en tirer de quoi payer les affouages à tout le village. Ils s'étaient tous séparés sur le parvis de la mairie et chacun était rentré chez lui. Personne n'avait rien vu. Le Capitaine trouvait ça étrange. Le Gréby comme on l'appelait, n'avait pas été bien loin. Il avait été tué là où on l'avait trouvé ou à proximité. Il n'était pas très grand, mais, quand même, tirer un mort et lui faire monter les marches, ça demandait une grande force, à moins d'être plusieurs et de le porter pour le déposer là.

Il renvoya tout ce petit monde en veillant à ce que le Lieutenant ait bien tout noté. Il se dit qu'il allait regagner son bureau et commencer à lire les cahiers du mort. Quant à s'y coller, autant le faire au plus vite. Ça lui donnerait aussi une autre vision de tous les conseillers. Ils étaient tous bien d'accord : quand ils étaient sortis, le café Paulot était fermé et ils n'avaient vu personne rôder par là. Le Capitaine avait le pressentiment que le ou les assassins faisaient bel et bien partie du conseil. Il parcourut en vitesse les premiers cahiers, ils étaient anciens et la plupart des protagonistes étaient morts ou trop vieux pour intéresser le Capitaine. Les hommes concernés, eux, n'étaient encore que des gamins. Les cahiers les plus intéressants étaient sans conteste ceux qui couvraient la période quarante-quarante-cinq et après. Tout y était, les histoires de fesses, les histoires d'héritage, les haines ancestrales, les crimes, les délits. Comment ce bonhomme avait-il pu savoir tout ça et avoir eu la noirceur de tout noter ? Dans ces cahiers dormait le côté sordide de l'histoire du village.

Il avait appris, dans le désordre, que le grand Joseph n'avait jamais été déporté STO, mais s'était enfui en zone libre chez sa tante, que le pharmacien avait été un résistant de la dernière heure, après avoir été vu souvent dans les bottes des Allemands, que le Jeannot Andreux "s'était fait" avec sa belle-sœur pendant des années et que c'était à cause de ça que son frère, qui travaillait avec lui, s'était suicidé, que le fossoyeur avait tué sa tante, mais

ça, il le savait déjà, que le cantonnier volait régulièrement de l'outillage, que l'Abel Ferry ne déclarait pas tous ses ouvriers et trichait souvent sur la qualité des matériaux qu'il faisait payer, que le directeur d'école harcelait les jeunes institutrices stagiaires de l'école des filles, en les menaçant de les faire renvoyer par sa femme, directrice de l'école des filles, si elles ne couchaient pas avec lui, que le contremaître, qui n'était pas marié, était très attiré par les hommes et qu'il entraînait l'équipe de football pour traîner dans les vestiaires.

Le maire était juste décrit comme un ignare tout juste bon à torcher le cul de ses vaches et mettre du sucre dans le miel qu'il vendait. C'était facile de le manipuler et, même, du bon sens paysan, il n'en avait guère. Le Capitaine avait parcouru une dizaine de cahiers, au bord de la nausée et, sentant la migraine se manifester derrière son œil gauche, il alla se préparer un frugal repas et se mit au lit.

Il rêva qu'il était encore à l'école. Grèby se levait de sa chaise pour l'interroger. Il ne savait pas sa leçon et ne se souvenait même pas de quoi le dernier cours pouvait parler. Une angoisse solide lui durcissait le ventre. Grèby, armé d'une longue règle, répétait comme une litanie : « Le Capitaine ne sait pas sa leçon, comme d'habitude, le Capitaine ne sait pas sa leçon... » Puis il lui montrait le tableau où s'inscrivaient automatiquement des listes et des listes de noms. « Lisez, lisez ! » grondait le petit bonhomme. Mais les lettres étaient trop petites et le tableau se remplissait de plus en plus, il y en avait partout, dans tous les sens, l'écriture était de plus en plus illisible. Le Capitaine se sentait mal. Terrorisé, il essayait en vain de saisir un nom sur le tableau qui n'était plus qu'une masse couverte de minuscules pattes de mouches blanches. « Tous coupables, tous coupables, périront par la règle », vociférait l'instituteur, en brandissant son outil comme une arme « et vous le premier si vous ne trouvez pas la solution, triple imbécile au cube ! » Le Capitaine allait rétorquer qu'il n'était pas là pour se faire insulter, quand il s'aperçut que le tableau s'effaçait aussi mystérieusement qu'il s'était rempli. Il ne restait que quelques noms qu'il ne pouvait toujours pas lire puis il n'en resta plus que trois, que deux, puis plus qu'un seul qui se mit à grandir et occuper tout le tableau. Malgré tous ses efforts, il ne parvenait toujours pas à le déchiffrer. Le petit bonhomme semblait de plus en plus furieux : « Vous ne savez donc pas lire, bougre d'âne ! » et il se précipitait sur le Capitaine avec sa règle qui était devenue tranchante comme une épée. Il s'apprêtait à être décapité quand il se réveilla. Le Capitaine était en nage et respirait avec peine. Il se leva. Il était encore très tôt, mais il savait qu'il ne pourrait plus se rendormir. Cette histoire le tracassait, il pouvait soupçonner tout le village tant la victime était détestée. Il était même étonnant qu'il ait survécu jusque-là. Et qui était au courant de l'existence des cahiers ? L'homme était intelligent, il n'avait jamais dû en toucher un mot à quiconque. D'habitude, il avait du mal à trouver un coupable, cette fois il en avait tant que trouver le bon, c'était comme chercher une anguille dans la mer des Sargasses.

Lorsqu'il descendit au bureau, il trouva le Lieutenant déjà plongé dans une pile de paperasses en provenance des cartons de Grèby. La veille au soir, le Lieutenant était allé

manger chez sa mère, mais cette fois il n'avait rien rapporté d'intéressant. La mère du Lieutenant, qui connaissait tous les habitants du village, était une mine de renseignements. Elle leur faisait part souvent de détails sur l'un ou sur l'autre qu'ils n'auraient jamais pu connaître en interrogeant les suspects. Elle n'avait rien que de notoirement connu à dire sur l'homme. Secret et solitaire, qui pouvait avoir eu accès à des détails inédits sur sa vie ? Vieux garçon, on ne lui avait jamais connu de relations féminines, masculines non plus d'ailleurs. Il avait toujours habité le village avec sa mère, veuve de guerre, sauf les deux années qu'il avait passées à l'École Normale. Il avait pu revenir, nommé là en tant que soutien de famille. Il n'avait jamais voulu être directeur d'école. Il n'avait pas fait la guerre, trop jeune pour la première, trop vieux pour la deuxième. Il s'était présenté aux élections derrière le maire actuel. Ils avaient toujours été réélus. Elle confirmait que tout le monde le détestait, mais, malgré ses méthodes, il avait été un très bon enseignant et faisait un excellent travail à la mairie. À part sa dureté et sa sauvagerie on ne lui connaissait pas de vices. Il ne buvait pas, ne fréquentait personne et ne cherchait jamais querelle. Le Lieutenant n'avait pas parlé des cahiers à sa mère. Le Capitaine s'était fait porter un compte rendu de la réunion du conseil : c'était exactement ce qu'avait dit le maire. Il fallait peut-être creuser du côté des travaux pour lesquels Grèby voulait une mise en concurrence.

- Tenez, regardez ça ! dit le Lieutenant, en brandissant une feuille sortie du carton.

C'était une demande d'emploi pour le poste de garde-champêtre à l'abattoir. Gaudel, le garde-champêtre de l'abattoir, allait prendre sa retraite et laissait la place vacante. C'était un bon boulot si on n'avait pas l'âme trop sensible et le nez bouché. Voir étripper les cochons et dépecer les vaches n'était pas bien ragoûtant, mais il y avait un logement de fonction en prime.

- Mais c'est notre ami Jojo qui postule pour le poste ! Qu'est-ce que fait cette lettre dans les papiers de Grèby ? Elle devrait être à la Mairie !

Il fallait aller le lui demander ; le Capitaine et le Lieutenant se rendirent directement chez Jojo qui habitait aux cités de Centre. Jojo admit qu'il avait bien fait cette demande. Il en avait marre de l'usine, il avait son certificat d'études, reçu premier du canton. Il en avait parlé à Grèby qui lui avait dit d'écrire cette lettre et de la lui donner, il transmettrait. Pourquoi il ne l'avait pas fait, Jojo n'en savait rien. Il lui avait donné la lettre il y avait un bon mois. Il n'avait jamais eu de réponse mais il croyait que c'était normal. Il fallait que ça passe au conseil et il ne savait pas s'il y en avait d'autres qui avaient demandé. Décidément, Grèby se prenait pour Dieu le Père, il décidait ou non de présenter les candidatures. Il fallait voir s'il y en avait d'autres.

Ils demandèrent quand même à Jojo ce qu'il faisait le soir où Grèby avait été étranglé. Il était allé jouer aux cartes chez le Gabriel Pietry aux Auvernelles, il était redescendu vers les onze heures et demie. Il n'était pas allé vers la place. Il s'était dépêché d'aller se coucher, car il travaillait le lendemain matin à quatre heures. Il n'avait rencontré personne. Ça ne lui

ferait pas beaucoup de sommeil, mais c'était toujours pareil : quand il commençait à jouer à la belote, il ne pouvait plus s'arrêter. Sa femme l'avait engueulé, mais elle avait l'habitude.

En redescendant, les deux gendarmes firent une halte pour prendre un café au bistrot du Centre. Il y avait effervescence, on ne parlait que de la mort du premier adjoint. C'étaient toujours les mêmes commentaires sur la cruauté de l'instituteur, sur la rigueur de l'adjoint, sur l'antipathie du vieux bonhomme, rien de plus que ce que le Capitaine savait déjà. Et tous admettaient qu'un jour ou l'autre ils avaient eu envie de tordre le cou à Grèby. Encore un peu et on déboulonnerait le coq du monument aux morts pour y coller la statue de celui qui avait eu le cran de faire le coup. Pas un pour déplorer sa disparition. Le Capitaine se souvint que même le maire, qui avait perdu gros, n'avait pas paru non plus éploré par la perte de son premier adjoint. Bon Dieu, ça n'allait pas être facile de débusquer le meurtrier au milieu de tous ceux qui avaient des raisons de l'être. Il aurait arrêté tout le village qu'aucun n'aurait protesté, trop content de protéger celui qui avait vraiment fait le coup. Mine de rien, le Capitaine fit parler le cafetier et les quelques soûlards qui tenaient le comptoir.

Oui, l'Abel Ferry et le cantonnier étaient bien venus s'en jeter un après la séance du conseil municipal et ils étaient restés jusqu'à la fermeture à débattre encore des coupes de bois et des travaux de la commune. Ici rien ne reste confidentiel, il suffit d'une goutte pour que tout le village soit au courant de tout. À onze heures et demie, le cafetier avait mis tout le monde à la porte. Ils avaient tous râlé, surtout l'Abel Ferry et le cantonnier ; ils auraient bien voulu rester plus longtemps, mais ils avaient eu le temps d'écluser quelques *gouttes* et ils avaient leur compte. Il valait mieux fermer la boutique avant que quelqu'un prenne la mouche et saute à la gorge d'un autre. Il était monté directement se coucher et n'avait rien vu, rien entendu. Un village d'aveugles et de sourds, pensait la Capitaine.

Le Capitaine et le Lieutenant reprirent le chemin de la gendarmerie. En sortant du bistrot, le Capitaine avait l'impression que quelque chose lui avait échappé, il ne savait pas quoi. Le Lieutenant était lui aussi préoccupé. Mais on était samedi, le lendemain le Capitaine allait passer la journée avec Yvonne, on verrait tout ça lundi ! Le temps d'expédier les affaires courantes, de faire quelques courses et la journée, qui s'étirait en longueur dans l'attente fiévreuse du lendemain, prendrait fin.

Le dimanche passa comme dans un rêve. Yvonne était resplendissante, le temps radieux. Il décida de l'emmener à Gérardmer faire le tour du lac. L'air sentait le sapin et la jonquille, les prés étaient jaune d'or et l'eau du lac d'un vert si profond qu'on l'aurait dit factice. Ils mangèrent dans un restaurant au bord du lac. Un merveilleux pâté lorrain, suivi d'une truite aux amandes et d'une tarte à la rhubarbe, le tout arrosé d'un Pinot somptueux. Le Capitaine était dans un état de profonde béatitude. Après le café, il eut l'audace de prendre la main d'Yvonne qui ne la retira pas. Ils partirent se promener, bras dessus, bras dessous. Le Capitaine ne marchait pas, il volait et Yvonne avait les joues bien rouges. En la quittant, le soir, il ne se sentait plus de bonheur et déposa un baiser sur ses lèvres. Il n'eut pas le courage de regarder ses yeux, mais il avait grand tort. Il aurait eu la réponse à ses angoisses,

elle était éprise aussi à n'en pas douter. Mais il était parti très vite en lui souhaitant bonne nuit et en lui disant seulement : « À dimanche ». Il ne tenait pas à ce qu'ils se voient dans la semaine, car, tant que leur relation n'était pas officielle, il préférait ne pas s'afficher en sa compagnie. Il était libre, son divorce avait été prononcé mais, pour beaucoup, le divorce était encore honteux et il ne voulait pas qu'elle en souffre. Elle lui avait avoué que le divorce était une chose grave à ses yeux, mais comme c'était sa femme qui était partie et qu'il n'avait jamais été marié à l'église (son ex beau-père était farouchement laïc) et lui n'était pas croyant, elle avait admis que ça avait beaucoup moins d'importance.

Il se coucha, en repassant au ralenti le film de sa journée pour en jouir encore une fois, et ne rêva que de fleurs, de petits oiseaux et de toutes ces petites choses qui font la vie belle et qu'éveillé il trouverait ridicules. Mais on n'est plus militaire dans ses rêves, on reste cependant amoureux.

Lundi matin, atterrissage et retour aux affaires. Il fallait reprendre là où ils en étaient restés : le Capitaine sur son étrange impression et le Lieutenant à l'étude des dossiers de la victime. Il trouva encore d'autres lettres de demandes adressées au maire, certaines assez anciennes, des demandes d'emplois municipaux, des demandes de logement. Restait à savoir si une suite avait été donnée ou non. Ils remontèrent à la mairie pour voir la secrétaire, jeune femme avenante et gracieuse, qui semblait assez vive d'esprit et qui regardait le Lieutenant avec un regard qui en disait long. C'est vrai qu'il était jeune, assez joli garçon et célibataire. Elle examina toutes les lettres et assura qu'il n'y en avait jamais eu trace à la mairie. Encore des coupables potentiels et ils étaient nombreux. Non, décidément, cette enquête tournait au désastre, mais la rigueur, c'est la rigueur et, dût-il y passer le reste de sa carrière, le Capitaine trouverait. A présent, il n'était plus pressé de quitter la vallée, il pouvait prendre tout son temps. Il fallait éplucher l'emploi du temps de tous les habitants du village, il fallait les faire parler un par un, ça prendrait des mois, mais qu'importe, tant qu'il serait près d'Yvonne. Et toujours cette impression que quelque chose clochait dans ce qui lui avait été dit. Il sortit de la mairie, laissant le Lieutenant se faire conter fleurette par la secrétaire et il repartit au Café du Centre, là où il avait eu cette impression la première fois. Il se planta devant la porte et observa le décor.

Bon, récapitulons : Abel Ferry et le cantonnier sortent à onze heures et demie, environ vingt-cinq minutes après la fin du conseil, ils sont bien lestés, mais ils tiennent encore debout et réussiront à arriver chez eux sans encombre, ils ne sont donc pas ivres-morts et ils peuvent voir ce qui se passe. Alors, ils auraient dû voir Grèby assis sur les marches de la mairie ou alors Grèby, le directeur d'école, et Andreux encore en grande conversation. Et les poivrots de café, il y en aurait bien un qui aurait regardé du côté de la mairie et qui aurait vu quelque chose, de là, la vue sur la place était panoramique et il y avait un lampadaire juste au coin de la mairie. À moins que Grèby n'ait été étranglé ailleurs et transporté, mais il habitait à guère plus de cinq minutes de la mairie et juste en face des cités du Centre. Il y en

avait qui mentaient et pas qu'un seul. Il allait reprendre les interrogatoires et en bousculer quelques uns.

Il fit reconvoquer tous les membres du conseil à la gendarmerie, ainsi que Jojo et le tenancier du Café du Centre, un ou deux poivrots aussi, les plus compréhensibles : deux d'entre eux ne parlaient que patois. L'après-midi s'annonçait chargé. Ils arrivèrent presque en même temps vers deux heures. Ils ne parlaient pas beaucoup, se contentant de quelques lieux communs sur le temps, la santé, sujets universels et qui n'engagent jamais à grand-chose.

Le Capitaine et le Lieutenant les firent entrer dans la salle de réunion. Ils auraient pu les interroger un par un mais le Capitaine était persuadé que c'était une perte de temps. Il avait souvent remarqué que, dans une conversation générale qui pouvait tourner à la foire d'empoigne, une étincelle de vérité pouvait jaillir. Ils s'assirent presque en silence et le Capitaine se demandait comment il allait faire pour faire démarrer la conversation et échauffer les esprits. Ce fut le directeur d'école qui attaqua le premier.

- Je suppose que vous nous avez fait tous venir parce que vous soupçonnez l'un d'entre nous. C'est impensable !
- Je ne soupçonne personne, je fais mon travail, et si je reprends la chronologie des faits, je pense qu'il est à peu près impossible que l'un d'entre vous n'ait vu quelque chose qui puisse m'amener à éclaircir le mystère de la mort de M. Grandrupt.
- Vous supposez donc que l'un ou l'autre d'entre nous a menti, continua le cantonnier.
- Je vais récapituler les faits, pendant ce temps vous pouvez réfléchir. Il est un peu plus de onze heures, vous sortez tous de la réunion du conseil. Le maire monte dans sa 2CV et part en direction du col. Le contremaître saute sur son vélo et prend la direction des Graviers. On peut supposer qu'à ce moment-là, M. Grandrupt est toujours vivant puisqu'il reste à discuter sur le parvis de la mairie avec M. Andreux, le directeur d'école, le pharmacien. Pendant ce temps, M. Ferry et le cantonnier traversent la place pour aller boire un dernier verre au Café du Centre. C'est bien ça ?
- Oui, c'est comme ça que ça s'est passé, reprurent-ils tous en chœur, et après, on a plus rien vu.
- C'est là que ça devient étrange. Imaginons deux scénarios : le premier, M. Ferry et le cantonnier boivent un peu beaucoup et se font mettre à la porte du Café du Centre quand le cafetier ferme son bistrot à onze heures et demie. Ils sont bien allumés mais pas ivres morts puisqu'ils réussiront à rentrer chez eux sans encombre ; ils retraverseront la place, le cantonnier prendra la direction du cimetière et M. Ferry celle de la route du col et là, de deux choses, l'une : ou ils voient quatre hommes en grande conversation sur le parvis de la mairie ou ils n'en voient plus qu'un, mais mort. M. Ferry et le cantonnier ne sont pas assez soûls pour ne rien remarquer des quatre hommes ou du mort. Deuxième scénario, M. Ferry et le cantonnier sortent du bistrot et effectivement ne voient rien : les quatre hommes sont partis. Le pharmacien part vers

les Graviers, le directeur d'école vers l'église, M. Grandrupt habite sur la route du col, ainsi que M. Andreux, ils vont donc faire route ensemble. M. Andreux, qui habite plus loin, le voit rentrer chez lui. Pas possible, puisqu'il est mort devant la mairie. Que chacun reprenne le récit de cette demi-heure.

Ferry et le cantonnier soutenaient mordicus qu'il n'y avait plus personne devant la mairie quand ils sont sortis du café, personne, vivant ou mort. Ils n'étaient pas si beurrés que ça, ils avaient bien un peu bu, mais ils tenaient la gnôle, pur produit de chez nous et cent pour cent pur fruit. Il n'y avait personne, vivant ou mort, ils pouvaient le jurer sur la tête de tous les bouilleurs de cru de la région. Andreux n'avait pas fait le chemin avec Grèby, il était parti avant, alors que le directeur d'école et le pharmacien et lui étaient encore en discussion. Il trouvait que les trois hommes n'avaient pas raison et qu'il était trop tard pour essayer de les raisonner. Le pharmacien lui avait emboîté le pas, il était fatigué et avait encore des préparations à faire.

- Monsieur le directeur d'école, vous êtes donc le dernier à avoir vu M. Grandrupt vivant.
- C'est peut-être vrai, mais quand je l'ai quitté, je peux vous jurer qu'il était encore bien vivant. Il se démenait comme un beau diable, en disant qu'il perdait son temps avec tous les imbéciles de la commune qui ne valait pas la salive qu'il dépensait. Ils étaient tous des minables et des malhonnêtes. Je lui ai dit qu'il exagérait, il y avait des hommes bien. Il m'a répondu que s'il y avait seulement un juste, il sauverait la commune, qu'on lui en désigne un. J'ai cru qu'il plaisantait, encore que je ne l'avais jamais vu plaisanter auparavant. Je lui ai dit bonsoir et je suis parti.
- À quelle heure ?
- Je ne sais pas, onze heures vingt, onze heures vingt-cinq, je suis arrivé chez moi à onze heures et demie.
- Donc M. Ferry et le cantonnier étaient encore attablés au Café du Centre.

Tout ça semblait logique, ils ne se contredisaient pas. Le Capitaine sentait qu'il n'avait pas avancé d'un pouce. En tout cas, on pouvait dire avec certitude que, si aucun ne mentait, Grèby n'avait pas été tué devant la mairie, mais entre la place et son domicile et avait été transporté sur les marches de la Mairie. Il quitte le directeur d'école à onze heures vingt-cinq au plus tard, il lui faut cinq minutes pour rentrer chez lui, à onze heures trente, il n'est tout de même pas revenu mort sur les marches, mais il aurait dû être rentré chez lui. Il a donc rencontré son assassin entre la mairie et chez lui, ils ont parlé au moins cinq minutes avant qu'il ne l'étrangle, puis l'assassin transporte le corps après onze heures trente, ça se tient. Mais qui ?

Il n'y avait pas tellement de maisons entre la mairie et le domicile de Grèby, il allait falloir les faire toutes. Quelqu'un avait peut-être entendu quelque chose.

Le Capitaine et le Lieutenant se partagèrent la tâche, l'un, d'un côté de la route, l'autre, de l'autre.

Le Capitaine rentra bredouille, du moins en ce qui concernait l'enquête. Il avait vu le boucher, mais sa chambre donnait sur le derrière de la maison et il se couchait tôt. Il ne pouvait pas aider le Capitaine, mais il pouvait lui tailler une bonne tranche de foie de veau tout frais. Il avait vu le coiffeur qui, lui aussi couchait à l'arrière de la maison. Il ne pouvait donc rien dire, mais il trouva que le Capitaine avait les cheveux un peu longs, il en profita pour lui rafraîchir la nuque. La grande propriété des Albertmann était fermée, mais de toute façon, la maison était trop éloignée de la route et abritée derrière un rideau d'arbres : ils n'avaient pu voir ni entendre quelque chose.

Le Lieutenant revint tout excité de chez le marchand de vin. La grand-mère dormait au-dessus de l'entrepôt et elle avait le sommeil léger. Vers les onze heures et demie, elle avait entendu une voiture s'arrêter devant la maison, une portière claquer, des bruits de voix. Elle était un peu sourde, elle n'avait pas pu comprendre ce qui se disait, mais, c'était sûr, des gens parlaient. La portière avait claqué de nouveau et la voiture était repartie. Elle avait ouvert les volets mais l'avancée du toit, au-dessus de l'entrepôt, ne lui permettait pas de voir devant la maison. Quand la voiture était repartie, il lui avait semblé reconnaître la voiture du maire, il n'y avait que deux voitures semblables dans le pays, celle du maire et celle de Séraphine, une vieille originale qui habite au dessus des Gravières, mais elle ne risquait pas de se trouver dehors à cette heure-là. Le Lieutenant était tout rouge, l'excitation de la découverte, mais aussi un grand coup de Mostabel que lui avait offert le marchand de vin. Il le faisait venir directement d'Algérie, le Lieutenant ne pouvait pas refuser ça.

- La voiture du maire, ça alors !

Le Capitaine n'en revenait pas. Il décida de monter tout de suite à la ferme. Le Lieutenant, peu habitué à l'alcool, ne se sentait pas très bien, il suggéra d'attendre le lendemain et d'aller à la mairie.

- Vous irez voir la secrétaire une autre fois !

Le Capitaine commençait à en avoir assez de cette histoire, il avait envie d'en finir au plus vite.

Le maire sortait juste de l'étable quand ils arrivèrent, c'était l'heure de la traite. Il ne sembla pas surpris de les voir. Il avait l'air fatigué de celui qui manque de sommeil, le Capitaine lui en fit la remarque. Trop de travail et les événements de l'autre soir.

- C'est la vache qui a fait veau, ça s'est mal passé, il a fallu aller chercher le vétérinaire. Elle a été sauvée par miracle, mais le veau était mort-né, quelques centaines de francs foutus en l'air, mais on a sauvé la vache, c'est toujours ça.

Le Capitaine qui n'avait jamais pu se faire à l'odeur du purin, se sentait sur le point de vomir. Le maire était vêtu d'une vieille salopette maculée et ses bottes étaient pleines de fumier, il

portait deux gros seaux de lait. Tout ça tournait sur l'estomac du Capitaine. Il lui fallut toute sa conscience professionnelle pour l'empêcher de sauter dans la camionnette et de filer pleins gaz. Le Lieutenant, qui commençait à retrouver sa lucidité prit la direction des opérations.

- Vous êtes allé chercher le vétérinaire ?
- Bien obligé, j'y arrivais pas tout seul, le veau était coincé et mon commis tournait de l'œil. Je voyais la vache qui s'affaiblissait, j'avais pas la force pour sortir le veau tout seul. J'ai sauté dans la 2CV et je suis parti en priant le bon Dieu que la vache tienne jusqu'à ce que je revienne.
- À quelle heure êtes-vous parti ?
- Je ne sais pas, vers minuit.
- Ne serait-ce pas vers onze heures et demie ?
- Non, je crois pas.
- Vous mentez !
- Pourquoi vous voulez que je vous raconte des histoires ? Qu'est-ce que ça peut faire onze heures et demie ou minuit ?
- Parce qu'on a vu votre voiture à onze heures et demie et qu'on vous a entendu parler avec Grandrupt.
- C'est pas possible, je l'ai pas vu !

Le maire était roublard, habitué aux comices agricoles et au marchandage avec les maquignons.

- Je suis allé directement chercher le vétérinaire et j'avais d'autres choses en tête, fallait sauver la vache, c'est mon gagne-pain vous savez. C'est pas la paye de maire qui nourrit ma famille. C'est bien dommage que le Grèby soit mort, mais j'y suis pour rien et je suis crevé, obligé de veiller la vache. Revenez demain si vous voulez discuter.

Le Capitaine reprenait du poil de la bête, ce gros lourdaud lui faisait monter la migraine. Entre l'odeur d'écurie et le parfum des seringas en fleurs, ça faisait trop pour lui.

- Je veux que vous me disiez à quelle heure précise vous êtes parti.
- J'en sais rien que je vous dis, à l'écurie y a pas de pendule et pour accoucher la vache j'avais pas pris de montre. Le commis, il en a pas non plus. J'ai pas pensé à aller voir l'heure, mais quand je suis remonté avec le vétérinaire, j'ai regardé l'heure au clocher en passant, il était minuit un quart.
- Vous avez pu descendre à onze heures et demie, tuer Grandrupt, le déposer devant la mairie et aller chercher le vétérinaire. Vous aviez le temps de faire tout ça.
- Et pourquoi j'aurais tué mon premier adjoint ? Il me secondait bien et j'avais rien contre lui.
- Il vous méprisait et se servait de vous.
- C'est vous qui le dites et c'était pas une raison.

Il était madré, le vieux bouseux.

Pendant ce temps, le Lieutenant était parti faire un tour. Le Capitaine avait pensé qu'il était allé soulager sa vessie derrière la haie ou bavarder avec la femme du maire.

- Alors que faisiez-vous, en grande discussion avec lui devant chez le marchand de vin ?
- C'était pas moi !

Et le maire avait pris un air buté. Le Capitaine remarqua tout de même qu'il était bien rouge, un peu plus que la rougeur habituelle de son teint de campagnard qui ne crache pas sur la goutte. C'est alors que le Lieutenant revint. Le Capitaine commençait vraiment à se fâcher. Ce cul-terreux se foutait de lui et il n'aimait pas ça. C'était la gendarmerie et l'armée toute entière qui étaient bafouées.

- Et que dites-vous de ceci ? dit le Lieutenant en ouvrant la main.

Le Capitaine et le maire se penchèrent en même temps. Le Lieutenant tenait un morceau de tissu auquel était encore attaché un bouton.

- Ne serait-ce pas un morceau de la chemise de Grandrupt ? Je l'ai trouvé dans votre voiture et je crois le reconnaître. Vous avez bel et bien tué le Grèby devant chez le marchand de vin et après, Dieu sait pourquoi, vous l'avez transporté dans votre voiture pour le laisser sur les marches de la mairie.

Le maire était devenu cramoisi. Le Capitaine crut un instant qu'il allait éclater. Les veines de son cou de taureau étaient aussi grosses que des cornes de bouc, mais il ne disait pas un mot, tout restait à l'intérieur. Le Capitaine recula, on ne savait jamais.

- Qu'avez-vous à dire ?

L'autre restait toujours muet, se contentant d'ouvrir la bouche pour prendre l'air qui semblait lui manquer.

La preuve était accablante. Il ne nia pas mais n'avoua jamais. On ne sut jamais pourquoi le maire avait étranglé son adjoint. Le Capitaine pensa qu'il devait s'agir de quelque chose que Grèby avait découvert et qu'il n'avait pas eu le temps de noter dans ses cahiers. Il supputa que, pour une raison ou une autre, il en avait parlé au maire, l'avait peut-être même menacé de dévoiler ce qu'il savait. Mais ce qu'il ne savait pas c'est qu'il ne fallait jamais s'en prendre à un paysan aussi fort que son bœuf et, surtout, se trouver sur son chemin quand il est sur le point de perdre une vache et un veau. Ils emmenèrent le maire qui était devenu aussi muet que sa fosse à purin.

Le Lieutenant se dit qu'il lui faudrait sûrement retourner le lendemain à la mairie et se sentit tout chose à l'idée de revoir la secrétaire.

Le Capitaine était heureux, lui aussi, de quitter cet endroit qui lui donnait la nausée. Il était si fier d'avoir résolu l'énigme qu'il se dit tout à coup qu'il n'allait pas attendre dimanche pour aller demander la main d'Yvonne.



De la serre au château

Le printemps commençait à montrer son nez, l'hiver avait été rude. Il avait gelé jusqu'à moins trente et la neige tardive avait eu du mal à fondre. Au gros de l'hiver, les congères mesuraient jusqu'à un mètre de haut. On était déjà en mai et on n'avait pas encore arrêté les fourneaux. Mais le soleil de l'après-midi commençait à devenir chaud, les bancs sortaient devant les portes, on avait envie de grand air et de parlottes.

Dédé Pierrel, dit Dédé do Véti, parce que son grand-père était du Valtin, Dédé do Véti donc, sortit de chez lui ce matin de bonne heure pour voir ses serres. Il était grand temps de les remettre en état. Dédé était concierge-jardinier au château. Il logeait à l'entrée du parc dans un petit appartement jouxtant les anciennes écuries, qui servaient à présent de garage. En tant que concierge, il n'avait pour tout travail que de s'assurer que les portes étaient bien closes la nuit, ce qui nécessitait une ronde quand les patrons étaient rentrés. Le reste de son temps, il l'occupait comme jardinier. Et il adorait son métier. L'immensité de la propriété ne lui faisait pas peur, la terre était bonne et tout poussait bien. Le potager donnait aussi mais ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était les fleurs. Il avait planté des massifs partout et ça ne manquait pas de couleurs. Il soignait avec amour les glycines qui grimpaient le long du mur de son logis, la haie de forsythias, la première à fleurir, les deux énormes magnolias au milieu de la pelouse devant le château, et les deux parterres devant le perron, il les garnissait chaque année de fleurs différentes. Sans compter les géraniums qui ornaient toutes les fenêtres du château. Dédé était un horticulteur-né et jamais homme n'exerça son métier avec plus de cœur à l'ouvrage.

Ce matin il se rendait dans la grande serre au bout du potager. C'est là qu'il préparait ses semis, ses replants et qu'il cultivait quelques fleurs d'ornement qui ne supportaient pas la pleine terre. À présent que le temps le permettait, il allait avoir beaucoup de travail et il était heureux. C'était pitié de voir l'herbe jaune et molle, les grands baliveaux noircis par le

gel qu'il n'avait pas taillés court à l'automne. « Il fallait laisser la part de l'hiver » disait son grand-père Donatien qui, comme lui, était un jardinier hors pair. Donatien avait puisé tout son savoir dans *l'Almanach du Grand Messager Boiteux de Strasbourg* et dans l'observation très fine de ce qui se passait sous et dans la terre. Il savait très précisément quand il fallait semer telle ou telle plante. Grâce à l'Almanach, les phases de la lune n'avaient aucun secret pour lui. Il avait transmis tout son savoir à Dédé qui buvait ses paroles comme l'évangile et qui n'oubliait pas chaque année d'acheter *l'Almanach du Grand Messager Boiteux de Strasbourg*, c'était sa bible à lui. Il connaissait aussi tous les dictons du jardinier : « Plante les haricots à la sainte Monique, mais à la saint Claude, ils rattrapent les autres », « À la sainte Catherine, tout bois prend racine », « À la saint Georges l'herbe est haute ou ne rendra pas ». Il connaissait les saints de glace : tant qu'ils n'étaient pas passés, rien n'était sûr. Oui, Dédé était un homme heureux de cultiver son jardin ou, plutôt, celui du patron, mais peu lui importait : la nature était à tous et il avait la chance, chaque matin, d'admirer son œuvre. Ce matin donc, il sifflait la *Samba brésilienne*, un air de soleil et de fête. La bêche sur l'épaule, le plantoir dans la poche, il remontait la grande allée. Les fenêtres du château étaient encore closes. Tous dormaient, seuls les domestiques s'agitaient dans la cuisine pour préparer le petit-déjeuner. Il fit un petit geste de la main à la cuisinière par la fenêtre ouverte et se rendit tout de suite à la serre. Il tenta d'ouvrir la porte, mais quelque chose l'en empêchait, quelque chose de volumineux et de lourd tombé derrière la porte. Il ne pouvait pas pousser. De l'extérieur il ne pouvait pas voir ce que c'était : le bas des parois étaient métalliques et le vitrage ne commençait qu'à environ un mètre vingt du sol. Il contourna la serre pour passer par la porte de derrière. Un mauvais pressentiment lui serrait le ventre. L'odeur d'humus le rassurait un peu, mais il était sûr que quelque chose de terrible était arrivé. Il ne se trompait pas. Il eut vite fait de se rendre compte que la masse informe affalée derrière la porte était en réalité un corps recroquevillé sur lui-même. Il lui sembla que c'était un corps de femme et il eut peur de reconnaître Fanny, la gouvernante. Il se sauva à toutes jambes pour aller chercher quelqu'un. À trop vivre parmi les fleurs, on ne sait plus quoi faire avec les humains et encore moins quand ils sont morts. Il se précipita au château dans l'espoir d'y trouver Fanny en bonne santé et fidèle à son poste, mais il ne trouva que Constance, la cuisinière, et Maurice, le chauffeur. Eva, la femme de chambre, et Simone, la bonne d'enfants, arrivaient plus tard. Personne n'avait vu Fanny. Elle habitait le château et d'habitude c'était elle qui descendait la première et qui ouvrait les portes. Ce matin, c'était Constance, la cuisinière, qui avait ouvert, elle arrivait du village et avait les clés de l'office. Maurice, le chauffeur, avait l'habitude de passer boire un café avant d'aller sortir la voiture. Il ne l'avait pas vue non plus. Quand Dédé eut raconté sa terrible découverte, Maurice s'empressa d'aller téléphoner à la gendarmerie avant d'aller réveiller Monsieur. Constance essayait de remonter Dédé avec une petite *goutte*.

Pourquoi les gens se lèvent-ils si tôt pour aller tuer leurs semblables, pensait le Capitaine en s'extrayant de son lit douillet. Et en ce moment où j'ai tant à faire ! Quel jour sommes-nous ? Lundi, et je me marie samedi ! Ce qui aurait dû le mettre en joie le paniquait plutôt. Bien sûr, il était heureux d'épouser Yvonne, mais c'était tous ces préparatifs qui le contrariaient : le

repas de noce, la cérémonie. Lui qui ne croyait ni à Dieu ni à Diable, il allait se marier à l'église. Il ne se souvenait plus depuis quand il avait assisté à une messe. Quand fallait-il se lever, s'asseoir, s'agenouiller : toutes ces simagrées qu'il faut faire pour paraître un bon chrétien ? Si encore il avait été au milieu de la foule, il aurait fait comme les autres, mais il serait tout seul, avec seulement Yvonne à son côté, et ce ne serait pas facile de loucher pour regarder ce qu'elle faisait sans que cela se voie. Et il n'avait gardé aucun souvenir des répons en latin. Il comptait sur la surdité du curé pour masquer ses maladresses. Oui, tout ça le rendait malade, il avait l'impression de devoir passer un examen et d'être un véritable cancre. Pour la mairie, ça allait, lors de son premier mariage, la cérémonie avait été expédiée assez rapidement ; il espérait que ce serait la même chose, cette fois-ci. Le nouveau maire, le pharmacien, n'était guère bavard. Après l'emprisonnement du précédent qui avait tué son premier adjoint, il avait fallu trouver une autre tête de liste et ça n'avait pas été facile. D'autant plus que la liste unique qui se présentait devant les électeurs depuis des années avait éclaté. Par on ne sait quel mystère ceux qui s'étaient alliés depuis si longtemps ne pouvaient soudain plus se voir. La personnalité de l'ancien maire était sans doute le ciment qui les unissait. Il y avait donc eu deux listes aux élections anticipées : une liste communiste et une liste de droite. Pour comble, il y avait eu ballottage. On avait revoté, la campagne avait été houleuse. On s'était battu dans les bistrots, on avait beaucoup parlé dans les magasins, enfin la liste de droite l'avait emporté d'une très courte tête. Et c'est le pharmacien, presque à son corps défendant qui avait été élu maire. Il accomplissait son devoir avec le strict minimum d'entrain : il avait trop à faire dans sa pharmacie et son premier adjoint, l'épicier, encore plus. Enfin, le village avait un maire et on pouvait espérer qu'il le garderait. Le tempérament flegmatique du pharmacien ne donnait pas à penser qu'il puisse sortir de ses gonds pour tuer un de ses administrés. Il faut toujours se méfier de l'eau qui dort, aurait dit sa grand-mère, mais il allait bien tenir jusqu'à la fin de la semaine, qu'il puisse épouser Yvonne, après on verrait. Le Capitaine croisa les doigts pour qu'il ne soit pas l'auteur du crime d'aujourd'hui, pour un peu il se serait mis à prier. Il prit tout de même le temps de se préparer un café ; le mort ne serait pas plus mort dans une demi-heure.

Le Lieutenant avait déjà sorti la camionnette et préchauffé le moteur, il n'eut qu'à s'installer. La route ne serait pas bien longue jusqu'au château. Le Lieutenant gara le véhicule devant le logement de Dédé. Les deux allées en demi-cercle qui se rejoignaient devant le perron étaient trop visibles de la route, il valait mieux rester discrets, conseilla le Lieutenant qui connaissait si bien les gens du village. Il était encore tôt, mais il ne tenait pas à avoir un attroupement devant le château. Dédé do Vėti les attendait sur le banc devant sa porte, il semblait écrasé par le sort. Parti de si bonne humeur pour attaquer sa journée de travail et se retrouver devant un cadavre, il y avait de quoi assommer un homme. À contrecœur, il accompagna les deux gendarmes jusqu'à la serre : c'était un sensible, il ne supportait pas l'idée de la mort. Il n'avait touché à rien, risquait pas ! Les autres non plus. Ils durent entrer dans la serre eux aussi par la porte de derrière. Les portes n'étaient jamais fermées à clé, les serrures étaient toutes rouillées et il n'y avait rien à voler à part des plantes. Rien, jamais, n'avait disparu. Ils trouvèrent le corps de la pauvre femme étendu sur le sol, le long de la

porte de devant. Elle portait un manteau de lainage, était chaussée d'escarpins à talons hauts, ses cheveux étaient couverts d'un foulard. À première vue elle semblait avoir été frappée à la tête, le foulard était plein de sang et une bêche ensanglantée avait été jetée un peu plus loin. Elle avait été prise par surprise, car il n'y avait pas trace de lutte. L'assassin était caché et l'avait frappée par derrière. Le Docteur Pommier allait arriver. Il habitait à deux pas et on était allé le chercher. Il allait leur en apprendre plus. Que pouvait bien faire cette femme dans la serre ? À en juger par ce qu'il voyait d'elle, le Capitaine pouvait se rendre compte qu'elle n'était plus de première jeunesse et, si elle n'avait pas un physique de star, elle n'était ni grosse ni laide. On avait pourtant du mal à l'imaginer ayant un rendez-vous galant, et surtout dans un tel endroit. Ils attendirent le médecin en silence. La serre était immense, il y régnait une atmosphère froide et humide. Les vitres étaient couvertes de buée car le soleil commençait à les chauffer. Plutôt lugubre comme ambiance, mais l'heure n'était pas à la rigolade. Lorsque le médecin arriva, tous étouffèrent un « ouf » de soulagement. Il leur demanda de l'aider à étendre le corps dans l'allée centrale et l'examina posément. Elle était probablement morte tard dans la soirée. C'est une fracture du crâne qui avait mis fin à ses jours. Ils quittèrent la serre après avoir donné l'autorisation d'emporter le corps à la morgue de l'Hôpital, le médecin se chargeait de l'opération de transport.

Ils se rendirent au château où le propriétaire les attendait. M. Gallottin avait pris un rapide petit-déjeuner et les pria de le suivre dans son bureau, une vaste pièce qui donnait sur le parc à l'arrière de la bâtisse. Toujours aussi hautain, pensa le Capitaine, en tout cas il ne semble pas tellement affecté par la mort de sa gouvernante. Le Capitaine se plut à penser un instant que c'était lui le coupable et que, tout hautain qu'il soit, il réalisait son rêve de lui passer les menottes et de le traîner ainsi devant tous ses ouvriers réunis sur la place du village. En tout cas, chez ces gens-là, il était clair qu'on n'étaillait pas ses sentiments, si toutefois on était capable d'en avoir. Madame vint les rejoindre, une grande et belle femme, qui, elle, avait les yeux rouges de quelqu'un qui a pleuré. Le Capitaine qui, décidément, ne pouvait éprouver la moindre sympathie pour le sieur Gallottin s'adressa directement à elle. Elle répondait très simplement, mais clairement et efficacement. Fanny était à leur service depuis plus de dix ans. Elle était seule au monde. Issue d'une famille juive alsacienne, elle avait été déportée avec tous les siens. Elle seule avait eu la chance d'en revenir. Après la guerre, elle n'avait plus voulu retourner dans son village. Elle était venue dans les Vosges et, après avoir servi dans plusieurs familles, elle avait trouvé cette place chez les Gallottin. Comme tous ceux qui avaient connu l'horreur des camps, elle n'en parlait pas. Elle ne parlait pas beaucoup d'ailleurs, mais faisait son travail à la perfection et était aimée de tous, même des domestiques qu'elle commandait avec fermeté, mais humanité. Madame n'avait aucune idée de ce qu'elle était allée faire dans la serre, elle était presque sûre que la gouvernante n'y allait jamais. On lui avait assigné un petit appartement au premier étage où elle vivait seule, elle ne recevait jamais personne. Non, bien sûr, il ne lui était pas interdit de recevoir, c'est seulement qu'elle ne fréquentait personne.

Le Capitaine et le Lieutenant se firent conduire à son appartement. Il était composé d'une chambre, d'un petit salon y attenant, d'un coin cuisine et d'une salle de bains. C'était petit, mais coquet. Le mobilier était ancien, mais de bon goût. Les Gallottin n'étaient pas avares pour leur personnel. Il y avait peu de choses personnelles, des vêtements dans la penderie, peu nombreux, mais de très bonne qualité et élégants. Quelques vieilles photos encadrées sur la commode. Sur l'une, un couple de mariés, sévères et pénétrés, sans doute ses parents, à en juger par leur tenue. Sur une autre le même couple plus âgé, toujours aussi grave et triste, en compagnie de deux fillettes. Encore une autre sur laquelle posaient, fières, deux adolescentes et enfin une dernière qui représentait, beau et triomphant, un jeune homme en costume alsacien. Dans un des tiroirs de la commode, le Capitaine trouva un coffret en marqueterie qui contenait des papiers et des lettres. Les gendarmes emportèrent les photos et le coffret. En redescendant, ils passèrent par la cuisine pour parler aux domestiques : la cuisinière, la femme de chambre et la bonne d'enfants.

Eva, la femme de chambre, était, de par son travail, la plus proche de Fanny. Elle aussi avait les yeux rouges. Visiblement, elle aimait bien Fanny, à moins que ce ne soit qu'un accès de sensiblerie.

- Elle était gentille, et tous les malheurs qu'elle avait connus, elle en parlait pas beaucoup, mais on sentait que c'était une femme qui avait souffert. Et toujours toute seule, sans famille, pas de mari, pas d'enfant, c'était pitié. Ma mère disait qu'elle portait le malheur sur sa mine.
- Vous vous entendiez bien avec elle ?
- Il fallait pas s'amuser, elle vous passait pas de fautes, mais elle était juste et quand on allait pas bien, elle le sentait et elle vous aidait.
- Elle vous parlait de ce qu'elle faisait en dehors du travail ?
- Pas beaucoup. Je n'ai jamais vu quelqu'un venir la voir. Je n'allais jamais chez elle ; elle s'occupait toute seule de son logement.
- Vous ne savez pas ce qu'elle faisait quand elle n'était pas de service ?
- Elle allait au cinéma. Elle aimait le cinéma, elle y allait tous les dimanches.
- Toute seule ?
- Oui, elle était toujours à la même place et toute seule. Moi j'y vais avec mes copines. Je la voyais et quand j'y allais pas, elle me racontait le film le lundi matin, en faisant les chambres. Quand elle parlait cinéma, elle était bavarde.
- Et à part le cinéma du dimanche après-midi ?
- Je sais pas !

Elle se remit à pleurer doucement.

- Hier c'était *L'enfant à la voix d'or* avec Joselito. Je suis sûre qu'elle avait bien aimé.
- Vous l'avez vue hier au cinéma ?
- Oui, je crois, enfin je suis pas sûre. J'étais pas avec mes copines, j'étais avec le Michel Eustache alors j'ai pas fait attention.

Simone, la bonne d'enfants confirma que Fanny était une femme bonne et aimée, bien que très secrète. Elle ne parlait jamais d'elle, elle ne se plaignait jamais et ne supportait pas qu'on dise du mal des autres. Elle aussi y était allée de sa petite larme.

La matinée touchait à sa fin, les deux gendarmes se retirèrent. Ils allaient vérifier quelques petites choses et ils reviendraient l'après-midi s'il était besoin. M. Gallottin leur fit dire qu'il ne pourrait pas les attendre. Il avait une réunion importante, mais Madame se tiendrait à leur disposition. Elle ne sortirait pas, il lui fallait réorganiser la maison en l'absence de la gouvernante. Le Capitaine se dit que c'était très bien ainsi, il avait eu sa dose de Gallottin pour la journée. Il n'était quand même pas Capitaine de gendarmerie pour se faire traiter comme du pipi de chat par une espèce d'aristocrate « après » la lettre.

Après un repas vite expédié, le Capitaine se remit au travail. S'il voulait que son mariage se déroule dans les meilleures conditions possibles, il fallait que cette enquête soit résolue. Il savait que, cette fois-ci encore, il n'allait pas être au bout de ses surprises quant à ce qui pouvait se passer dans le village. Mais maintenant il n'était plus aussi naïf et il s'attendait à tout. Le tueur de femme mûre ne le surprendrait pas. Il commença par le contenu du carton qu'ils avaient rapporté. Pour les photos, rien que de banal : les parents, la sœur et un jeune homme, soupirant de jeunesse, sans doute. Il allait creuser de ce côté, mais, puisque personne ne voyait jamais personne dans l'entourage de la gouvernante, il semblait avoir disparu. Mort en déportation ou à la guerre ou, plus probablement, parti faire sa vie ailleurs. Les lettres étaient toutes de vieilles lettres, des lettres familiales datant d'avant la guerre, puis des lettres officielles. La gouvernante avait fait des recherches après la guerre pour retrouver sa sœur. Sans résultats, semblait-il. Les recherches avaient été interrompues une dizaine d'années plus tôt. Aucun document n'apportait de réponse. La sœur semblait s'être volatilisée. La mort des parents avait été attestée, celle de la sœur, non. On n'avait pas retrouvé sa trace dans les archives du camp. Un paquet de lettres entourées d'un ruban rose restait à parcourir, celles du jeune homme de la photo. Le Capitaine commençait à en avoir assez. Il verrait plus tard pour l'amoureux. Il appela le Lieutenant qui s'affairait aux affaires courantes et tous deux reprirent le chemin du château. Ils n'avaient pas vu le chauffeur ni l'homme à tout faire, un pauvre bougre un peu simple d'esprit qui vivait à l'hôpital et qui venait effectuer quelques travaux pas trop compliqués pour s'occuper. Il était peu probable d'en tirer quelque chose, mais quelquefois dans les délires des fous apparaît une pépite de vérité, il fallait pelleter beaucoup et avoir l'espoir.

Le chauffeur venait juste de rentrer. Il était allé amener M. Gallottin au train. C'était un bel homme encore jeune à l'allure fière, voire arrogante. Il portait un costume sombre qui lui seyait bien. Le Capitaine le fit venir au château. Madame avait mis le petit salon à sa disposition pour interroger le personnel. L'homme ne savait rien, la veille, il n'était pas de service. M. Gallottin ne lui demandait pratiquement jamais de travailler le dimanche. Si les Gallottin sortaient ce jour-là, c'était en famille et alors M. Gallottin prenait la petite voiture et conduisait lui-même. Le samedi après-midi, il procédait à un grand nettoyage de la voiture

et il rentrait chez lui jusqu'au lundi matin. Il habitait le rez-de-chaussée d'une maison appartenant aux établissements Gallottin, un peu plus haut dans le village. Il n'était pas très bavard et n'avait visiblement pas envie de dire ce qu'il pourrait éventuellement savoir. Le Capitaine n'insista pas : il commençait à connaître les habitants du coin. Quand ils ne voulaient pas parler ce n'était pas la peine de perdre son temps. Quant à ceux qui parlaient ce n'était pas ceux qui en disaient le plus. Le chauffeur, de par son métier, était appelé à voir et à entendre des choses qu'il lui était interdit de raconter. La discrétion était pour lui une seconde nature. Si on le poussait, il se retrancherait derrière le secret professionnel. Il suffisait d'attendre, les fruits trop mûrs finissent par tomber. Le Capitaine fit venir le simple dont il ne tira rien non plus. Il ne semblait même pas comprendre les questions et répétait sans cesse : « Fanny gentille avec Baba, elle donne des bonbons mais Fanny pas contente quand on est pas gentil. Moi j'suis gentil, toujours. Non, Fanny pas contente quand on est méchant. Moi j'suis pas méchant, Fanny elle dit qu'on doit être gentil et pas méchant. » Rien à en tirer. Le Capitaine retourna ensuite à la cuisine. Constance n'avait pas encore commencé à préparer le repas du soir, elle astiquait son fourneau. Elle proposa un café au Capitaine qui ne refusa pas et encore moins la petite goutte qui allait avec. « Distillée avec les fruits du verger, rien que du naturel », dit elle en accompagnant le Capitaine. C'était une grande et forte femme qui adorait son métier. Elle avait appris à cuisiner avec sa mère qui servait déjà chez les parents Gallottin. Elle avait pris la relève et ne sortait pas beaucoup de sa cuisine. Elle s'entendait bien avec Fanny, tout le monde s'entendait bien avec elle. Comme toute personne qui savait ce qu'était la souffrance, la gouvernante n'attachait aucune importance à ces petites choses qui empoisonnent les relations humaines. Elle savait que la vie est courte et qu'il ne sert à rien de la compliquer avec des mesquineries, des jalousies. Elle n'avait pas assez de temps pour détester les gens, elle aimait tout le monde et elle était toujours prête à les aider. Constance avait l'air d'être, elle aussi, une bonne personne. Les deux femmes devaient probablement se comprendre.

Non, Constance n'avait aucune idée de qui pouvait en vouloir à Fanny et surtout au point de lui fendre le crâne. « C'est pas possible, c'est pas possible ! » répétait-elle.

Et pourtant si, c'était possible. Le Capitaine finissait son café quand un petit garçon entra dans la cuisine. Il avait sept ou huit ans, une bonne bouille. Il était rouge et haletant : il avait couru.

- C'est toi, le gendarme ? dit-il au Capitaine.
- Oui.
- Tu vas nous mettre tous en prison ?
- Certainement pas, seulement celui qui a fait du mal à Fanny.
- Celui qui l'a tuée ?
- Monsieur Jean ! s'écria Constance, ce n'est pas bien !
- J'aime pas quand tu m'appelle Monsieur, c'est comme si j'étais grand. Elle est bien morte, Fanny, et c'est quelqu'un qui l'a tuée.

- C'est vrai, répondit le Capitaine, et je cherche qui c'est.
- C'est pas moi, je l'aimais bien, Fanny.
- Je sais que ce n'est pas toi.
- Alors, j'irai pas en prison.
- Puisque ce n'est pas toi !
- Monsieur Jean, je vais vous donner votre goûter et vous irez dans la salle de jeux. Vous savez que vos parents n'aiment pas vous voir traîner dans la maison.
- Je suis toujours tout seul ! Ici, il y a toujours du monde, je peux rester un peu ?
- Taratata, faites ce que je vous dis, Simone doit vous chercher.
- Elle s'occupe de Marie et de Claire, elle n'a pas le temps de s'occuper de moi.

Il but son verre de lait, mangea sa tartine de confiture et repartit en courant. Le Capitaine eut un petit pincement au cœur en voyant l'air triste du petit garçon. Il ne s'attarda pas non plus.

Il fit un crochet par le centre pour aller voir Yvonne. Elle rentrait de chez la couturière pour un dernier essayage, son tailleur de noce était presque terminé. Elle l'avait voulu simple, mais chic. Elle ne lui expliqua pas comment il était, il fallait que ce soit une surprise. Chez la couturière, on ne parlait que de la mort de Fanny. On venait de se rendre compte que personne ne connaissait vraiment cette femme. On avait coutume, lors de la mort de quelqu'un, de parler longuement de sa vie, d'évoquer les souvenirs qu'on avait en commun, les anecdotes et là, rien. Elle n'allait pas à l'église puisqu'elle était juive. On savait qu'elle était alsacienne, mais personne ne lui connaissait de famille ou de relations. Cette femme était un mystère, mais tellement bonne que pas une commère n'avait osé colporter sur son compte quoi que ce soit de vrai ou de faux. Yvonne avait un peu fréquenté le château. À un moment où, après son mariage, elle cherchait du travail, Madame lui avait fait faire des extras lors des grandes réceptions. Elle allait aussi garder les enfants quand la bonne était malade ou s'absentait. Elle ne pouvait pourtant pas dire grand-chose sur Fanny. Celle-ci lui avait parlé brièvement de sa sœur et de la déportation, mais jamais d'un jeune homme qu'elle aurait fréquenté dans sa jeunesse. Il resta avec elle, mais ils n'abordèrent plus le sujet de l'enquête : ils avaient d'autres choses à se dire. Le Capitaine regagna son appartement de fonction, le cœur en fête et les yeux allumés par l'amour et le kirsch de ferme de la mère d'Yvonne. Il se coucha de fort bonne humeur, en se disant qu'il n'en avait plus pour longtemps à le faire seul. Il s'endormit comme un bébé.

Il était dans la serre, il se demandait ce qu'il faisait là. Son mariage allait avoir lieu dans moins d'une demi-heure et il portait encore son uniforme de tous les jours. Il fallait qu'il rentre vite se changer, mais il n'avait pas remarqué, dans l'allée, les plantes rampantes qui lui enserraient les pieds. Il essayait de les écraser avec le talon de ses bottes, mais elles s'accrochaient de plus en plus et, déjà, il ne parvenait plus à soulever les pieds. Elles s'accrochaient maintenant au bas de son pantalon et il était fixé au sol. Il se mettait à crier au fur et à mesure qu'elles prenaient possession de son corps. Les plantes se mettaient à

fleurir, de grosses fleurs multicolores qui attiraient les insectes. Tout un nuage bourdonnait autour de lui. Il criait toujours et Gallottin arrivait avec une paire de ciseaux à ongles. Il vociférait : « Comment voulez-vous que je vous délivre avec ça ? Et puis d'abord, c'est votre faute, depuis que vous êtes arrivé tout le monde meurt dans le village, vous nous portez malheur. Je vais bientôt devoir fermer mes usines, faute d'ouvriers. Repartez d'où vous venez, on ne veut pas de vous ici ! » Le Capitaine ne s'entendait même plus hurler avec tous ces insectes et il commençait à étouffer. Les plantes lui comprimaient le thorax. Gallottin coupait de petits morceaux de tiges qu'il jetait en l'air avec des pétales de fleurs, au milieu d'essaims de mouches et de guêpes, et semblait s'amuser comme un gosse.

- Aidez-moi, je dois aller me marier !

Gallottin riait à gorge déployée.

- Vous marier ! Mais le maire a tué le curé, le garde-champêtre a tué le maire cette nuit à l'abattoir, et tous les enfants de chœur ont été empoisonnés par la mariée. Plus d'enfants de chœur, plus de mariage ! Compère Guilleri, vous avez voulu passer par la Lorraine avec vos sabots, eh bien, dansez maintenant, dansez la capucine, Jeanneton prend sa faucille et coupe la tête du chevalier du Gué sur le pont d'Avignon. Marlborough ne reviendra plus. Ainsi soit-il !
- Monsieur Gallottin, aidez-moi, je ne recommencerai plus.
- Ainsi soit-il, j'ai dit !

Une tige de liseron lui pénétrait la bouche, tandis qu'un chèvrefeuille lui faisait éclater le crâne.

C'est le craquement de ses os qui le réveilla. Il était encore très tôt, mais, le cœur palpitant, il se leva et se fit un café. Il ne put s'empêcher de se repasser son rêve. Depuis qu'il était ici, il n'avait pas manqué de travail. Les habitants du lieu avaient la fâcheuse manie de régler leurs affaires par le meurtre. Mais la nature humaine était la même partout et le sentiment du devoir accompli quand il avait arrêté le meurtrier, ne lui déplaisait pas. En tout cas, il préférait mener les enquêtes plutôt que de s'occuper d'accidents ou de plaintes pour vol.

Mais cette enquête le tracassait au plus haut point : une femme mystérieuse, l'ambiance du château et surtout le fait qu'il fallait à tout prix boucler cette enquête avant la fin de la semaine s'il voulait emmener Yvonne en voyage de noce. Il avait déjà tout prévu. Ils partiraient pour Marseille où vivait une de ses tantes. Elle lui avait réservé une chambre dans un petit hôtel qui donnait sur une calanque. Il ne ferait pas encore trop chaud, ils pourraient visiter la région.

Le Lieutenant comme à son habitude était arrivé avant lui au bureau. Il avait continué à épilucher le contenu du carton rapporté de chez Fanny, il avait lu les lettres de l'Alsacien et commencé les recherches. Il avait appelé la gendarmerie du village d'où les lettres avaient été postées. Il attendait la réponse pour la fin de la matinée. Le Capitaine lui posa la

question traditionnelle. Non, il n'était pas allé rendre visite à sa mère, source inépuisable de renseignements sur la vie du village. Depuis qu'il fréquentait la secrétaire de mairie, il allait moins souvent manger chez sa mère. Il perdait ainsi beaucoup d'occasions d'apprendre des choses importantes pour les enquêtes en cours. Mais le Capitaine ne pouvait lui en faire grief, entre amoureux ils se comprenaient. Et la secrétaire de mairie connaissait bien, elle aussi, quelques secrets du village, ça compensait. Elle était une amie d'Eva, la femme de chambre, qui se confiait souvent à elle. Le Dédé do Véti, il n'était pas tout blanc. Il aimait bien les fleurs, mais il avait aussi d'autres amours, entre autres la bouteille. On l'avait souvent vu couché dans ses parterres et quand il avait bu, il ne craignait pas de lutiner les jeunes femmes. Eva en savait quelque chose. C'est vrai qu'elle avait la cuisse légère : en beau brin de fille qu'elle était, les soupirants ne manquaient pas et elle en profitait. Mais le Dédé était un peu vieux pour elle. Elle avait beau le repousser vigoureusement, il revenait sans cesse à la charge. Elle n'était sans doute pas la seule à subir ses assauts. Si ça pouvait faire excuse, on pouvait dire qu'il avait une femme qui n'inspirait guère le désir, un vrai remède contre l'amour. Car, en plus d'être laide, elle était franchement désagréable. On comprenait qu'apparié à une telle moitié le Dédé se console avec la bouteille et les rêves de jolies filles. Aurait-il pu s'en prendre à Fanny ? Elle ne savait pas, mais c'était bien possible. Enfin, il n'avait fait qu'essayer jusqu'alors. Selon Eva, il n'avait que le geste et la langue, mais avec un coup de trop, on ne savait jamais.

En fin de matinée, la gendarmerie alsacienne avait localisé l'ancien fiancé de Fanny. Il était avocat à Mulhouse. Le Capitaine l'appela immédiatement. C'était bien le jeune homme en habit alsacien dont Fanny gardait les lettres et la photo. Ils avaient été amoureux et fiancés avant la guerre. Ils auraient dû se marier mais toute la famille de Fanny avait été dénoncée, arrêtée, puis déportée dans un camp en Allemagne. Après la guerre, il avait tenté de la retrouver, mais en vain. Il avait contacté toutes les instances possibles, puis avait fini par croire qu'elle était morte et quand il avait enfin eu de ses nouvelles, deux ans après la fin de la guerre, il était marié et déjà père de famille. À la libération du camp, elle était si malade qu'elle avait été transportée dans un hôpital en Belgique où elle était restée des mois entre la vie et la mort. Lui, avait quitté le village pour s'installer à Mulhouse après ses études. Plus rien n'était possible entre eux. Il ne l'avait jamais oubliée, elle non plus ; ils se donnaient des nouvelles de temps en temps. Il parut accablé en apprenant la mort de Fanny.

Non, il n'était jamais venu la voir. Elle, lui avait rendu visite une fois, mais ça les avait trop perturbés. Elle n'était jamais revenue. Ils se contentaient donc de s'écrire une ou deux fois par an. Mais, il y avait environ trois semaines, il avait reçu une lettre d'elle. Elle lui disait qu'elle avait besoin de lui. Dès qu'elle pourrait elle viendrait à Mulhouse, car une de ses connaissances nécessitait les services d'un avocat. Elle n'en disait pas plus et ne donnait pas le nom de la personne. Il lui avait répondu qu'elle pouvait venir quand elle voulait, mais elle n'avait plus donné signe de vie. Le Capitaine lui demanda s'il pouvait lui faire parvenir la lettre et lui présenta ses condoléances. C'était la seule personne qui avait eu des liens avec elle.

Tout était bien étrange. Que pouvait bien signifier ce nouvel élément ? Fanny avait eu besoin d'un avocat, mais pas pour elle-même, sinon elle aurait tout dit dans sa lettre. C'était vraiment étrange. Elle ou quelqu'un d'autre allait porter plainte, traduire quelqu'un en justice, mais qui et pourquoi ? Ils avaient interrogé tout le monde, les témoignages concordaient. Que faire de plus, sinon tout recommencer ? On était déjà mardi, il ne restait plus que trois jours pour agir.

Après le repas, ils se remirent en route. Retour au château, mais en passant devant la maison du chauffeur, ils s'arrêtèrent. Celui-ci était parti à son travail. Ce fut sa femme qui les reçut. Une petite femme toute menue, avec un air apeuré. Les deux gendarmes essayèrent de la rassurer, mais en vain. Elle les regardait comme une souris grise prise au piège. Le Capitaine se demanda un instant si elle n'était pas un peu simple d'esprit. Le Lieutenant eut un peu plus de succès : elle se détendit, mais restait néanmoins sur ses gardes. La maison était d'une propreté absolue, on aurait pu manger à même le sol. Aucune trace de désordre, c'était une maison impersonnelle et triste, comme une maison sans âme. Elle portait une robe impeccable en jersey à manches longues et à col montant. Pas un cheveu ne dépassait de son chignon tiré. Elle était plutôt belle, mais insignifiante. Elle frottait sans arrêt ses mains l'une contre l'autre. Elle ne connaissait pas beaucoup Fanny, elle ne sortait pas beaucoup de chez elle. Avec deux enfants très jeunes, vous comprenez ? Et son mari qui n'était pas souvent là, elle avait beaucoup à faire. C'est son mari qui faisait les courses, elle ne faisait que s'occuper des enfants et de la maison. À cette heure-là, les enfants étaient à l'école et elle avait encore du travail, elle était triste pour Fanny. Non, son mari n'était pas allé au château, dimanche. Il était resté avec elle, puis, dans la soirée, il était allé jouer aux cartes au Cercle, il était rentré tard, elle était déjà couchée.

Elle leur offrit un café, mais les deux hommes sentaient que le cœur n'y était pas, ils refusèrent.

En remontant dans la camionnette, le Lieutenant était songeur.

- Vous ne l'avez pas trouvée bizarre, mon Capitaine ?
- Pas loin d'être idiot.
- Non, on aurait plutôt dit qu'elle avait peur.
- Peur de quoi ?
- Je ne sais pas, elle regardait sans arrêt par la fenêtre comme si elle craignait de voir arriver quelqu'un.
- C'est vrai.
- Et cette robe, on ne met pas une robe comme ça pour faire le ménage ou la lessive. On n'est plus en hiver, elle devait mourir de chaud.
- Et cette manie de la propreté, on aurait dit que personne n'était jamais entré dans cette maison.

- Je ne vois pourtant pas cette petite bonne femme tuer Fanny qui avait une bonne tête de plus qu'elle. Et si elle était entrée au château, on l'aurait remarquée : elle n'avait rien à y faire.
- Je pense qu'elle a peur de son mari, continua le Lieutenant.

Ils arrivaient au château. À peine sortis de la camionnette, ils faillirent être renversés par le petit Jean qui déboulait de la grande allée sur son vélo.

- Bonjour, mon Général !
- Je ne suis pas général, je suis capitaine.
- C'est pas pareil ?
- Non, répondit le Capitaine, amusé.
- Tandis que le Lieutenant gagnait le château, le Capitaine fit une pause avec le garçonnet.
- Tu conduis comme un chauffard.
- Non je conduis très bien, le chauffeur le dit.
- Ah bon, il dit que tu conduis bien ?
- Oui, dans la cour, il me laisse m'asseoir entre ses jambes et je conduis la voiture. Mais il ne faut pas le dire à papa.
- Il te laisse conduire la voiture ? Il est gentil ?
- Oui, un peu.
- Comment ça, un peu ?
- Des fois, il veut pas et se met en colère, je sais pas pourquoi. Comme dimanche.
- Dimanche, il est venu au château ?
- Oui, il cherchait Fanny. Il m'a demandé si je l'avais pas vue, j'ai dit non. Il est reparti, il avait l'air très en colère, il m'a poussé.
- Tu es sûr que c'était dimanche ?
- Oui, on avait été promener à Longemer et cueillir des jonquilles.

Le Capitaine se dit qu'il tenait quelque chose.

- Et Fanny ? Elle n'était pas là ?
- Non, je l'avais pas vue.
- Merci, tu es un brave garçon.
- Salut, mon Général ! Et il renfourcha son vélo et démarra en trombe.

Le Capitaine rejoignit le Lieutenant qui n'en tirait pas plus des domestiques. Non, décidément cette histoire virait au cauchemar. Plus ils avançaient, plus ils pataugeaient. Le chauffeur était venu au château dimanche mais Fanny n'était pas là. De plus il y était venu de bonne heure, puisque le gamin l'avait vu. À l'heure où Fanny était morte, il devait être couché. Et que lui voulait-il à Fanny, le chauffeur ?

Le Capitaine eut beau cuisiner tout le monde, personne ne savait rien de plus, personne n'avait vu le chauffeur le dimanche après-midi au château et personne n'avait vu Fanny non plus. Il est vrai que, le dimanche après-midi, il n'y avait guère que Madame et Dédé qui

auraient pu les voir. Avant de regagner la gendarmerie, le Capitaine décida d'aller faire un tour au Cercle. Il était déjà plus de dix-huit heures, il y aurait du monde. C'était souvent qu'en sortant de l'usine les ouvriers allaient faire une partie de cartes avec les copains pour se délasser d'une longue journée de travail. Le Cercle était situé au-dessus du cinéma, à côté du gymnase et du terrain de football. Il n'y avait pas grand monde. Dans le gymnase des jeunes filles en short répétaient des mouvements d'ensemble sur un rythme scandé par la monitrice. De jeunes garçons faisaient des tours de stade sur la cendrée. Au cercle, deux jeunes hommes jouaient au billard et quatre plus vieux tapaient une belote. Ils ne daignèrent même pas lever la tête. Les deux gendarmes durent attendre qu'ils aient fini de compter les points pour les faire parler. Oui, dimanche soir ils avaient bien joué avec le chauffeur. Ils avaient organisé une sorte de tournoi. Les équipes s'affrontaient jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'une qui remporterait la mise que chacun avait déposée pour participer. Le chauffeur et son équipe n'étaient pas allés bien loin et même que ça avait failli se terminer mal. Les gars de son équipe l'accusaient de les avoir fait perdre. Il n'avait pas la tête à ce qu'il faisait et il ne comptait pas les cartes. Il les abattait n'importe comment, sans tenir compte des atouts. Il s'était vexé, avait jeté ses cartes et était sorti.

- Quelle heure était-il ?
- Environ neuf heures.
- Sa femme a dit qu'il était rentré bien plus tard souffla le Lieutenant en aparté au Capitaine.

L'un des joueurs de billard s'avança vers eux.

- Vous lui voulez quoi, au chauffeur des Gallottin ?
- Rien de spécial. Nous enquêtons sur le meurtre de la gouvernante et nous nous intéressons à tous ceux qui travaillent au château.
- C'est un drôle de type qui porte plus haut que son cul. Pas' qu'il se balade en costume il se croit un autre, tout juste s'il se range pas avec la haute, mais il tuerait personne. Et pis, je l'ai vu moi, avec la Fanny, elle sortait du cinéma et ils discutaient ensemble bien tranquillement.
- A quelle heure ?
- Après la séance du dimanche soir, vers dix heures.
- Ils ne se disputaient pas ?
- Non, ils parlaient doucement, j'entendais pas ce qu'ils disaient.

Il y en avait donc un qui était bien près de la Fanny sur la fin de sa vie, bizarre !

Les deux gendarmes allèrent rendre une petite visite au chauffeur. En arrêtant la camionnette devant la maison, ils entendirent des cris, puis des sanglots d'enfant et des gémissements. Ils poussèrent promptement la porte qui n'était pas fermée. Dans le couloir, deux enfants apeurés, blottis l'un contre l'autre, pleuraient à fendre l'âme. Les cris et les gémissements venaient de la cuisine.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans la pièce, un triste spectacle s'offrait à eux : le chauffeur brandissait son épaisse ceinture de cuir et faisait pleuvoir les coups sur sa femme recroquevillée sur une chaise. Elle essayait de se couvrir la tête de ses bras repliés et gémissait à chaque coup qui tombait. Elle était blanche comme une morte et, à part les gémissements, n'émettait pas une parole.

Le chauffeur hurlait.

- Salope, tu les as fait entrer ! Je t'avais dit de n'ouvrir à personne. T'es bouchée ou quoi ? Et je suis sûr que tu as tout raconté. Je sais qu'ils me cherchent, tu s'ras bien quand ils m'auront embarqué. Idiote, pas foutue de réfléchir ! Ah ! Je suis bien monté avec toi, et bête avec ça ! J'ai honte de toi. Tout juste bonne à nettoyer la merde. Tiens, prends ça, ça te fera réfléchir et écouter quand j'te dis quelque chose.

Il était tellement enragé qu'il n'avait pas entendu la porte s'ouvrir. Le Lieutenant bondit comme un fauve et, profitant de l'effet de surprise, arracha la ceinture des mains du chauffeur. Celui-ci ouvrit la bouche pour lâcher un dernier juron et s'arrêta net en voyant les deux gendarmes.

- Je ne voulais pas lui faire de mal, mais des fois elle me fait voir rouge. Elle est complètement idiote, c'est dur à supporter.

Le Capitaine ne se donna même pas la peine de répondre. Il s'avança vers la femme qui tenait toujours les bras autour de sa tête.

- Là, c'est fini, il ne vous battra plus jamais. Je peux vous le promettre.

Il était très pâle. Il lui fallut faire appel à toute la rigueur militaire pour ne pas s'en prendre à l'homme. Jamais il n'avait eu autant de mal à garder son calme. Le chauffeur n'en menait pas large, mais tentait tout de même maladroitement de se justifier. C'est le Lieutenant qui le fit taire d'un solide coup de coude dans l'estomac, le Capitaine ferma les yeux. Il sortit dans le couloir et ramena les deux petits qui coururent se cacher dans les jupes de leur mère.

Quand elle sentit ses deux petits contre elle, elle sembla se détendre et petit à petit elle se redressa.

- Oui, c'est fini maintenant. J'ai compris, c'est lui qui a tué Fanny. Je lui avais dit de ne pas s'en mêler, mais c'était une femme qui avait du cœur. Un jour elle est passée, elle avait une commission à faire à mon mari de la part de Madame qui avait besoin de lui. J'avais fait les carreaux et j'avais chaud. J'avais enlevé mon gilet, elle a vu les bleus sur mes bras et sur mon cou. Elle a voulu savoir qui c'est qui m'avait fait ça. J'ai dit que j'étais tombée, mais elle m'a pas cru. Elle m'a dit qu'elle en avait trop vu au camp, des coups, et qu'elle pourrait jamais plus le supporter, et que c'était encore pire quand c'était un fort qui s'en prenait à un faible. Elle m'a dit qu'il fallait que je me défende, elle allait en parler à

quelqu'un qu'elle connaissait et qui lui dirait ce qu'il fallait faire pour arrêter tout ça. Je voulais pas, j'avais trop peur, mais elle a dit qu'avec des gens comme mon mari, il fallait s'attendre à tout et qu'un jour, il pourrait tout aussi bien s'en prendre aux enfants. J'y croyais pas. Qu'il me batte moi, tant pis. Mais pas les gosses, ça non ! J'ai dit quand même que j'allais réfléchir. Et voilà que samedi soir, il est rentré énervé. J'avais pas fini de frire le lard et les patates étaient pas cuites. Il s'est mis à crier, le grand qui jouait dehors l'a entendu, il est rentré tout d'suite. Alors son père s'en est pris à lui. Il a enlevé sa ceinture et a foncé droit sur lui. Je me suis mise devant et je lui ai dit que s'il touchait aux gosses, je ferais ce que Fanny avait dit. Il est devenu tout blanc comme un navet, mais il m'a pas touchée. Dimanche, il a pas dit un mot de toute la journée et il est parti jouer aux cartes. Il est rentré à passé minuit, je sentais bien qu'il était pas dans son assiette.

Pendant qu'elle parlait, son mari ne disait plus un mot.

- Quand j'ai appris que Fanny avait été tuée, j'ai tout d'suite pensé que c'était lui, mais je pouvais rien dire, il m'aurait tuée aussi et pis c'était mon mari. Quand même !

Les gendarmes lui dirent qu'ils la comprenaient et embarquèrent le lascar qui commençait à réaliser qu'il était dans une mauvaise posture. Il s'est mis à hurler.

- Elle est folle, j'ai tué personne ! Vous voyez bien qu'elle est folle. J'aurais dû cogner plus fort !

Arrivé à la gendarmerie, le chauffeur parut reprendre du poil de la bête. Il reconnaissait avoir battu sa femme qui ne l'avait pas volé, mais il niait avoir eu connaissance de l'action que la gouvernante voulait entamer contre lui. Il savait que sa femme s'était confiée à elle, c'est pour ça qu'il l'avait attendue à la sortie du cinéma. Il voulait lui expliquer. Elle l'avait écouté et lui avait fait promettre de ne jamais recommencer. S'il touchait encore à sa femme, elle irait tout raconter aux Gallottin et contacterait son ami avocat pour que sa femme puisse porter plainte. Ensuite il était rentré à la maison, après un dernier verre au Café du Centre. Ils pouvaient vérifier. Il était rentré bien plus tôt qu'elle n'avait dit. Il n'avait pas tué Fanny, il pouvait le jurer. Sa femme était folle, elle disait n'importe quoi pour se débarrasser de lui.

Les deux gendarmes eurent beau le cuisiner une grande partie de la soirée, il ne voulut rien lâcher. Et comme il n'y avait aucune preuve qu'il ait été présent au château à l'heure du crime, ils le gardèrent pour coups et blessures sur la personne de sa femme, mais l'enquête était toujours au point mort. Le Capitaine se coucha désespéré et affamé, car il n'avait plus le courage de se faire à manger. Il ne restait plus que deux jours.

Il rêva qu'il faisait du patin à glace sur le lac de Longemer gelé. Des jonquilles sortaient de la glace et il devait les cueillir pour décorer l'église le jour du mariage, comme les chars de la fête des jonquilles. Il se baissait dangereusement pour attraper les tiges vertes. Elles

résistaient et il avait très peur de tomber. Il en faudrait beaucoup pour garnir la structure en grillage qui représentait le chœur de l'église. À chacun de ses passages, la glace s'amenuisait. Il comptait les fleurs. Jamais il ne réussirait à cueillir assez de jonquilles pour tous les trous du grillage avant le lendemain. Il avait les doigts gelés et ne parvenait pas à glisser les fleurs dans les trous et il était en sous-vêtements. Sur la rive le chauffeur tirait sur la structure métallique et envoyait des cailloux sur le lac pour casser la glace. Il se demandait ce qu'il faisait là, ce n'était pas à lui de fleurir les chars. Mais il n'avait pas le choix. Une voix sortant des gros nuages noirs au dessus de sa tête répétait : « Pas assez de fleurs, pas de mariage. Pas de char, pas de fête, pas de mariage. L'assassin court toujours, vous n'êtes qu'un incapable, un incapable, un incapable... » Le réveil finit par clore le bec à la voix des nuages.

Et on était déjà mercredi. Il fallait reprendre le travail le plus rapidement possible. Le Lieutenant était penché sur le dossier quand il entra dans le bureau.

- J'ai recensé les personnes qui étaient au château dimanche soir. La cuisinière est partie très tôt. M. et Mme Gallottin étaient invités à une soirée. La cuisinière a préparé le repas des enfants, puis est rentrée chez elle vers vingt heures, j'ai vérifié. Il y avait donc les trois enfants avec leur bonne, Simone. Il y avait aussi Dédé et sa femme dans leur logement.
- Oui, mais n'importe qui pouvait entrer par le portillon et suivre la petite allée qui mène à la serre.
- Non, il est fermé le soir.
- Et comment l'assassin avait-il pu entraîner Fanny dans la serre ?

Les deux gendarmes reprirent le chemin du château. Ils demandèrent à Madame l'autorisation de parler aux enfants.

Le jeune Jean était le plus dégourdi, les filles, plus jeunes, ne disaient rien effrayées par les uniformes. Jean raconta au général, comme il s'obstinait à appeler le Capitaine, qu'après le repas, Simone les avait emmenés se coucher. Il avait protesté vigoureusement, il était grand et pouvait se coucher tout seul, il voulait encore jouer. Elle avait dit non. Elle était allée s'occuper des filles, puis était revenue voir s'il était bien couché. Elle lui avait dit bonsoir et était sortie. Alors, tout doucement (il la croyait dans sa chambre à elle près de celle des filles), il avait entrepris de retourner à la salle de jeux jouer encore un moment au train électrique. La salle de jeux était au bout du couloir. De la fenêtre de la salle de jeux, il avait vu Simone sortir par la porte de la cuisine et se diriger vers la serre. Il se demandait bien ce qu'elle allait faire là-bas. Puis il avait vu Dédé qui allait lui aussi dans la serre, il avait une grosse lampe à la main. Jean était allé jouer au train électrique. Quand il avait eu sommeil, il était allé se coucher. Il avait regardé par la fenêtre et avait vu encore de la lumière dans la serre. Il était sûr qu'ils faisaient la chasse aux fantômes. Il aurait bien voulu aller avec eux mais il n'en avait certainement pas le droit.

Le Capitaine remercia le gamin qui était tout fier d'avoir été interrogé par la police. Il proclama fièrement qu'il serait général plus tard.

Le Capitaine commençait à se frotter les mains. Pour du nouveau, c'était du nouveau ! Le Dédé et la Simone, ça demandait à être éclairci.

Il fit d'abord venir Dédé qui avoua sans peine avoir une liaison avec Simone. Elle était célibataire et lui, sa femme n'était pas vraiment intéressée par la chose. Une vraie grenouille de bénitier qui ne pensait qu'à réciter ses prières et fermait les yeux et autre chose quand il voulait l'approcher. Elle se moquait bien qu'il « se fasse » avec Simone. Alors, quand elle restait le soir pour s'occuper des enfants, ils se retrouvaient dans la serre pour s'en payer une bonne tranche.

- Entre hommes, on se comprend, non ? ajouta-t-il. On ne fait de mal à personne.
- Et Fanny ?
- Quoi, Fanny ?
- Vous ne l'avez pas vue dimanche soir ?
- Non, elle était au cinéma. J'ai un peu discuté avec Simone, j'ai tiré mon coup et je suis parti. J'ai vu personne.

Simone était beaucoup moins à l'aise. Elle reconnut le rendez-vous avec Dédé, mais quand elle prétendit, elle aussi, n'avoir vu personne, elle mentait si mal qu'en haussant juste un peu le ton, le Capitaine la fit craquer.

A peine Dédé avait-il tourné les talons qu'elle entendit du bruit dans la petite allée. Elle n'avait pas eu le temps de s'enfuir et s'était retrouvée nez à nez avec Fanny qui rentrait du cinéma et avait aperçu de la lumière dans la serre. Elle était venue voir ce qui se passait. Dédé courait vers son logement, il ne l'avait pas vue. Elle était entrée dans la serre juste à l'instant où Simone la quittait. Elle lui avait dit que ce qu'elle faisait de son corps ne regardait qu'elle mais qu'elle n'avait pas le droit de laisser les enfants tout seuls : elle était dans l'obligation d'en référer à Madame.

Alors le sang de Simone n'avait fait qu'un tour. Elle était seule au monde et si elle était mise à la porte du château, elle ne retrouverait jamais de travail comme bonne d'enfants. Elle ne voulait pas aller à l'usine. De rage, elle avait attrapé une bêche qui traînait là et, au moment où Fanny se retournait pour quitter la serre, elle avait frappé de toutes ses forces et s'était sauvée en courant. Elle n'avait pas réfléchi et depuis qu'elle s'était rendu compte de ce qu'elle avait fait, elle n'arrivait plus à dormir, elle était épuisée. Elle raconta tout ça très vite, presque sans respirer, comme si elle voulait se débarrasser du fardeau, et elle éclata en sanglots.

Le Capitaine ne put s'empêcher de laisser échapper « un ouf » de soulagement qui surprit le Lieutenant, encore sous le coup du récit de Simone.

L'affaire était bouclée, Le Capitaine allait pouvoir enfin penser à son mariage. Encore fallait-il qu'il n'y ait plus de morts jusqu'à samedi.

Le Capitaine allait vivre dans les transes jusque-là.

Samedi matin, il y avait foule devant la mairie. Ce n'est pas tous les jours qu'on peut assister au mariage d'un gendarme.

Le Capitaine, fier comme un paon dans son uniforme de gala, répondit un « oui » ferme et sonore au pharmacien qui avait laissé ce jour-là sa mine renfrognée dans son officine.

Yvonne était resplendissante dans un tailleur gris perle sur un chemisier de soie rose pâle. Sur sa tête, un joli petit bibi, gris lui aussi, faisait ressortir le blond doré de ses cheveux. Son « oui » fut plus discret et le sourire du pharmacien s'épanouit.

Puis les cloches se mirent à sonner à la volée et tout le monde se dirigea vers l'église. Personne ne comprit un mot du prêche du curé dont les intonations variaient du hurlement résonnant sous la voûte au murmure le plus inaudible. Il était de plus en plus sourd.

Le Lieutenant était tout retourné en songeant que ce serait bientôt son tour. Il serrait la main de la secrétaire de mairie sous le banc. Il en oubliait d'aller signer comme témoin.

Le Capitaine planait, c'était bien la première fois qu'il se sentait si bien dans une église.

Quand il sortit sur le parvis au bras d'Yvonne, il se dit que, cette fois, il resterait bel et bien dans ce patelin au trou du cul du monde, mais il avait fini par l'aimer et, dans les yeux d'Yvonne, il voyait bien que c'était le paradis.

SOMMAIRE

De l'étable à la fosse à purin.	Page 4
De la chapelle à la garderie	Page 9
Du tissage à la laverie	Page 19
Du centre au cimetière	Page 25
Des cabinets au cercueil	Page 38
Du confessionnal au paradis	Page 52
De la comptabilité à l'amour.	Page 68
Du parvis aux corbeaux .	Page 84
De la serre au château.	Page 101